DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITÉ DES SEXES.





A PARIS
Chez JEAN DU PUIS, ruë S. Jacques, à la Couronne d'or.

M. DC. LXXV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.

SI les femmes meritent à cause de la beauté qui leur eſt particuliere, que leur ſexe ſoit appellé *le beau ſexe* par excellence, la queſtion où l'on examine ſi elles ſont égales aux hommes, doit auſſi eſtre appellé la belle queſtion, n'y en ayant peut-eſtre pas de plus importante, de plus étenduë ny de plus curieuſe dans toute la ſageſſe humaine. Elle regarde tous les jugemens & toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, des femmes à l'égard des hommes, & des femmes entr'elles. On ne la peut bien traitter ſans ce qu'il y a de plus ſolide dans les ſciences, & elle ſert à decider de quantité d'autres queſtions curieuſes ; principalement dans la Morale, la Iuriſprudence, la Theologie & la Politique, dont on ne peut parler librement dans un livre.

Ie ne dis point qu'elle eſt encore le fond de la belle galanterie ; pour ne la pas décrier dans l'Eſprit de ceux qui mettent leur ſageſſe à condamner ce qu'ils n'entendent pas, & leur vertu à témoigner de l'éloignement pour les choſes qu'ils eſtiment le plus dans leur ame.

Ainsi ce sujet doit estre au goust de tout le monde, n'y ayant personne qui ne puisse y prendre quelqu'interest; & je m'étonne qu'apres tant de menaces d'écrire contre l'égalité des sexes, aucun ne l'ait fait encore, au moins pour répondre à l'attente que ces menaces avoient données.

C'est ce qui m'a porté à reprendre la plume pour faire ce Traitté de l'Excellence des hommes, non pour prouver qu'ils sont plus excellens que les femmes, estant persuadé du contraire plus que jamais, mais seulement pour donner moyen de comparer les deux sentimens opposez, & de mieux juger lequel est le plus vray, en voyant separément dans tout leur jour les raisons sur lesquelles ils sont fondez. Et pour rendre ce parallelle plus entier, l'on a trouvé à propos de mettre dans cette Preface l'abregé d'une réponse considerable aux authoritez de l'Escriture sainte, que l'on rapporte dans la seconde partie de ce Traitté; cette addition ayant encore esté jugée necessaire pour ne point multiplier les livres, pour faire un plus juste volume, & pour donner aux femmes dequoy se deffendre fortement contre ceux qui se servent de l'Ecriture pour les mortifier.

Le sentiment de l'égalité des sexes est plus facile à établir par les regles de l'Ecriture que par celles de la Philosophie, pourvû que dans l'une & dans l'autre on

ne

ne consulte point les préventions de l'enfance, & que l'on se serve de ses propres yeux pour découvrir la verité que l'on recherche: estant certain que ceux qui lisent l'Ecriture sainte exactément & sans préjugé, n'y trouvent rien qui leur donne lieu de croire que Dieu ait rendu les hommes plus parfaits & plus capables que les femmes, ny par consequent que les uns soient à son égard plus nobles & plus estimables que les autres.

C'est ainsi, sans doute, qu'en ont usé quelques Peres de l'Eglise dont il ne sera pas inutile de toucher les témoignages en faveur de nôtre opinion pour montrer qu'elle n'est pas contraire à la sainte Theologie, puis que les grands Theologiens l'ont soûtenuë.

S. Clement d'Alexandrie est un de ceux qui s'en expliquent le plus clairement. *C'est* dit-il, *une chose incontestable parmy nous que les hommes & les femmes sont de méme nature, & qu'ils ont par consequent le méme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Si ils sont d'une autre nature ce ne peut estre qu'en apparence: car elle est la méme au fond. Ils ont le méme Dieu,* ajoûte-t'il ailleurs, *le méme Maistre qui est Iesus-Christ, la méme Eglise, les mémes esperances, les mémes graces, les mémes choses à apprendre & à faire pour leur salut; outre que les mémes actions de la vie, tant du corps que de l'esprit, leur*

l.1.Strom.

l. 1. Pædag.

sont communes & semblables. Leur sexe n'est different qu'en ce que les femmes épousent des hommes, & les hommes épousent des femmes. Mais il n'en sera pas ainsi dans l'autre monde, dont la recompense n'est promise icy bas ny au masle ny à la femelle en particulier, mais à tous deux en general, sous le nom d'homme, qui leur est commun également.

Hom. 10. Hexam. S. Basile se sert des mémes raisons, & presque des mémes termes. *Les avantages de la nature,* dit-il, *sont entierement égaux dans les hommes & dans les femmes, sans aucune difference, & ils ont un pouvoir égal de bien faire. Il ne faut donc pas que les femmes disent qu'elles n'ont point de force, & qu'elles sont d'une condition inferieure à celle des hommes. Si elles sont foibles ce n'est que dans le corps & nullement dans l'ame qui est le siege de la force, de la constance & de la vertu, en quoy souvent il n'y a point d'homme capable de les égaler.* Et quelques lignes aprés, ce grand homme ajoûte qu'il ne faut point du tout s'arréter au corps qui n'est que la couverture, pour ainsi dire, & le vestement de l'ame, & qui pour étre un peu moins robuste dans les femmes que dans les hommes, n'empéche pas que l'ame n'y ait le méme pouvoir d'agir & de pratiquer la vertu. Or il faut remarquer que la vertu pour estre parfaite suppose la lumiere dans l'entendement & la force dans la volonté, pour se servir du corps comme d'un orga-

ne

ne. Ce qui se rrouve de la méme maniere dans les deux sexes.

S. Ambroise aprés avoir remarqué que les actions des hommes & des femmes ne peuveut estre differentes ; parce qu'ils ont la méme nature, le méme pouvoir & les mémes prerogatives, declare *qu'il ne faut point s'arréter à la difference du sexe dans les choses où il ne s'agit nullement de disputer des avantages du corps, mais seulement de ceux de l'ame qui ne reçoit point de sexe.*

Ie ne parle point de S. Hierôme, ny d'Origene, n'y ayant gueres de gens qui ne sçachent l'estime qu'ils ont euë pour les femmes. Passons à l'Ecriture.

Le premier endroit où il est parlé des deux sexes c'est à la fin du premier chapitre de la Genese en ces termes. *Dieu forma l'homme à son Image ; & il le forma masle & femelle, & leur dit, croissez, multipliez, remplissez la terre, cultivez-la, soyez les seigneurs & les maistres des poissons, des oiseaux, & de tous les animaux.*

Examen du 1. chap de la Genes. v. 27.

Quand ce passage auroit esté dressé exprés pour prouver l'égalité, il ne pouvoit estre ny plus fort ny plus formel. Le mot *d'homme* y convient également au masle & à la femelle comme presque dans tout le reste de l'Ecriture, sans que l'on puisse rien montrer qui oblige de l'attribuer à l'un selon une idée plus excellente qu'à l'autre. Et dans les rencontres où il signifie

le masle en particulier, ce n'est que suivant l'usage qui donne au masle le nom de toute l'espece.

En effet soit que l'on definisse l'homme un animal capable de raison, ou bien une creature faite à l'Image de Dieu, cette definition convient aux deux sexes sans aucune difference, l'un & l'autre estant capables des mémes fonctions de corps & d'esprit, comprises dans l'idée generale de l'homme; & le principe de connoistre, de vouloir & d'agir, parquoy nous ressemblons à Dieu, n'estant pas moins parfait dans les femmes que dans les hommes.

Hom. 10. in Hexā. C'est la pensée de S. Basile lors qu'il explique ces paroles, *Dieu les fit à son Image. Celuy qui a écrit l'histoire de la Genese*, dit-il, *craignant que l'ignorance ne fist croire que par le mot d'homme il eust voulu seulement entendre le masle, lors qu'il dit que Dieu crea l'homme à son Image, il a mis aussi-tost ensuite, il le fit masle & femelle, tout ce qui peut faire comprendre qu'une creature a esté faite à l'Image de Dieu ne se trouvant pas moins dans la femme que dans l'homme.*

Cap. 15. de opific. *Ie croy*, dit S. Gregoire de Nysse, *que ces paroles*, Dieu fit l'homme à son Image, *regardent tous les hommes en general, puisqu'en Iesus-Christ, selon l'Apostre, il n'y a ny masle ny femelle. Il faut qu'il y ait en nous deux parties dont l'une a esté destinée pour*

pour representer l'Image de Dieu, & l'autre pour estre le sujet de la difference des sexes. Et lors que l'Ecriture nous apprend que Dieu a fait l'homme à son Image, cela se doit entendre de la partie divine qui est en nous capable d'intelligence & de raison, & qui ne reçoit point la difference des sexes;mais nullement de la partie destituée de raison qui est distinguée par le sexe : Et cette grace que Dieu nous a faite, regarde toute l'espece en general & également, parce que l'Esprit est en tous de la méme façon.

Cela fait voir encore la méprise de quelques Theologiens modernes, qui pour rabaisser les femmes ont prétendu qu'elles n'estoient pas les Images de Dieu comme les hommes, & que c'étoit le sentiment de saint Paul. Voicy ses propres mots. *L'homme est l'Image & la gloire de Dieu, & la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme ne vient pas de la femme, mais la femme vient de l'homme.* Est-ce là dire que la femme n'est pas l'Image de Dieu ? Si elle l'est de l'homme, parce qu'elle vient de luy, elle l'est de Dieu par consequent, comme le sont les enfans quoy qu'ils viennent de leurs peres. L'Apostre ne dit point que la femme soit l'image de l'homme, mais seulement sa gloire, ce qui est bien different. Car elle ne seroit pas pour cela son Image ; comme toutes les creatures ne sont pas les images de Dieu, quoy qu'elles soient sa gloire & ses ouvrages.

1. Cor. 11. 7.

Que si les femmes ne sont pas les Images de Dieu, parce que la premiere vient de l'homme, il n'y a qu'Adam qui ait esté l'Image de Dieu, parce que tous les autres hommes viennent des femmes. Et si la femme est l'Image de l'homme & moins noble que luy parce qu'elle vient de luy, tous les hommes sont par la méme raison les Images des femmes, & moins nobles qu'elles.

La raison de tout cela est que l'essence de l'Image ne consiste pas dans la maniere dont elle a esté faite, mais dans les traits & les caracteres qui la rendent semblable à la chose qu'elle represente. Or les caracteres de la divinité se trouvent dans les femmes comme dans les hommes: pouvant encore arriver comme eux à cette ressemblance d'action qui fait l'éclat du Christianisme, & qui rend les Crétiens les Images de Dieu par excellence au dessus du reste des
Mat. 5. hommes, en imitant la sainteté & la perfection de Dieu méme, c'est à dire en perfectionnant leur intelligence & leur esprit, en reglant leurs desirs & leurs actions par les maximes que leur propose l'Evangile, & sur le modelle de la conduite de Dieu qu'il leur donne pour exemple de la leur.

Dans le sentiment de ceux qui tiennent que c'est par la domination que Dieu nous a donnée sur toutes les choses du monde que nous sommes ses images, les

femmes le sont encore aussi parfaitement que nous, Dieu leur ayant donné cette domination aussi entiere & aussi absoluë qu'à nous lors qu'il dit au masle & à la femelle, *rendez-vous maistres de la terre, je vous donne tout ce qu'elle porte pour vous nourrir & vous conseruer.* En effet cét empire, cette domination que nous possedons, n'étant autre chose que le droit & le pouvoir d'user de tous les biens de la terre, pour remplir les besoins que nous en avons, & ces besoins se trouvant également dans les deux sexes, le droit de s'en servir n'appartient pas plus à l'un qu'à l'autre. Voilà pour ce qu'il y a dans le premier chapitre de la Genese. Passons au second. *Gen.1.28*

Examen du 2. chap. de la Genese

DIEV, dit l'Ecriture, *ayant transporté le premier homme dans un lieu delicieux pour le cultiver & le garder, & ne trouvant pas bon qu'il fust seul, resolut de luy donner une aide qui luy fust semblable,* ou pour mieux dire, *une compagne de méme nature pour l'assister. Et l'ayant endormy d'un profond sommeil, il en tira une coste dont il forma une femme. Et la luy ayant presentée, voilà, dit Adam, un os de mes os, la chair de ma chair, & elle sera appellée d'un nom qui marquera son origine, & qu'elle a esté tirée de l'homme.* 15. 18. 21. *Virago.*

On ne voit pas là un mot d'inégalité ny de dépendance. Il est vray qu'Adam a esté creé le premier; mais si c'est un avantage il ne

ne regarde que luy seul, & il est contrebalancé par l'honneur que Dieu fit à Eve de la créer dans le paradis terrestre, le temps & le lieu estant des rapports purement exterieurs qui ne mettent ni ne supposent aucune excellence dans les choses; autrement les bestes eussent esté plus nobles qu'Adam, leur creation ayant precedé la sienne; les ainés seroint plus excellentes que leurs cadets, les peres & les meres plus excellens que leurs enfans, en un mot tous ceux qui auroient plus d'âge que les autres.

Ce qui fait croire que Dieu a commencé par les masles, comme ayant pour eux plus d'estime que pour les femelles, c'est que l'on juge de sa conduite & de ses veües par celles des hommes qui aiment & favorisent d'ordinaire les ainez plus que les cadets, & les garçons plus que les filles, quoy que cette preferance ne vienne souvent que du caprice & de la coutume.

Que si l'on demande pourquoy donc Dieu a commencé par les hommes plûtost que par les femmes, il faut répondre simplement, qu'il l'a voulu de la sorte, ne nous en ayant point marqué de raison dans l'Ecriture. Car il faut éviter en cette rencontre comme en mille autres la temerité de ceux qui pour authoriser leurs phantaisies, les attribuent à Dieu, en disant qu'il a voulu faire les choses pour les raisons qu'ils

qu'ils se forgent, quand ils n'en trouvent point dans l'Ecriture, soit qu'il n'en ait ou non.

De sorte que puisqu'elle ne nous dit point pourquoy Dieu en a usé ainsi, & qu'elle avertit que l'homme & la femme sont les Images de Dieu, sans que nous voyions en cela de difference entr'eux, ne disons point qu'il estime l'un plus que l'autre.

Mais replique-t'on, non seulement Eve est venuë aprés Adam; elle est encore venuë de luy, ayant esté formée d'une de ses costes. Il est vray. Mais je diray de mesme; Adam a esté créé apres la bouë, il est sorty de la bouë & du limon de la terre; ainsi la terre & la bouë sont plus nobles que luy. Et si je veux raisonner par convenance, c'est-à-dire, par des raisons imaginaires, je diray à mon tour, Dieu a créé la premiere femme dans un lieu plus remarquable qu'Adam, & a formé son corps d'une matiere plus dure & plus forte, & méme plus noble, puis que c'estoit d'une coste d'homme, au lieu qu'Adam n'a esté fait que de bouë, pour nous apprendre que les femmes sont plus excellentes que les hommes. Que repondroient les faiseurs de convenances.

S'ils disent à leur ordinaire, Dieu n'a pas voulu former la femme de la teste de l'homme, de peur qu'elle ne s'égalast à luy, ny de ses pieds, de peur qu'il ne la mépri

mepriſaſt trop,mais de ſon coſté, pour luy montrer q'elle le doit conſiderer comme ſon chef & ſon maiſtre ? une femme les arréteroit tout court, en leur demandant où ils ont pris de ſi belles raiſons?& elle pourroit ajoûter que Dieu tiré Eve du coſté d'Adam, pour leur apprendre qu'ils devoient aller de pair & coſte à coſte l'vn de l'autre. Cela eſt bien plus naturel ? autre que cela ne regarde qu'Eve, les autres femmes ne devant rien à leurs maris pour leur naiſſance, & ne prétendant pas eſtre d'une nature plus parfaite que leurs enfans, quoy qu'elles contribuent à leur production bien autrement que ne fit Adam à celle de ſa femme.

De plus, Eve, telle qu'elle fuſt pouvoit auſſi bien eſtre créée la premiere, fournir une coſte pour ſon mary, & celuy-cy luy eſtre donné comme un aide ſemblable à elle, ſans que l'on puſt conclure pour cela qu'il fuſt d'une nature moins excellente, ni que luy & ſes deſcendans deuſſent eſtre dans la dépendance des femmes.

La qualité d'aide n'emporte ny dépendance ny inégalité. Les Princes ſont les aides de leurs Sujets, & les Sujets le ſont de leurs Princes nous le ſommes tous les uns des autres dans la ſocieté; Dieu meſme eſt ſouvent appellé noſtre aide & noſtre ſecours; Adam eſtoit aide de ſa femme, comme elle eſtoit le ſien, & comme les femmes

&

& les hommes le sont reciproquement, estans de méme nature, & également necessaires l'un à l'autre. Car un homme seul ny une femme seule ne suffisent pas pour produire leurs semblables, selon ce passage, *Il n'est pas bon*, ou *Il ne faut pas que l'homme soit seul, donnons luy une personne semblable à luy*, ou *de méme nature que luy pour l'assister.* Ainsi c'est sans fondement & sans profit que l'on dit d'ordinaire aux femmes qu'elles sont pour les hommes, puisque les hommes sont pareillement pour elles, n'y ayant qu'Eve au plus que l'on puisse dire avoir esté faite pour son mary, au sens du vulgaire; outre que c'est l'ordinaire d'avoir une idée plus avantageuse de celuy qui aide que de celuy qui est aidé, parce que celuy-cy a besoin de l'autre, & en depend dans le secours qu'il reçoit.

Examen du 3. chap. de la Genese v. 1.

Le serpent s'addressant à Eve dans le jardin de delices, pourquoy, luy dit-il, Dieu vous a-t'il deffendu de manger de tous les arbres de ce lieu? Elle luy répondit, qu'ils pouvoient manger de tous, excepté de celuy qui estoit au milieu, sur peine de la mort. Le serpent luy repartit qu'ils ne mourroient point, & que Dieu ne leur avoit fait cette deffense que parce qu'il sçavoit bien qu'aussi-tost qu'ils en auroient mangé, leurs yeux s'ouvriroient, & qu'ils deviendroient comme des Dieux, connoissans le bien & le mal.

De sorte que la femme voyant que ce fruit estoit beau, & bon à manger, elle en prit, & en ayant mangé, elle en presanta à son mary qui en mangea pareillement ...
Ver. 16. *Aprés cela le Seigneur s'adressant à Eve, luy dit, Ie multiplieray vos peines, vous serez sous la puissance de vostre mary, & il dominera sur vous.*

Ceux qui se seruant des dernieres paroles pour mõtrer que les fẽmes sont inferieures aux hommes, & qu'elles leur ont toutes esté assujetties à cause du peché de la premiere, ne sçauent peut-estre pas que ces mots *vous serez sous la puissance de vostre mary & il dominera sur vous*, ne se trouvent que dans la Vulgate, au lieu de quoy les versiõs faites sur l'Hebreu comme celles de Vatable & de la Polyglotte receuës de tous les sçavans portent ainsi. *Vous enfanterez avec douleur, & cependant vous aurez toûjours un desir qui vous fera rechercher vostre mary.*

Il est encore de la derniere consequence d'obseruer que l'Apostre ne s'est point du tout servi de ce passage lors qu'il exhorte les femmes avec tant de chaleur à demeurer soûmises à leurs maris, ce qui seroit bien plus fort que les raisons qu'il leur propose & que nous examinerons ailleurs.

Quoy que ces deux observations soient assez solides pour renuerser entierement le fort de nos adversaires, je veux biẽ supposer

avec eux ce passage tel qu'ils le prennent. Mais je leur demande ce qu'ils en prétendent faire. Montrer que les femmes sont moins parfaittes que nous?l'Ecriture ne dit pas un mot de perfection en cét endroit. Qu'elles sont inferieures & dépendantes? nous avoüons qu'elles le sont. Mais les enfans dépendent de leurs peres & meres? les Sujets de leurs Princes: nous dependons les uns des autres,en sommes-nous moins parfaits, Nullement.

Ce passage ne regarde au plus que les femmes mariées. Que dirons-nous de celles qui ne le sont pas?Et quelque sens qu'on luy donne,comment prouveroit-on qu'il ne comprenne d'autres que la premiere à qui il s'adresse uniquement; Il est vray qu'il semble que depuis Adam les masles ont toûjours joüi de la preéminence. Mais il suffit pour cela qu'il leur en ait donné l'exemple, de qulque maniere qu'il l'ait acquise. Et ils l'ont conseruée iusques à present, comme nous voyons qu'une mesme race se conserve le sceptre dans une Royaume, pendant qu'il n'arrive point de revolution qui le fasse changer de main.

Venons au fond. Si ces paroles *Vous serez sous la puissance de vostre mary* &c.signifient que les femmes ont esté mises dans la dependance des hommes, cela fait pour nous:car il s'ensuit que sans cette cōdam-

nation & auparavant, un fexe ne dépendoit point de l'autre ; qu'il n'en dependroit point fans le peché d'Eve, & qu'il n'en depend prefentement que parce que Dieu l'a ordonné de la forte, non pas à caufe de l'inegalité qui eft entr'eux, mais en punition d'une faute commife par une femme, où un homme eft tombé avec elle, ce qui marque une foibleffe égale. Or felon la maxime du droit, *l'exception confirme la regle*. C'eft à dire, que fi les femmes font devenuës dependantes, par un Arreft particulier prononcé contr'elles, il faut conclure qu'elles ne le font point par les regles generales de la nature, puis qu'elles ne le deviennent que par accident & par une loy pretenduë.

Ie dis une loy pretenduë, parce que ce n'en eft pas une en effet, ce paffage *vous ferez fous la domination*, &c. n'eftant point conçu dans la forme ordinaire des loix divines, qui eft d'eftre imperatives & accompagnées de menaces contre ceux qui y contreviendront. Celles qui ne fe marient point en font difpenfées quoi qu'elles foient de la race & du fexe d'Eve auffi bien que les autres. Combien de Dames qui prenant des maris d'une qualité au deffous de la leur ne leur ont point efté foûmifes? Combien de Princeffes, qui bien loin d'étre fous la puiffance des hommes, ont eu au contraire des Royaumes, des Empires

entiers ſous la leur, & ont exercé ſur les hommes vne authorité ſans comparaiſon plus grande que celle que lès maris prennent ſur leurs femmes; Elles ne dépendent pas toutes également de leurs maris, les unes plus, les autres moins, ſelon les climats & les coûtumes, en Europe bien moins qu'en Afrique & en Aſie. Ce qui montre bien évidemment qu'il n'y a que la coutume & les loix des hommes qui ayent mis les femmes ſous leur puiſſance; & que s'il dépend d'eux, comme on le void, d'étendre & de reſſerrer cette puiſſance, il en dépend pareillement de l'abolir tout à fait, ſans contrevenir en cela aux ordres de Dieu.

CEVX qui ſoûtiennent que la premiere femme a eſté aſſujettie à ſon mary en punition de ſon peché, ne prennent pas garde que leur opinion eſt encore ſujette à des inconveniens qui combattent directement l'idée que l'Ecriture nous donne de la juſtice de Dieu, en nous apprenant qu'il punit les hommes à proprotion du mal qu'ils commettent, en ſorte que le plus criminel recoit toûjours le châtiment le plus rigoureux.

ON ne peut pas nier qu'Eve ne fuſt moins coupable qu'Adam. Elle eſtoit femme, & par conſequent plus foible, ſelon l'opinion commune, & ainſi plus excuſable. Ce n'eſtoit point elle, mais Adam qui avoit receu de Dieu la deffenſe. Elle reſiſta-

au demon, & Adam ne resista point. C'est pourquoy le premier peché est imputé à Adam par les Theologiens. Ce fut à luy que Dieu s'adressa d'abord aprés sa chutte, ce fut luy qu'il railla d'vne maniere si piquante, lors que l'ayant reuestu d'une
Gen. 5. peau, il luy dit, *Voilà Adam qui est devenu semblable à nous*. Et il semble que ce n'a esté qu'à cause de luy que sa compagne fut chassée du paradis terrestre, l'Ecriture ne nommant que luy dans cette sortie. *De peur qu'Adam ne mange encore de l'Arbre de vie, & qu'il ne viue éternellement, Dieu le fit sortier du jardin de volupté.*

Cependant Eve eust esté la plus malheureuse, puis qu'outre la necessité de mourir qui luy estoit devenuë commune avec Adam, celle eust encore perdu sa liberté, en passant sous sa puissance. Car c'est ainsi que le vulgaire concoit la dépendance.

Adam au contraire, eust esté comme recompensé de sa desobeïssance, & eust eu sujet de s'en réjouïr, voyant qu'il acqueroit ainsi le droit de dominer sur une personne qui estoit son égale auparavant. Et il n'est gueres vray semblable que Dieu lui ait donné vn avantage dont l'usage demande beaucoup de sagesse & de raison, au moment qu'il venoit de pecher si honteusement contre l'une & l'autre.

Cela montre encore que c'est vne illusion d'enfant, de dire que le Diable

s'est adressé d'abord à Eve comme à la plus foible. C'est luy attribuer nostre préjugé, comme nous l'attribuons à Dieu dans les desseins que nous nous imaginons qu'il a eus.

MAIS encore, en quoy consiste cette domination qu'il a donnée au premir homme & à ses descendans? La domination est proprement le pouvoir & le droit que nous avons de faire seruir une chose à toute sorte d'usages. Comment montreroit-on qu'Adam estoit plus maistre de sa femme par l'ordre de Dieu, que sa femme n'estoit maistresse de luy? nous ne somme maistres que de deux choses, de nous mesmes & des biens exterieurs qui nous sont necessaires pour la conseruation de la vie, parceque nous ne possedons que cela. Or tous les Sages ont reconuu avec S.Paul que le mary & la femme ont un pouvoir reciproque sur la personne l'un de l'autre. Et l'Ecriture ne nous dit point qu'Eue soit déchuë non plus que son mary de l'empire que Dieu leur avoit donné conjointement sur tous les biens de la terre, ni qu'elle fust obligée de dépendre de luy dans l'usage de ces biens-là. Les femmes parmy nous ne dependent pas non plus en cela de leurs maris, mais seulement dans la dispensation du bien de la communauté? encore selon les conventions particulieres, & plus ou moins selon les pays & les Coûtumes differentes.

LE

Le mot de dominatiō emporte une authorité egale, 1° A celle que Dieu possede sur les creatures, lors que l'Ecriture dit qu'il en est
Domin.u. le Seigneur, c'est-à-dire, qu'il a un domaine absolu sur elles. 2° A celle que les hommes ont sur les animaux, & qui est marquée par ces paroles, *Dominez sur les poissons*, &c. 3° A celle que les Princes de la terre exercent sur leurs sujets, & que Iesus-Christ entēdoit lors qu'il deffendit à ses Apostres de vouloir dominer comme les Princes. 4° A celle que les maistres ont sur leurs esclaues, leurs valets, & leurs vassaux, quand on les
Domini. appelle Seigneurs. Or comme d'un costé on ne peut montrer à quoy Dieu a reduit cette domination pretenduë des maris, & que de l'autre costé il seroit ridicule de vouloir qu'elle fust semblable à celle de Dieu sur ses creatures; des Princes sur leurs suiets, des maistres sur leurs esclaues, des peres & des meres sur leurs enfans, on a lieu de conclure qu'ils n'en ont point d'autre que celle qu'ils se veulent attribuer.

POVR l'éclaircissement des difficultez qu'on peut avoir là dessus, il est bon de remarquer qu'il y a deux sortes de superiorité, l'une de volonte & de puissance quand on peut obliger les autres à faire ce que l'on veut; l'autre, d'esprit & de lumiere, lors que l'on en a assez pour la conduite d'autruy. Pour ce qui est de la premiere, il n'y a proprement que Dieu qui la possede, parce

qu'il

qu'il eſt le ſeul Souverain, duquel nous dependons tous ſans exception. Et ce qui eſt cauſe qu'un homme n'eſt point ſoûmis naturellement à la volonté d'un autre homme, c'eſt que leur volonté eſtant également étenduë, intereſſée & aveugle, & ayans tous un droit égal ſur toutes choſes, il n'y a pas de raiſon pourquoy l'un dépendroit plûtoſt que l'autre. Ainſi les femmes ſont autant exemptes que nous de cette domination de volonté, puis qu'elle leur appartient autant qu'à nous; ſi ce n'eſt que quittant la raiſon pour employer la force, en quoy nous pourrions les ſurpaſſer, nous vouluſſions les aſſujettir, comme on aſſujettit les beſtes.

QVANT à la ſuperiorité de lumiere & d'eſprit, la nature ne l'a pas miſe en un ſexe plûtoſt qu'en l'autre, puis que les hommes en venant au monde n'apportent pas plus de diſpoſition pour les ſciences que les femmes.

OR bien loin de croire que Dieu ait donné aux maſles la ſuperiorité de puiſſance & d'empire, nous ne la concevons en Dieu meſme que parce qu'elle eſt jointe en luy à une ſouveraine ſageſſe qui ne nous permet pas de penſer qu'il puiſſe rien vouloir que ſagement; mais elle ne ſe trouve jamais toute ſeule dans les hommes ſans deſordre ni injuſtice; l'authorité méme des Princes n'étant raiſonnable & legitime-

time que quand elle eſt accompagnée de ſageſſe & de prudence, & qu'ils employent la force pour ramener à la raiſon ceux qui s'en ſont écartez.

OR comme il n'eſt pas permis aux hommes d'employer la force à l'égard de leurs femmes; n'y ayant guere d'Etat bien poliſſé où les voyes de fait ne ſoient deffenduës, toute noſtre authorité naturelle ſe reduit au pouvoir de la raiſon, & appartient également aux deux ſexes. Et cela eſt tres-aiſé à comprendre, ſi l'on obſerue que l'authorité publique & particuliere n'a pour but que de declarer à ceux qui y ſont ſoûmis, ce que la raiſon veut qu'ils faſſent, & nullement de les aſſujettir à la volonté de ceux qui le font connoiſtre, n'étans que les organes de la raiſon. C'eſt pourquoy lors que nous ſommes capables de raiſon, & que les commandemens que l'on nous fait y ſont conformes, ce n'eſt pas à celuy qui commande que nous obeïſſons, c'eſt à noſtre propre raiſon qui eſt avertie de ſon devoir, & nous devons agir en ces rencontres, comme ſi en meditant ſur noſtre devoir, ce que nous ſommes obligez de faire nous eſtoit venu dans l'eſprit. Auſſi les ſages ne reconnoiſſent que la raiſon au deſſus d'eux: Et lors qu'ils obeïſſent à ce qu'on leur ordonne, s'il y a de la raiſon, c'eſt à la raiſon qu'ils obeïſſent; & s'il n'y a point de raiſon, en obeïſſant ils ne laiſſent pas de ſuivre la

raison qui leur fait entendre la necessité qu'il y a de ceder à la coûtume & au plus fort, & de s'accommoder à la foiblesse d'autruy.

SELON ce principe, mettant la coûtume à part, les hommes & les femmes sont également sous la puissance l'un de l'autre, une femme pouvant gouverner son mary, comme un mary peut gouverner sa femme. Car si celle-cy est obligée de se soûmettre à la raison quand son mary la luy propose, le mary n'est pas moins indispensablement obligé d'écouter la raison quand elle luy parle par la bouche de sa femme. Toute autre authorité entr'eux est tyrannique & usurpée quand elle va plus loin que les lox humaines bien équitables & bien entenduës ne le permettent.

CES reflexions peuvent estre appuyées du témoignage de plusiurs Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination.

Temoignages des Peres de l'Eglise sur le sujet de la domination dans le mariage.

Celuy qui s'attribuë ce qui n'appartient qu'à Dieu seul, dit S. Gregoire de Nysse, *& qui s'imagine que nostre sexe a droit & pouvoir de dominer sur les femmes, est un homme qui veut s'élever par orgüeil au dessus de la nature, & se considere luymesme, comme s'il estoit d'vne autre nature que ceux qui sont dans la sujettion. Vous condamnez l'homme à estre dans la servitude & dans l'assujettissement, luy que la nature a randu libre & maistre de luy-mesme. Vous*

Homiel. 4. sur l'Ecclesiaste.

portez une loy contraire au dessein de Dieu en détruisant ainsi la loy naturelle qu'il a luy-mesme établie, & c'est en quelque façon vous opposer au commendement qu'il a fait, que de vouloir mettre sous le joug ceux qu'il a creéz pour estre les Seigneurs de la terre. Avez-vous oublié les bornes qu'il a données à vostre puissance, & ne vous souvenez-vous plus que vôtre empire se termine à estre le maître des bestes? Qu'ils commandent, dit l'Ecriture, *aux oiseaux, aux poissons, & aux bestes à quatre pieds. Vous ne songez donc pas que vous vous élevez au dessus des personnes qui sont libres de leur nature, sans vous souvenir de ce qui vous a esté assujetti? Vous reduisez au rang des bestes & des insectes mémes ce qui est de méme nature que vous. Quand l'Ecriture s'écrie par la bouche du Prophete, Vous avez tout assujetti à l'homme, elle entend ce qui est au dessous de la raison, comme les bœufs. Il n'y a donc que les bestes qui estant privées de raison doivent estre dans la servitude à l'égard de l'homme. Quand une chose vient en vostre puissance, il ne vous arrive qu'un nouveau nom; la puissance n'ajoûte rien à la nature, ny durée ny privilege. Vous qui estes le Seigneur & le maître des autres, & ceux dont vous estes le maistre, vous venez au monde & y vivez tous de la méme façon, & estes également suiets aux passions de l'ame & aux alterations du corps.*

Dites

Dites moy donc, conclud ce Pere, *vous qui demeurez toûiours homme, & qui étes égal aux autres en tout, en quoy pretendez-vous avoir assez d'avantage pour en vouloir estre le maistre & le Seigneur absolu.*

SAINT Gregoire de Nazianze en accusant les hommes d'iniustice d'avoir fait une loy qui leur estoit favorable ; & qui ne l'estoit point aux femmes, témoigne assez qu'il n'approuvoit pas le droit de dominer qu'ils s'attribuent, & sur lequel est fondé la conduitte qu'il condamne. *Ie voy, dit-il, que la plus-part des hommes sont mal affectez à l'égard des femmes & que la loy qu'ils ont faite est injuste & ne se sçauroit soûtenir. Car pourquoy retenir les femmes dans la contrainte, pendant que l'on favorise les maris & qu'on les laisse en liberté... Ie ne sçaurois approuver cette coustume ny cette loy ; & je ne m'étonne pas qu'elle soit desavantageuse aux femmes: ce sont les hommes qui l'ont faite. Ils ont mis les enfans sous la puissance de leurs peres, mais Dieu a fait autrement. Honnorez, dit-il, vostre pere & vostre mere si vous voulez estre heureux, & que celuy qui les aura outragez de paroles soit mis à mort. Vous voyez l'égalité que la loy méme établit. En effet l'homme & la femme ont le méme Createur. Ils ne sont tous deux qu'une méme Image de*

Discours 31.

Dieu, ils ont une méme loy, une méme mort, une méme resurrection. Comme nous tirons égalemont nostre naissance de l'homme & de la femme, nous sommes obligez aux mesmes devoirs envers nos peres & nos meres. Puis donc qu'ils ont les mémes avantages & les mémes honneurs dans le mariage, pourquoy la loy que vous faites ne leur est-elle pas également avantageuse.

Pastoal. 2.par.c.6 On peut tirer la méme conclusion des principes de saint Gregoire, le grand. *Il y a,* dit-il, *naturellement une égalité entre les hommes & nous lisons dans l'Ecriture que Dieu dit à Noë, apres le deluge, qu'il se fasse craindre des animaux. Il ne dit pas, que l'homme se fasse craindre de l'homme, mais des animaux, parce que c'est s'élever dans un orgœüil qui est contre la nature que se vouloir rendre redoutable à celuy qui nous est égal. Il est neantmoins necessaire que ceux qui commandent soient craints de ceux qui leur obeïssent.* (il parle des Princes & des Magistrats) *Mais c'est seulement lors qu'ils ne craignent point Dieu, afin que ceux qui ne sont pas détournez de pecher par la crainte des jugemens de Dieu, le soient au moins par celle des hommes. Et lors que ceux qui commandent se font craindre des méchans, on peut dire selon ce premier ordre de Dieu, qu'ils ne dominent pas tant sur les hommes que sur les animaux, puis qu'ils ne se rendent redoutables*

doutables qu'à ceux qui par le dereglement de leur vie passent en quelque sorte de la nature & de la condition des hommes à celle des bestes.

SELON ces principes, la domination est contre la nature ; le pouvoir de se faire craindre & obeïr, qui est-ce que l'on entend par domination, n'est fondé que sur le dereglement, & n'ajoûte qu'un nom nouveau à celuy qui en est revétu. Or les femmes n'estant pas plus sujettes au dereglement que les hommes, elles ont autant de droict qu'eux de dominer, si ce n'est que les loix & la coûtume les en empéchent. Et pour montrer aux maris qu'ils sont obligez de se soûmettre à elles quand elles ont raison, on peut se servir du passage que saint Ierosme employe pour prouver l'égalité. *Ecoutez*, dit le Seigneur à Abraham, *ce que Sara vostre femme vous dira, & faites le.* *Genes. 21. 12.*

CETTE égalité de domination, ou plûtost cette independance mutuelle dans le mariage, est encore trés-facile à établir dans le principe de S. Augustin, qui pretend que l'homme ne doit mettre au dessus de soy que Dieu seul, qui est la verité méme, & la souveraine raison par laquelle il se doit conduire. Selon quoy les fémes ne sõt obligées de se soûmettre aux hommes que lors qu'elles reconnoissent en eux cette souveraine raison, ou bien lors

quecette méme raiſon leur fait connoître qu'elles doivent avoir de la complaiſance pour un mary déraiſonnable, & luy ceder par la loy du plus fort.

La ſubordination, la dependance, le commandement ne ſont point des ſuittes neceſſaires du mariage.

Ceux qui ne conſiderent les ſocietez humaines que par la ſuperficie, ont de la peine à concevoir dans le mariage cette égalité de puiſſance, parce que regardant cette petite ſocieté comme celles qui ſont composées d'un grand nombre de perſonnes, ils ſe figurent que la ſubordination, la dépendance, le droit de commander y ſont d'une pareille neceſſité, faute d'avoir bien obſervé pourquoy ces choſes-là ſe rencontrent dans les grandes ſocietez.

Il eſt aiſé de comprendre que ſi les hommes vouloient joüir abſolument du droit que la nature leur donne ſur toutes choſes, ils ſeroient dans une guerre continuelle. C'eſt ce qui les oblige à ſe ſoumettre à des loix & à des Souverains, qui ont le pouvoir de regler le droit, & l'uſage des biens, pour les maintenir en paix, & qui communiquent à pluſieurs perſonnes qui leur ſont ſubordonnées l'authorité qu'ils ne peuvent pas exercer tous ſeuls.

Cela fait voir que la crainte du trouble dans ce que l'on peut poſſeder eſt le premier motif de la ſocieté civile, que la ſubordination & la dependance ſont fondées ſur le nombre des perſonnes liées enſemble, ſur la multiplicité des devoirs, ſur ce que ceux

ceux que l'on employe ne sçavent pas toûjours ce qu'ils ont à faire, & que l'on a lieu d'apprehender la confusion & le desordre.

Ainsi l'authorité, le droit de commander suppose du moins trois personnes, dont l'une se puisse joindre à l'autre pour contraindre la troisieme à demeurer dans le devoir: & ce droit n'appartient naturellement à aucun plus qu'à l'autre, puis qu'il consiste dans la soûmission volontaire de ceux qui le donnent à celuy qui en est revestu.

Mais pour ce qui est de la societé du mariage, elle n'est composée que de deux personnes, dont l'une par consequent ne peut user de commandement & de contrainte à l'égard de l'autre. Cette societé n'est point établie sur la crainte, mais sur l'amour. L'homme & la femme ne se recherchent point par l'apprehension que l'un nuise à l'autre, pour la possession d'un bien étranger; mais pour satisfaire par la possession de leurs propres personnes, un desir qui bannit toutes les craintes: qui leur donne l'un pour l'autre tous les regards de la plus parfaite amitié, & qui peut estre absolument satisfait, sans entrer en aucun engagement capable de mettre de la division entre eux. Lors qu'ils conviennent de vivre ensemble c'est de pure volonté & dans un aage où ils peuvent avoir autant

de raison & d'experence l'un que l'autre. Quand les femmes en auroient moins, le Contract qu'elles font estant tres-libre, les hommes n'ont de pouvoir qu'autant qu'elles leur en veulent ceder. Ie mets toûjours à part la coûtume. Ainsi l'authorité, le commandement & la puissance sur le corps & sur les biens est aussi grande dans la femme que dans l'homme : Et comme ils ne sont que deux, leurs devoirs sont fort limitez, faciles à connoistre; & il ne doit y avoir entr'eux pas plus de subordination & de dépendance qu'entre deux amis raisonnables qui s'entr'avertissent de ce qu'ils ont à faire. De sorte que l'on peut fort bien conclurre que les femmes ne dépendent des hommes que par les loix qu'ils ont faites pour leur avantage particulier.

C'EST ce que Dieu voulut faire entendre à Eve lors qu'il luy dit qu'elle alloit estre sous la puissance de son mary, l'avertissant par ces paroles que le peché auquel elle avoit eu part, le deregleroit tellement que sans se soucier de l'égalité qui estoit entr'eux, il prendroit sujet d'exercer sur elle un empire de domination. C'est là en effet le seul sens raisonnable & digne de l'Ecriture que l'on puisse donner à ce passage que nous avons supposé pour vray, *vous serez sous la puissance de vostre mary*; &c. car ne pouvant signifier ny une loy positive, ny une punition formelle, comme

nous

nous l'avons montré, il faut que ce soit la prediction d'un malheur, qui peut neanmoins passer pour uue peine imposée; Dieu l'ayant prévû d'une façon particuliere. Et il n'y a pas plus de dire que Dieu ait donné par là quelqu'authorité aux maris, que de dire qu'il ait donné aux Rois d'Israël tous les avantages marquez dans l'Histoire sainte; où il est certain que Dieu en declarant au peuple ce que les Roys qu'il demandoit contre sa volonté, ne manqueroint pas d'entreprendre, n'avoit nul dessein d'établir leurs droits, ny d'authoriser leurs entreprises.

CE passage peut estre encore entendu à proportion comme celuy du mesme chapitre de la Genese, où Dieu dit à Adam qu'il mangeroit son pain à la sueur de son visage; puis qu'il ne cõpread pas tous les hommes, mais seulement ceux qui auroient le malheur de naistre pauvres, & qu'il avertissoit Adam de ce qui luy alloit arriver, lors qu'ayant esté banni du lieu de delices où il eust trouvé sans peine ce qui luy estoit necessaire, il entreroit dans une terre sterile & ingrate qui ne luy fourniroit aprés beaucoup de travaux & de sueurs, que ce qui pourroit luy servier à entretenier sa vie durant quelque temps. Enfin si le dereglement des hommes a bien pû les porter à vouloir dominer sur les hommes, & à convertir presque toûjours en tyrannie l'au-

thorité qu'ils ont euë entre les mains, on ne doit pas s'étonner qu'ayant eu à vivre toûjours avec les femmes, ils se soient servis de toute sorte de moyens & d'occasions pour en devenir & en demeurer les maistres.

Examen des passages de S. Paul dōt on se sert contre les femmes. DE la maniere dont on parle de S. Paul, quand il s'agit des femmes, on croiroit qu'il a fait un traitté exprés contre l'égalité des sexes. Il est vray qu'en plusieurs endroits il exhorte les femmes à estre soûmises à leurs maris, mais, il ne dit nulle part qu'elles le doivent en consideration de leur sexe ou d'une loy divine, ce qu'il n'eust pas manqué de faire, comme estant le moyen le plus propre à son dessein. Voicy ses propres termes. *Fēmes, demeurez soûmises à vos maris comme vous le devez dans le Seigneur.... Iesus-Christ est le chef de tous les hommes, l'homme est le chef de la femme, & Dieu est le chef de Iesus-Christ. Que les femmes soient soûmises à Iesus Christ comme à Dieu, parce que le mary est le chef de la femme, comme Iesus-Christ est le chef de l'Eglise, qui est son corps dont il est le Sauveur. Comme donc l'Eglise est soûmise à Iesus-Christ, les femmes aussi doivent estre soûmises en tout à leurs maris.* Y a-t'il là un seul mot d'inégalité & de dependance naturelle?

Coloss. 3.

Le dessein de l'Apostre n'êstoit pas de prouver aux femmes qu'elles devoient

estre

eſtre dans la ſoûmiſſion, puis qu'elles y eſtoient déja, & qu'elles ne ſongeoient point à en ſortir; mais ſeulement de les y entretenir par les motifs & les exemples qu'il leur propoſe; de méme qu'en exhortant les hommes, les ſujets, les eſclaves à conſerver la paix dans la dependance où ils ſont, il ne pretend pas montrer qu'ils y doivent eſtre, mais ſimplement qu'ils doivent y demeurer & s'y ſanctifier par leur obeïſſance. Or comme il ne s'enſuit pas que la ſujettion & l'eſclavage ſoient de Droit divin, à cauſe que S. Paul exhorte ceux qui y ſont, à s'y tenir en paix, il ne faut pas conclurre auſſi qu'il ait crû que la ſoûmiſſion des femmes fuſt de cette nature; quoy qu'il les y exhorte fortement. Cela paroiſtra encore plus clair ſi l'on prend garde qu'au méme endroit il declare qu'il n'y a ny maſle ny femelle, ny Iuif, ny Gentil, ny eſclave à l'égard de Dieu comme s'il vouloit dire que toutes ces differences n'ont lieu que dans l'opinion des hommes, & que Dieu qui ne fait acceptation de perſonne, ne regarde point les differentes conditions, mais ſeulement la maniere dont chacun accomplit dans la ſienne la loy de la charité. *Coloſſ. 3. 11.*

I'avouë que S. Paul dit que l'homme eſt le chef de la femme, mais il ne dit pas que c'eſt par une prérogative du ſexe; cette qualité luy pouvant convenir comme à tous ceux qui ont le premier rang dans quel-

quelque compagnie, où ils ont esté élevez par élection ou autrement. Et de mesme que le titre de chef en IesusChrist ne suppose pas que selon l'humanité il fust d'une nature plus excellente que les autres hommes, selon ces paroles de l'Epistre aux Hebreux, *Nous avons un Pontife qui nous est semblable en tout*, Il ne suppose pas non plus que les masles qui en iouïssent soient plus parfaits que les femelles.

Heb. c. 4.

Disons donc avec S. Iean Chrisostome, *il faut entendre autrement que le vulgaire ce passage de S. Paul, femmes soyez soûmises à vos maris. Car s'il eust voulu marquer par ces paroles l'empire & la sujettion, il eust apporté l'exemple de l'esclave & du Seigneur. Quoy que la femme nous soit soûmise, c'est neantmoins comme une femme, c'est-à-dire, comme une creature laquelle est aussi libre & aussi digne d'estime & d'honneur que nous.*

Sur l'Epistre aux Corinth.

Et afin que les hommes ne tirent pas trop d'avantage de la comparison que fait l'Apostre de leur mariage avec celuy de Iesus-Christ & de l'Eglise, ils doivent prendre garde à deux choses. La premiere, que le dessein de S. Paul est uniquement de proposer aux personnes mariées le plus excellent modelle qu'ils puissent imiter dans leur union en exhortant les maris à traitter leurs femmes comme Iesus-Christ a traitté l'Eglise; & les femmes à se soûmet-

tre à leurs maris, à proportion comme l'Eglise est soûmise à Iesus-Christ. L'autre chose est que la qualité de chef ne convient aux maris en aucune des manieres dont elle appartient à IesusChrist.

IESVS-CHRIST est le chef de l'Eglise, comme y ayant esté destiné de Dieu, & s'estant sacrifié pour elle. Il en est le chef, mais un chef spirituel, qui ne s'est point attribué d'autre authorité sur la terre, que celle d'enseigner la verité & la vertu, & d'y marcher le premier pour nous en donner l'exemple; qui bien loin de vouloir exercer quelque empire, a declaré que son Royaume n'estoit point de ce monde, & a deffendu à ses disciples d'exercer de domination sur leurs freres, en les avertissant que toute leur grandeur consistoit dans leur abaissement,& que celuy qui voudroit estre le premier & le plus grand, se devoit rendre le plus petit & le dernier. Ainsi la subordination de l'Eglise à l'égard de Iesus-Christ, n'est point une subordination d'empire & de commandement, mais une subordination de verité, de raison & de charité.

IL en est bien autrement des maris. Ils se sont approprié preéminance qu'ils possedent. Leur authorité est une authorithé de rigeur, de domination, d'interest & d'orgoëuil qu'ils n'ont établie & maintenuë que pour mieux satisfaire leurs pa-

sions, n'estans pas moins sujets à l'ignorance & au desordre que celles qu'ils ont assujetties; enfin cette authorité est un avantage que le dereglement leur a acquise & que les coûtume & les loix leur conservent. Afin donc qu'ils soient dignes de la qualité de chefs à l'égard de Dieu, il faut qu'ils la meritent par des qualitez si approchantes de celles de Iesus-Christ, que les femmes n'y puissent attiendre.

IL est vray que Iesus-Christ n'est point soûmis à l'Eglise comme nous avons fait voir que les maris le doivent estre aux femmes, en ce qui concerne l'esprit. Mais la raison de cette difference est évidente. Non seulement Iesus-Christ a esté envoyé de Dieu pour former, pour instruire & pour gouverner l'Eglise; mais encore il a toûjours eu & conservé les caracteres & les talens dont il avoit esté revétu pour cela. Les hommes au contraire nonobstant les avantages de l'éducation dont la coûtume les favorise, sont du moins autant remplis d'aveuglement & de defauts que les femmes. Et c'est cela mesme qui les devroit convaincre de la vanité de leur pretention, n'estant pas vray-semblable que si Dieu les avoit établis plûtost que les femmes pour avoir la conduitte des familles, il leur eust denié ce qui leur est si necessaire pour s'en acquitter dignement : n'y ayant point de mielleure preuve qu'un homme

me n'a pas esté appellé de Dieu à un estat, que lors qu'il n'y vit pas comme il doit, ce qui n'est que trop ordinaire aux hommes dans le mariage & ailleurs.

VOICY un autre passage de S. Paul, que l'on nous appose encore, *Tout homme qui prie ou prophetise, la teste couverte, deshonnore sa teste; & toute femme qui prie, la teste découverte, la deshonnore aussi. L'homme ne doit point couvrir sa teste, parce qu'il est l'Image & la gloire de Dieu, & que la femme est la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas esté tiré de la femme, mais la femme a esté tirée de l'homme; & l'homme n'a pas esté creé pour la femme, mais la famme pour l'homme; ainsi elle doit avoir un voile sur la teste.* Cela ne nous fait ni bien ni mal. Du temps de S. Paul & dans son païs, les hommes avoient la teste découverte en priant Dieu. Les femmes au contraire l'avoint toûjours couverte d'un voile, particulierement lors qu'elles paroissoient en public, pour marque de dépendance, de delicatesse ou autrement. S. Paul qui approuvoit cette pratique qui s'est abolie en plusieurs endroits comme estant arbitraire, cherche une convenance pour l'appuyer. D'un costé il dit que les femmes deshonnorent leur teste en se tenant découvertes. Cela est en effet quand l'usage y est contraire, mesme à l'égard des hommes, qui pechent cõtre la bienseãce en se découvrãt, dãs les

1. Cor. 11. 4

les rencontres & dans les païs où cela ne se pratique pas. Et d'un autre costé il dit que l'homme est l'Image & la gloire de Dieu, parce qu'il a esté creé le premier, & que la famme est la gloire d'homme, parce qu'elle a esté creée pour homme. Il ne dit pas qu'elle n'est point l'Image de Dieu, autrement il parleroit contre l'Ecriture mesme. Il ne dit pas qu'elle soit moins parfaite que l'homme; il dit qu'elle a esté faite pour l'homme, & conclud de là simplement qu'elle est en quelque sorte l'Image & la gloire de l'homme, & non pas qu'elle ne luy est point égale, ni qu'elle luy doive estre soûmise. Et comme s'il eust apprehendé que les hommes ne prissent de là occasion de s'éleuer comme ils font; aprés avoir dit que la femme a esté faite pour l'homme, il ajoûte, *neanmoins l'homme n'est point sans la femme, ny la femme n'est point sans l'homme à l'égard du Seigneur : car de mesme que la femme vient de l'homme, l'homme pareillement vient de la femme, & tout vient de Dieu.* Où il est manifesté que S. Paul reünit les deux sexes à l'égard de Dieu, bien loin de les diviser par une difference imaginaire. Et pour terminer par ses propres paroles toutes les difficultez que l'on pourroit avoir sur la distinction de la nature & de la coûtume, il est important d'observer qu'il dit dans le mesme chapitre que la nature enseigne aux femmes à se tenir la teste couverte,

verte, & que c'eſt pour cela qu'elle leur a donné des cheveux; comme s'ils n'avoint pas eſté donnez aux hommes pour la meſme fin. On voit donc bien qu'il a pris une longue coûtume pour la nature. Et ce qui montre invinciblement qu'il ne s'appuyoit pas beaucoup ſur toutes les convenances qu'il employoit, particulierement ſur celle qu'il tire de l'ordre de la naiſſance d'Eve & d'Adam, Voicy les paroles par leſquelles il finit. *Si quelqu'un veut conteſter ſur cela, il nous ſuffit de repondre que ce n'eſt point là noſtre coûtume.* Ainſi ce dernier paſſage ne fait rient du tout à noſtre ſujet non plus que l'autre. v. 16.

CELVY que l'on tire de S. Pierre ne nous incommode gueres davantage. Voicy les termes; *C'eſt ainſi que les ſaintes femmes qui ont eſperé en Dieu ſe paroint autrefois eſtant ſoûmiſes à leurs maris; comme faiſoit Sara qui obeïſſoit à Abraham l'appellant ſon Seigneur: Sara, dis-je, dont vous eſtes devenuës les filles en imi ant ſa bonne vie. Et vous de meſme, maris vivez ſagement avec vos femmes, rendant honneur à leur ſexe qui eſt plus foible, ou comme eſtant des vaſes plus fragiles.* Donc, dit-on, ſelon S. Pierre les femmes doivent obeïr à leurs maris comme à leurs Seigneurs, & comme à des perſonnes qui ont droit de dominer ſur elles, parce qu'elles ſont plus foibles & par conſequent moins capables de gouverner. 1. 5.

NOVS ne pretendons pas que les femmes soient dispensées de soûmission & d'obeïssance, quand elles la doivent, les hommes mémes n'en sont pas exempts entr'eux. Mais on ne doit pas dire pour cela que ceux qui sont soûmis soient moins parfaits que ceux qui ne le sont pas, & que l'on traitte de Maistres, de Seigneurs & de Princes. Le mot de *Seigneur* est aussi souvent un terme de civilité que de dependance. Si les femmes traittent leurs maris, de Seigneurs & de Maistres ; les maris appellent aussi fort souvent leurs propres femmes, Dames & Maîtresses. Sara appelloit Abraham, Monsieur; & Abraham l'appelloit aussi, Madame : car Sarai signifie Madame & ma Princesse. Elle luy obeïssoit avec soûmission ; & il receut ordre de Dieu de luy obeïr aussi, *Ecoutez tout ce qu'elle vous dira, & faites-le.*

Gen. 21. 12. LES femmes sont un vaisseau plus infirme : Soit. Mais comme disent les Peres que nous avons citez cy-dessus, cette infirmité, ou plûtost cette delicatesse n'est que dans le corps, & nullement dans l'esprit. Car le mot de vaisseau ne signifie là que le corps comme dans saint Paul. Or la raison & l'experience nous apprennent que pour estre delicat, l'on n'en est pas moins spirituel ny moins raisonnable ; & que ceux qui ont plus de force, n'ont pas toûiours plus d'esprit, plus de genie, ny plus d'adresse.

La force d'esprit consiste dans des connoissances claires & distinctes, & dans une forte persuasion des choses que l'on sçait; dequoy les femmes & tous ceux qui ont le corps delicat, ne sont pas moins capables que les autres.

Pourquoy Dieu a preferé les masles aux femelles à l'égard des emplois publics.

Les fausses idées que nous prenons dans le monde, des Dignitez & des Employs, donnent lieu à une difficulté assez specieuse, mais aussi facile à resoudre que les autres. Les hommes accoûtumez à regarder les grands employs avec des sentimens d'estime & souvent méme avec admiration, parceque l'on y possede ordinairement les objets qui flattent la cupidité, ne manquent jamais d'y attacher l'idée qu'ils ont d'excellence & de noblesse, & de considerer ceux qui les remplissent comme superieurs en merite; aussi bien qu'en honneurs & en richesses. De sorte que comme ils jugent de Dieu par eux mémes, ils luy donnent les mémes regards qu'ils ont pour ceux qui sont élevez au dessus du commun, & s'imaginent qu'il a preferé les masles aux femelles dans les Emplois Ecclesiastiques & Civils, par une estime particuliere qu'il a pour nostre sexe, & que cette estime est fondée sur la consideration des talens avantageux, dont il luy a plû l'honnorer, & qui le rendent sans comparaison plus capable des grandes choses que les femmes.

Ie ne sçay méme si le prejugé du langage ne contribuë point à cette opinion, & si les masles ne croyent pas aussi qu'ils approchent plus de Dieu & qu'ils en sont plus estimez parce qu'ils le font parler comme eux, en disant qu'il est Roy, Seigneur, pere, &c. & non pas Reine, Dame, mere, &c. Les peintres y ont peut-estre aussi beaucoup servi par leurs images. A force de voir Dieu representé sous la figure d'un homme, on s'accoûtume à le concevoir comme ayant quelque chose qui en approche. Il y a bien d'autres tours d'imagination dont peu de gens s'apperçoivent & dont nous sommes les Dupes.

QVOY qu'il en soit, pour corriger ce qu'il y a d'erronée dans l'opinion que l'on a des employs & de la grandeur du monde, il n'y a qu'à considerer qu'ils ne sont autre chose que certains regards ou certains estats exterieurs établis par les hommes, & qui ne donnent qu'un nom nouveau à ceux qui en sont revetus, sans les faire changer de nature, ny demander qu'ils soient d'un esprit plus excellent que les autres, mais seulement qu'ils ayent acquis les talens necessaires pour en faire bien les fonctions. On les appelle quelque-fois des dignitez, non pas que ceux qui les possedent en soient plus dignes que d'autres, mais parce que l'on n'y devroit élever que ceux qui ont plus de merite: Et l'on a

eu raison de les nommer des rangs & des places honorables, pour montrer que ceux qui y entrent ne font que changer de situation,& que si l'on retranchoit les honneurs & les émolumens qui les accompagnent, les plus grandes & les plus hautes reviendroient au niveau des plus petites & des plus basses. Enfin si l'on fait reflexion que c'est presque toûjours la naissance, le bien & la fortune qui y font monter, & que tout le merite qui y est necessaire est un effet de l'education ; on trouvera que c'est une illusion de moins estimer les femmes que les hommes parce qu'elles n'y ont point de part.

POVR ce qui est de l'Ecriture, bien loin de nous porter à croire que les dignitez rendent les hommes plus agreables à Dieu, elle nous avertit au contraire que les honneurs, l'authorité, la science & les richesses ne sont que neant & vanité devant luy, si elles ne sont soûtenuës par la vertu qui fait toute seule la vraye noblesse de l'ame à son égard. Il ne regarde point si l'on est masle ou femelle, riche ou pauvre, Prince ou sujet, mais si l'on est juste ou pecheur, qui sont les deux seules differences sur lesquelles il estime & juge les hommes. Ce qui nous donne le premier rang dans le monde, nous donne quelquefois le dernier auprés de luy. On peut chasser les demôs, faire des

des miracles, estre Roy, Prophete, Sacrificateur, en un mot posseder tout ce qui attire l'estime & l'admiration des hommes, & estre l'objet de la haine & de l'abomination de Dieu.

C'est estre Roy à ses yeux que de le faire regner en nous-mesmes, en soûmettant nostre volonté à la sienne : Et c'est estre Pontife & Sacrificatur que de nous offrir nous mesme à luy, comme une hostie sain-
Eccli. 35. te & vivante, & de luy presenter sans cesse sur l'autel de nostre cœur des sacrifices de loüanges & de justice.

Or il est certain que les femmes
1. Petr. 2. 5. ont également part avec les hommes à cét ordre sacré, où l'on est en mesme temps Prestre & Roy, où la dignité du Sacerdoce est royale, & la Royauté sacerdotale, & où l'on est tout ensemble, le Sacrificateur, le Temple, l'Autel & la Vitime, & où le premier rang ne se donne qu'au merite & non au sexe.

Enfin puis que l'Ecriture nous apprend que les femmes sont capables d'erreur & de verité, de vice & de vertu, que Dieu les a faites à son image, qu'il les favorise, les punit & les recompense comme les hommes; qu'il ordonne de rendre honneur, de faire du bien, & de ne point faire de mal, aux uns & aux autres, c'est une marque qu'il les estime également, & c'est une obligation indispensable pour nous, de suivre en

cela son exemple & ses jugemens.

Que si l'on demande pourquoy donc il a toûjours preferé les masles aux femelles, en ce qui regarde les fonctions publiques, on peut repondre en cela comme dans toutes les rencontres où l'Ecriture ne rend point raison de sa conduite, qu'il luy a plû d'en user de la sorte, ou bien que comme il dispose tout avec douceur, ainsi qu'un bon pere qui n'a point d'autre interest que celuy de ses enfans, il veut bien se conformer à leurs idées & à leurs coûtumes, lors qu'elles ne sont point contraires à ses desseins.

Nous voyons en effet, qu'en qualité de cause universelle, il suit ordinairerement la disposition des cause, particulieres dans la Physique & dans la Morale; qu'ils s'accommode à nôtre temperamment, à nos habitudes, à nos usages. Il a permis que ses Prophetes ayent parlé de sa conduite comme s'il estoit susceptible de passion pour s'ajuster à la foiblesse des hommes qui ont de la peine à rien concevoir que sous des images grossieres & sensibles. Il a emprunté leur langage, leur stile, leurs proverbes. Il s'est expliqué par la bouche de Moyse & d'Isaïe qui avoint esté nourris à la Cour, tout d'une autre façon que par la bouche de Ieremie, qui avoit toûjours demeuré à la campagne; & par celle de S. Iean. avec une douceur & une simplicité bien differente

de

LES loix Iudaïques estoient la plusparr Nationnales, c'est-à-dire fondées sur le genie & les coûtumes du peuple pour qui elles avoient esté faites. On luy interdit l'usage de certains animaux à cause des maladies ausquelles il estoit sujet. On luy deffendit de préter de l'argent à interest, parce qu'estant extremement avare & interessé, les pauvres fussent demeurez sans assistance. La Loy du Talion qui permettoit de crever un œil à celuy qui en avoit crevé un, celle qui laissoit aux maris la liberté de repudier leurs femmes, de ratifier ou de casser leurs vœux, estoient fondées sur la dureté du peuple Iuif, comme Iesus-Christ mesme le luy fit entendre. Enfin la loy de la charité qui renferme toutes les autres loix, tous les Prophetes, & toute la Religion, est une loy d'accommodement, de condescendance & de desinteressement, qui veut que nous soyons Iuifs avec les Iuifs, comme S. Paul l'a pratiqué. C'est pourquoy comme les masles ont toûjours esté les maistres, & les plus considerez, on peut dire que c'est pour cela que l'Ecriture ne parle que d'eux dans les genealogies qu'elle rapporte; que Dieu s'est revétu de leur sexe; qu'il a parlé comme eux, pris leur titres de Roy & de pere, & a dressé sa parole aux deux sexes sous les noms *d'homme, de juste, de pecheur, de fils* ou *d'ennemis de Dieu*, qui selon l'usage de toutes les langues comprennent égalemant les

hommes

hommes & les femmes.

AINSI les Iuifs comme tous les Orientaux & les Romains estans extremement jaloux de leur authorité & maistres de leurs femmes, ce n'est pas une merveille que l'Apostre suivant sa Politique toute Chrétienne, de s'accommoder à tout le monde, ait tant recommandé aux femmes la soûmission & le silence, pour la tranquilité des familles, leur ayant recommandé de porter un voile, jusques à dire que c'est une honte & une ignominie contre la nature que de faire autrement.

MAIS de peur que l'on ne s'imagine qu'il ait eu d'autre pensée, Examinons ses paroles. Apres avoir proposé l'ordre que l'on pouvoit garder dans les assemblées, & avoir apporté pour raison que c'est afin que toutes choses se fassent en paix & sans confusion, il ajoûte, *que les femmes parmy* 1.Cor.14.
vous se taisent dans les Eglises, parce qu'il 34.
ne leur est pas permis d'y parler; mais elles doivent estre soûmises, selon que la loy l'ordonne. Que si elles veulent s'instruire de quelque chose, qu'elles le demandent à leurs maris lors qu'elles seront dans leurs maisons. Car il est honteux aux femmes de parler dans l'Eglise. Dans l'Epistre à Timothée il dit presque la méme chose en ces termes. *Que les femmes se tiennent en si-* 1.2.11.
lence, & dans une entiere soûmission lors qu'on les instruit. Ie ne permets point aux

femmes d'enseigner ni de dominer sur leur maris ; mais je leur ordonne de demeurer dans le silence. Car Adam a esté formé le premier & Eve en suite. Et Adam n'a pas esté seduit, mais la femme ayant esté seduite est tombée dans la desobeïssance. Cela signifie-t'il que les femmes sont moins capables d'enseigner & de gouverner que les hommes? L'Apostre ne parle point de toutes en general, mais seulement de celles qui sont engagées dans le mariage, dont la conduitte qui est la plus importante de toutes celles dont on peut estre chargé, est la seule chose qui les puisse éloigner de l'application aux sciences & aux emplois. C'est pourquoy il dit à la fin du méme chapitre qu'elles travailleront à leur salut par l'éducation des leurs enfans.

IL est honteux que les femmes parlent dans l'Eglise, comme il est honteux qu'elles ayent la teste découverte, & que les Laïcs parlent dans l'Eglise où la coûtume les oblige au silence. *Qu'elles demandent en particulier à leurs maris ce qu'elles voudront sçavoir.* Le Conseil est excellent pour éviter la confusion qui ne manqueroit pas d'arriver si tout le monde vouloit parler dans l'Eglise. Et il seroit à souhaitter que les maris eussent assez de vertu & de lumiere pour servir de Maistres & de Directeurs à leurs femmes, & qu'elles s'en voulussent contenter. Mais cela n'empéche pas

pas que le mary ne doiye aussi consulter sa femme quand elle a plus de lumiere que luy.

JE ne permets point à la femme d'enseigner ny ne dominer sur son mary. Il ne tient donc qu'à la permission & non pas à la capacité. Il n'est pas permis non plus à tous les hommes, quelque sçavans qu'ils soient, d'instruire publiquement. Mais si les femmes peuvent connoître la verité, & l'enseigner à leurs enfans, à leurs domestiques, à leurs maris, à leurs communautez en particulier; il n'y a que la coûtume qui les empéche de le faire en public, l'un n'est pas plus difficile que l'autre. Pour ce qui est de dominer, les Chrétiens ne le doivent pas faire entr'eux, ny à plus forte raison les femmes à l'égard de leurs maris, la coûtume leur estant moins favorable. Mais cela ne les exclud pas du gouvernement.

ELLES doivent garder le silence, parce qu'Adam a esté creé le premier, & qu'il n'a pas esté seduit comme Eve. Ce n'est donc pas parce qu'elles sont femmes, & que leur sexe est moins propre à parler que le nostre. Si c'eust esté la pensée de S. Paul, il n'eust pas manqué de le dire, comme la meilleure raison pour obliger les femmes au silence. Et comme dit S. Gregoire de Nazianze, *si Eve a peché, Adam a peché aussi de la méme façon, L'un & l'autre*

ont esté trompez par le serpent, & il ne faut pas croire que la femme ait eu plus de foiblesse, & que son mary ait fait paroistre plus de force. Comme S. Paul reconnoist que le peché est entré dans le monde par le premier homme ; quand il dit que Eve qui a esté seduite, sa pensée est que Eve a esté trompée par le Demon immediatement, & qu'Adam l'a esté par son moyen. Mais qu'est-ce que tout cela fait à l'égalité des sexes ? Ce ne sont point des raisons essentielles dont se sert l'Apostre pour s'accommoder à la coûtume, mais de simples convenances, tirées d'une Histoire éloignée, & d'un fait personnel, qui pourroit aussi servir contre les hommes. Car si le premier avoit esté creé apres sa femme & pour sa femme, qu'il eust esté seduit immediatement, comme cela n'estoit nullement impossible, & que depuis ce temps-là les hommes eussent esté sous la puissance des femmes ; pour les entretenir dans la soûmission, on leur diroit de méme, qu'ils ne doivent point dominer sur leurs femmes ; mais leur obeïr, & leur demander avec crainte & respect ce qu'ils veulent sçavoir. Des raisons de cette nature ne prouvent rien quand on examine les choses à fond, n'y ayant rien qu'elles ne puissent ruiner ou établir.

C'EST ainsi qu'il faut répondre à ceux qui se prévalent de ce que dans l'ancienne

Loy les femmes payoient une fois moins que les masles pour le rachat de leurs vœux, & qu'il n'y avoit que ceux-cy qui fussent appellez premiers nez, & offerts à Dieu, comme luy estant plus agreables. Car 1° Les femmes pouvoient payer une fois plus que les masles & estre consacrées à Dieu, s'il l'eust ainsi ordonné. 2° Comme cela ne se pratique pas dans la Loy nouvelle, c'est signe que ce n'estoit qu'un reglement de discipline, non plus que l'éloignement où les femmes sont à l'égard des Charges Ecclesiastiques. 3° C'est un témoignage de faveur d'exiger moins d'une personne que d'une autre pour sa rançon. 4° L'Ecriture nous apprend que l'offrande des premiers nez avoit esté ordonnée de Dieu au peuple Iuif, afin qu'il se souvinst du massacre des premiers nez d'Egypte, fait pour le retirer de ce pays-là. *Exod. 12.*

L'Ecriture ne nous dit point pourquoy quelques Iustes de l'Ancien Testement ont eu plusieurs femmes. On ne voit pas qu'Adam qui a commencé le monde, ny que Noé & ses enfans qui l'ont reparé, en ayent eu chacun plus d'une. Le monde étoit déja peuplé lors que Iacob épousa Lia & Rachel, & qu'il usa de leurs servantes. Si la vie du celibat est plus tranquille & plus heureuse que celle du mariage, si la continence, comme l'enseigne Iesus-Christ, est un don du Ciel, il est difficile de croire que c'en soit un d'avoir plusieurs femmes, ny

par consequent que Dieu ait voulu témoigner par là qu'il aime plus un sexe que l'autre.

Mais enfin, dit-on, si les sexes sont égaux & partant également estimez de Dieu, & capables des grandes choses, ce seroit la derniere injustice dans les hommes de n'en pas faire de part aux femmes. Et les Prophetes & les Apostres n'eussent pas manqué de prêcher contre un desordre si vniversel & si ancien.

ON ne sçauroit le prendre plus mal. Il est vray que c'est une marque d'ignorance ou de préjugé dans les hommes de croire qu'ils ont plus de perfection que les femmes ; c'est une sotte vanité de les mépriser parce qu'elles sont dans la dependance, & c'est une tyrannie de les traitter avec empire, & de faire des loix avantageuses pour nous & desavantageuses pour elles. Mais ce n'est nullement une injustice de ne les pas appeller au partage de ce que nous possedons. Car outreque les emplois, par exemple, sont des Charges onereuses, quand on les considere sainement ; comme ils n'appartiennent pas plus à un sexe qu'à l'autre, tous deux les pouvant remplir, & n'estant pas necessaire pour le bien de la societé qu'ils soient my-partis entre les hommes & les femmes, il est indifferent qui des uns ou des autres les possedent, pourvû que ceux qui les ont entre les mains

mains n'en abusent pas: De méme qu'encore que toutes les familles d'un Etat puissent avoir la couronne, ce n'est pas une injustice qu'elle soit affectée à une famille particuliere; ny que la liberté, les honneurs & les richesses soient partagées inégalement entre les hommes, n'y ayant que l'abus de ces choses qui soit contraire à l'égalité.

AINSI bien loin que la Religion qui est le lien le plus étroit & le plus saint de la societé; condamne ces sortes d'établissemens, qu'au contraire elle les approuve & les sanctifie, & en méme temps qu'elle maintient une inégalité apparente, elle conserve l'égalité veritable par la loy de la charité qui oblige ceux qui ont quelque avantage particulier de le considerer comme un bien dont ils ne sont que les œconomes, pour en faire part aux autres comme à leurs propres freres. C'est pourquoy il n'a pas esté necessaire que les Prophetes, les Apostres & les Saints parlassent en aucune façon contre l'inégalité des biens, mais seulement contre les abus qui en pourront arriver. Ce qu'ils ont fait si hautement en declarant contre l'injustice, & en établissant les maximes de la charité Chrétienne.

Que selō l'Ecriture les femmes ne sont pas plus sujettes au vice que les hommes.

C'est faute de bien entendre ces maximes, & de sçavoir que la charité est le fondement de nôtre perfection, de nôtre no-

blesse & de nôtre merite à l'égard de Dieu que quelques uns se sont imaginez que l'Ecriture donne lieu de croire que les femmes sont plus portées & plus sujettes au mal que les hommes. Car l'Ecriture nous proposant à tous sans distinction la vertu & la recompense, nous apprend en mesme temps que nous en sommes tous également capables, & par consequent également dignes de l'amour & de l'estime de Dieu.

Pour en mieux juger il faut prendre la chose dans son principe & considederer qu'il y a deux sortes de vertu, l'une de nature & l'autre d'établissement ou de coûtume. La premiere consiste dans l'usage de nous mesmes, de nos puissances, de nostre corps & de nostre Esprit, & de tout ce qui nous environne, conformement à la raison, sans avoir égard à la maniere dont les hommes ont pû regler cet usage. Par exemple, c'est estre sobre, selon la nature & la raison, que de prendre des alimens dans la quantité & la qualité proportionnée à nostre âge, à nostre temperamment, à la disposition où nous sommes; & c'est pecher contre cette vertu que d'en user autrement.

La vertu d'établissement consiste dans l'usage des choses, selon les loix, les pratiques & les coûtumes établies dans le lieu où l'on se trouve. Et le vice opposé c'est lors qu'en presence des hommes & sans neces-

necessité ny dispense on contrevient à l'usage. Or les femmes n'estant pas moins capables que les hommes de se connoistre elles-mémes, comme on l'a fait voir ailleurs, en traittant de la connoissance de soy-mesme, elles peuvent pareillement se servir de toutes choses avec raison, pour la conservation du corps & pour la perfection de l'esprit, ce qui fait la vraye vertu. L'on ne peut nier qu'elles soient moins suiettes que nous à quantité de dereglemens & de crimes; qu'elles observent les coûtumes les plus indifferentes, iusques au scrupule, qu'elles ayent toûiours passé avec iustice pour avoir plus de pieté, plus de courage & de zele dans la Religion que les hommes.

Education des Dames. 4. Entretien.

QVOY qu'à considerer le vice & la vertu selon la nature, une mesme action, dans les mesmes circonstances, ne soit pas plus digne de loüange ou de blasme en une personne & dans un sexe que dans l'autre, neanmoins la coûtume tourne les choses autrement; & fait que l'excez du vin, par exemple, qui doit estre également choquant par tout où il se trouve, parce qu'il est égalment contraire aux loix de la nature & de la raison, choque plus dans les gens d'une certaine condition, comme dans les Magistrats, parce que l'on n'est pas si accoûtumé à les y voir tomber.

CETTE maniere d'estre touché des choses, & d'en juger suivant les impres-

ſions de la coûtume eſt celle dont on a toûjours uſé à l'égard des femmes. Car quoy qu'elles ayent droit de penſer, de parler, d'agir, de regarder comme les hommes, le caprice & l'uſage, veulent que la plus part des choſes permiſes à ceux-cy, ſoient entierement deffenduës aux autres; & que, par exemple, la colere & l'yvrognerie ne bleſſent que foiblement dans les hommes, au lieu qu'elles font horreur dans les femmes.

QVAND il ſeroit vray qu'elles ſeroient plus ſujettes aux paſſions, on ne pourroit pas en tirer de conſequence qui leur fuſt deſavantageuſe. Parce que les inclinations, les temperamens & les paſſions ſont des inſtrumens dont l'ame peut faire tantoſt un bon, tantoſt un mauvais uſage, ſelon l'occaſion & la maniere de les employer: Et s'il y a des rencontres où il eſt dangereux de ſuivre les mouvemens de la colere, il y en a d'autres où il eſt bon de les ſuivre avec prudence, pour nous garantier des maux qui nous attaquent.

IL y a dans nos inclinations une certaine compenſation de bien & de mal qui les rend preſque toutes égales. Par exemple, l'inclination à l'amour que chacun excuſe ou condamne ſelon qu'il a l'imagination tournée, eſt ordinairement accompagnée de douceur, d'enjoüement, de complaiſance, de liberalité, de franchiſe, qui ſont des

des qualitez qui ne se trouvent pas de la mesme façon dans les autres temperamens.

Il faut encore se ressouvenir que le vulgaire, ne garde presque jamais de moderatiõ dans les jugemẽs ny dans ses discours, se laissant toûjours aller à l'exageration & à l'hyperbole, & faisant des propositions generales sur cinq ou six exemples particuliers. Si un homme est liberal, on dit qu'il est magnifique, s'il est menager & prudent, on l'accuse d'estre vilain & avare. Il suffit de connoistre cinq ou six personnes d'un mesme païs, d'une mesme societé, d'une mesme condition qui pratiquent quelque vertu, ou qui ayent quelque defaut veritable ou imaginaire, pour l'attribuer à tous leurs semblables.

Cette maniere est tres ordinaire aux Poëtes, aux Orateurs, aux Grecs & aux peuples d'Asie, dont les Iuifs faisoient autrefois partie. C'est pourquoy si l'Ecriture parle des defauts des femmes, avec des termes plus forts que de ceux des hommes, c'est en suivant la maniere dont on en parle vulgairement, dont on leur permet d'agir, & dont la coûtume & le prejugé nous fait considerer leur conduite.

Ce qu'il y a de plus fort contr'elles se tire du livre des Proverbes & de celuy de l'Ecclesiastique, dont voicy les endroits les plus remarquables, ausquels on peut aisément rapporter tout le reste. *I'ay cherché par tout de la raison & de la sagesse.*

Ecclesia 7. 29. *gesse. Je n'en ay trouvé en aucune femme, & qu'en un seul homme entre mille.*

Eccli. 25. 26. *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.*

23. *Il n'y a point de colere comparable à la leur.*

16. 23. *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion & un dragon qu'avec une méchante femme, & dans une terre desolée &*

Prov. 21. 19. *abandonnée qu'avec une femme suiette à quereller & à se mettre en colere.*

Eccli. 25. 27. *La méchante langue d'une femme est à un homme paisible ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard.*

26. 8. *La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse; c'est un fleau qui se fait sentir sans cesse.*

9. 2. *Ne donnez point de pouvoir sur vous à une femme, de peur que s'étant une fois renduë la maistresse de vostre esprit vous n'en*

25. 30. *receviez de la confusion... Quand les femmes ont une fois pris l'authorité & l'avantage elles deviennent fâcheuses à leurs maris.*

Prov. 31. 10. *Qui est-ce qui pourra trouver une femme forte.*

Ce qui grossit les mauvaises idées que l'on se forge sur ces passages, c'est la maniere dont l'Ecriture parle aux hommes pour les détourner des desordres qu'ils pourroient commettre avec les femmes.

Prenez

Prenez garde, dit-elle, *de vous laiſſer ſurprendre à leurs artifices....* | *Ne vous trouvez point parmy elles.* Prov. 5. 2. Ecli. 42. 12.

Le peché a commencé par les femmes, & elles ſont cauſe de la mort de tous les hommes..... L'iniquité de l'homme vient de la femme, c'eſt pourquoy l'iniquité d'un homme eſt meilleure qu'une femme qui fait bien. 25. 33. 42. 13.

Ne regardez point le viſage d'une fille, de peur que ſa beauté ne devienne pour vous un ſuiet de cheute & de ſcandale. 9. 5.

Détournez vos yeux de deſſus une femme qui s'eſt parée. La beauté des femmes a cauſé la ruine de pluſieurs, en allumant dans leur ame le feu impur de la concupiſcence. 8. 9.

Le vin & les femmes ſont capables de faire apoſtaſier les ſages meſmes, comme il eſt arrivé à Adam, à Samſon, à David & à Salomon. 19. 2.

Il eſt bon que l'homme ne touche aucune femme. 1. Cor. 7. 1.

Ceux qui ſuivent l'agneau par tout où il va, ce ſont ceux qui ſont vierges, & ne ſe ſont point ſoüillez avec les femmes. Apoc. 14. 4.

Là deſſus, comme l'Ecriture ne dit rien de ſemblable aux femmes pour les détourner des hommes, on ſe les repreſente comme ſi elles étoient la cauſe de tous les dereglemens du monde, & qu'elles n'euſſent eſté faittes que pour ſervir au Demon

Demon à pervertir noſtre ſexe.

POVR bien juger de la force de tous ces paſſages il y faut faire quelques reflexions. 1° Les Proverbes & l'Eccleſiaſtique ſont des livres de Morale où l'on ne parle point des inclinations particulieres des hommes, mais de leur conduite, ſelon la coûtume, l'habitude & l'éducation, qui nous portent ſouvent à des actions contraires à nos inclinations. 2° Comme ces livres ſemblent n'eſtre adreſſez qu'aux hommes, & preſque point aux femmes, on les doit conſiderer comme des avis qu'un pere ſage & éclairé donne à ſon fils, où il luy marque ce qu'il doit obſerver & éviter avec les femmes. Mais il faut prendre garde qu'il n'en parle que ſelon ce qu'il en a découvert par ſa propre experience, puis qu'il dit qu'il *a cherché de la ſageſſe*, &c. *& qu'il n'en a point trouvé*, &c. Ainſi on ne doit pas prendre à la rigueur ny entendre de tout le ſexe ce qu'il dit des femmes, mais moralement, & de quelques-unes.

Lors qu'il dit qu'il n'a point trouvé de ſageſſe parmi les femmes, il parle d'une ſageſſe accomplie, qui vient moins du naturel que de l'étude & de l'experience, que les femmes n'ont pas comme les hommes, particulierement celles des Iuifs qui étoient bien plus contraintes que celles des Europeans. Et ce n'eſt pas un grand avan-

tage pour les hommes qu'entre mil, il s'en trouve un qui soit sage.

Si les hommes souffroient de la malice, de la colere & de la jalousie des femmes, comme elles en souffrent des hommes, on pourroit prendre à la lettre ces paroles, *Il n'y a point de malice, de colere, ny de jalousie comparable à celle d'une femme.* Si on les veut entendre d'une pente & d'un pouvoir naturel de faire beaucoup de mal ; nous dirons que par consequent elles peuvent faire beaucoup de bien, les puissances & les moyens qui servent à l'un pouvant aussi servir à l'autre, le dessein, l'intention, & la maniere d'en user, faisant le vice & la vertu. Mais leur sens naturel est peut-estre que ces passions, ces defauts, éclattent & choquent davantage dans les femmes, ou bien parce qu'elles n'y tombent pas si souvent, ou parce que l'on ne veut pas qu'ils leur soient autant permis qu'à nous ; ou enfin parce qu'elles portent leur ressentiment beaucoup plus loin ; à cause que la maniere dont on les éleve, les rendant beaucoup plus sensibles que nous à plusieurs choses ; quand elles ont une fois franchi les bornes êtroittes de la bien-sceance où on les renferme, elles font plus d'efforts pour se delivrer de ce qui leur est contraire.

QVAND l'Ecclesiastique nous avertit de ne pas donner de pouvoir sur nous

à

à une femme, il ne parle que d'un pouvoir aveugle & temeraire que la debauche & la lacheté leur peut donner : Estant certain qu'il ne faut s'assujettir de la sorte ny aux femmes ny aux hommes, & que ceux qui se laissent ainsi gouverner, s'abandonnent pour l'ordinaire à des gens, ou mal reglez, ou interessez, qui abusent de la credulité d'autruy: mais il ne parle point du pouvoir & de l'authorité qui a pour objet la conduite d'une famille ou d'un Royaume; l'Histoire sacrée & prophane nous appennant qu'il y a eu quantité de femmes qui ont gouverné avec baucoup de sagesse, leurs maris, leurs enfans, leurs familles, des Societez & des Estats entiers.

QVAND il leur seroit ordinaire de mal user du pouvoir qu'elles ont entre les mains, elles ne feroient que suivre l'exemple des hommes: outre que lors qu'on n'est pas accoûtumé à commander, qu'on n'a pas esté élevé pour cela, & qu'on ne s'y attend pas, on est en danger de s'éblouïr.

LORS que quelqu'un voulant rabaisser le merite des femmes leur dit *qu'un homme injuste est meilleur, & plus estimable qu'une femme qui fait du bien*, on peut luy demander à luy mesme la solution d'une absurdité grossiere dont il charge l'Ecriture, & luy faire voir son ignorance ou sa malice, en luy montrant que ce passage est trouqué.

qué. Car il y a, *un homme injuste, est meilleur qu'une femme qui fait du bien, & qui cause de la confusion & de l'opprobre.* C'est-à-dire, que les faveurs d'une femme artificieuse, qui a dessein de tromper, sont plus à craindre qu'une injustice ouverte.

Cela nous montre comme l'on abuse indignement de l'Ecriture Sainte, en luy faisant dire tout le contraire de son veritable sens. On le voit encore dans l'employ ordinaire de ces paroles, *qui est-ce qui trouvera une femme forte?* Comme si l'Ecriture vouloit signifier par là, qu'il est extrémement rare d'en trouver. Mais ce n'est nullement sa pensée. Le dernier chapitre des Proverbes d'où ces paroles sont prises contient les instructions que le Roy Salomon receut de sa mere; qui aprés quelques avis luy dit de quelle maniere il doit chercher une femme, & commance à luy marquer les qualitez qu'elle doit avoir, en s'écriant; *Qui est-ce qui trouvera une femme forte? C'est un bien si estimable, qu'il n'y a rien au monde qui en puisse égaler le prix.* Et elle continuë en suitte de luy décrire les avantages qu'une femme de cette sorte peut apporter dans sa famille. Lors que l'on veut changer cette expression figurée, en une autre expression qui soit simple & sans interrogation, & qui ait une liaison naturellee avec ce qui precede & ce qui suit, il faut necessairement la concevoir en ces termes

Celuy qui trouve une femme forte, trouve un bien inestimable, &c.

QVOY qu'il en soit, il y a trois ou quatre considerations qui contrebalancent tout ce que l'on peut tirer de l'Ecriture contre nous.

1° Elle ne parle point de toutes les femmes.

2°. Elle en dit du moins autant de bien que de mal. *Vne bonne femme fait le bon-heur de son mary, & une femme forte & genereuse fait sa principale joye .... Vne femme de vertu & de bon sens, est un bien & une grace qui vaut mieux que tous les thresors du monde : & celle qui aime son mary vaut autant qu'une Couronne & un Royaume .... qui est sage & prudente édifie sa maison. Le pauvre gemit où il n'y a point de femme*, &c.

Ecclesi. 26. 7. Prov. 12. 14. Ecclesi. 26.

3° Tout ce qu'elle dit de mal touchant les hommes, surpasse autant ce qu'elle en dit des femmes, que l'on croit que nostre sexe est plus excellent que le leur.

4° Et ce qu'elle dit contre les femmes se peut aussi justement appliquer aux hommes en substituant le mot d'*homme* à celuy de *femme*. En effet une Mere qui voudroit instruire sa fille, ne pourroit-elle pas luy parler de cette sorte. *Ma fille, ne vous trouvez point parmy les hommes; ne vous laissez point surprendre à leurs artifices, à leurs promesses & à leurs cajolleries, Souvenez-vous*

que

que le peché a commencé par eux & qu'ils sont cause du malheur de toutes les femmes ; que l'iniquité de la femme vient de l'homme ; & que le mal que fait une femme est preferable au bien que veut faire un homme. Ne vous arrétez point trop à considerer la beauté, la bonne mine, ny tout ce qui donne de la grace aux hommes, de peur que cela n'allume en vous le feu de la concupiscence, & ne vous soit un sujet de chute & de scandale, comme à tant d'autres de vostre sexe que je pourrois vous nommer, & qui estoient auparavant extrémement sages & vertueuses. Eloignez vous donc de la compagnie autant qu'il vous sera possible. Il vous sera toûiours plus avantageux de n'avoir nul commerce avec eux, non pas même par le mariage ; & sçachez que celles qui suivent l'agneau par tout où il va, ce sont celles qui sont vierges & ne se sont point soüillées avec les hommes.

Neantmoins comme ie ne pretens pas forcer vostre inclination, si elle vous porte à vouloir un mary, songez à le bien choisir. Car il est entierement rare d'en trouver un bon. C'est un present que vous ne devez attendre que du Ciel. Vn homme de vertu & de bon sens, & qui aime sa femme, est un suiet continuel de ioye & de consolation & est plus à estimer qu'une couronne & que tous les thresors du monde.

Mais au contraire, c'est le dernier mal-

heur pour une femme, d'avoir un mary sujet aux disputes, à la colere, & à la jalousie. Il voudroit mieux demeurer dans les deserts avec les Tigres, les dragons & les bestes les plus farouches. C'est comme un toit qui degoute continuellement au milieu de l'hyver, & un vent rude & fâcheux qui gronde sans cesse. C'est pourquoy pensez y bien.

S'il vous arrive d'avoir des enfans, prenez un soin particulier de les garantier du vice. Les garçons demandant une garde & une exactitude tres-grande, de peur qu'ils n'échappent & ne se perdent : Et pour peu que vous y voyïez d'ouverture, redoublez vostre vigilance & vos soins, de crainte qu'ils ne se laissent aller à la premiere occasion: Et vous ne pourrez rien faire de mieux pour vostre repos, & pour leur avantage, que de leur donner une femme qui ait de l'esprit & de la vertu; pour les retenir par sa modestie & par sa douceur dans de justes bornes où ils ont bien de la peine à demeurer.

POVR satisfaire à tout ce que l'on peut avoir dans l'esprit, sur le sujet du commerce de sexe entre les hommes & les femmes, il faut considerer qu'ils sont à l'égard les uns des autres, comme tout le reste des biens, dont on peut faire un bon & un mauvais usage, & dont l'abus retombe sur celuy qui le commet, sans diminuer le prix ny l'estime de la chose dont on abuse.

Ainsi

Ainsi quoy que les hommes puissent mal user des femmes, & se perdre à leur occasion, ce n'est non plus la faute des femmes, à regarder simplement l'usage, que c'est la faute des richesses qui causant le malheur d'un prodigue ; ou de tout autre qui ne sçait pas s'en servier. On peut dire mesme, que si l'on regarde sincerement la maniere dont les femmes contribuent à la perte des hommes, & les hommes à celle des femmes, il faudra avoüer que presque tout le mal est de nostre costé. En effet, quoy que les femmes ayent du moins autant de besoin des hommes que les hommes en ont d'elles, neanmoins elles ont plus de force pour ne le point faire paroistre. Ce sont les hommes qui les recherchent, qui les sollicitent & les pressent: Et l'on diroit quand elles se rendent, que c'est plûtost pour se delivrer des importunitez qu'on leur fait, ou pour reconnoistre les services & les soins qu'on leur a rendus, l'amour & l'estime qu'on leur témoigne, que pour satisfaire un desir qui leur est aussi naturel qu'à nous. C'est donc proprement les hommes qui font paroistre en cela de la foiblesse, qui abusent les femmes, qui les corrompent, les perdent & les entrainent dans le precipice avec eux.

CE ne fut point Dalila qui alla chercher Samson ; ce fut luy qui alla chercher cette

cette Dame. Et luy qui avoit eu la force de déchirer des lions, de defaire luy seul ses ennemis au nombre de mil, luy, dis-je, eut la foiblesse de se laisser vaincre par les caresses d'une femme, & l'imprudence de luy découvrir un secret dont dependoit sa liberté & sa vie.

BETHSABE'E ne songeoit à rien moins qu'à David, lors que ce Prince qui avoit esté touché de sa beauté, l'envoya querir chez elle; & ce fut de son propre mouvement qu'il fit exposer Vrie mari de cette Dame, n'ayant pû l'obliger à retourner chez luy pour couvrir par ce moyen les suites de l'adultere qu'il avoit fait commettre à sa femme.

SONT CE les femmes que Salomon a aimées, ou Salomon luy-mesme que l'on doit accuser de la dépravation de son esprit, luy qui avoit esté selon le cœur de Dieu, qui en avoit receu tant de biens & de sagesse, luy enfin qui n'ignoroit pas la deffense que Dieu avoit faite autrefois à son peuple d'avoir commerce avec les femmes étrangeres. *Exod. 36.*

NOVS n'avons qu'à consulter l'Ecriture pour sçavoir lesquels ont esté les plus criminels aux yeux de Dieu, ou des femmes qui se sont laissées corrompre, ou des hommes qui les ont corrompuës. Encore que Bethsabée fust coupable d'avoir manqué de fidelité à son mary; ce fut neanmoins *Rois. 2. 12.*

à David seulement que Dieu reprocha le crime, ce fut à luy seul qu'il envoya le Prophete Nathan ; ce fut luy qui en fit penitence; toute la peine rétomba sur luy , & ce fut pour le punir que l'enfant qui vint de son adultere fut frappé de mort. L'Ecriture ne dit pas un mot contre les femmes étrangeres dont Salomon devint amoureux. *Le Seigneur*, dit elle, *entra en colere contre Salomon, parce qu'il s'estoit éloigné du Seigneur le Dieu d'Israël*, Et elle nous marque que Dieu pour le punier de sa faute, luy suscita les ennemis, & divisa ses Etats. Rois 3. 11.

AINSI quand on reproche aux femmes que ce sont elles qui nous corrompent, elles peuvent répondre que c'est nous , au contraire , qui sommes cause de leur corruption & de leurs desordres ; que ces hommes qui s'attribuent la preéminence du sexe, n'ont point de honte de devenir leurs esclaves , & de se reduite aux bassesses les plus indignes , pour obtiner d'elles qu'elles satisfassent leur passion ; que ces hommes qui se vantent d'avoir plus d'esprit , plus de force & plus de courage que les femmes, en ont assez peu pour ne pas découvrir leurs artifices, & pour se laisser vaincre par de si foibles attraits ; que si l'Ecriture dit tant de choses aux hommes pour les éloigner du mal qu'ils peuvent commettre avec les femmes ; ce n'est pas qu'elle estime moins les femmes ; c'est au contraire parce

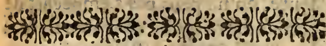
que

que connoiſſant la foibleſſe des hommes, elle a crû les devoir ſoûtenir par de fortes exhortations, n'ayant rien dit de ſemblable aux femmes, parce qu'elles ne ſuccombent pas ſi aiſément. Enfin ſi Dieu ne s'eſt pas ſervi d'elles dans les fonctions Publiques, Civiles ou Eccleſiaſtiques ; c'eſt que les hommes ayant cauſé tous les maux de la ſocieté, & les femmes n'ayant rien fait qu'à leur exemple, il eſtoit juſte qu'ils ſerviſſent à les reparer, Dieu voulant tirer le remede de la cauſe meſme du mal.

VOILA les reflexions neceſſaires pour l'éclairciſſement des Paſſages que l'on croit eſtre contraires à l'opinion de l'Egalité des ſexes, & pour faire utilement la comparaiſon dont on a parlé d'abord.

POVR ce qui eſt du Traitté de l'Excellence des hommes, il le faut lire comme s'il venoit d'une main inconnuë & zelée pour la gloire de nôtre ſexe, afin de mieux reconnoiſtre ſi l'Autheur ne s'eſt point flatté luy-méme en affoibliſſant les preuves de ſes Adverſaires ; & s'il a dit contre les femmes tout le mal que l'on en peut dire publiquement. Car les invectives ſont la voye ordinaire de les attaquer, en exagerant leurs defauts, rejetãt ſur tout le ſexe ce qui ſe void en quelques unes, & leur eſt cõmun avec les hommes & attribuant à l'inclination ce qui n'eſt qu'un effet de la coûtume, de l'educatiõ & de la maniere dont elles ſont conſiderées, & ſe conſiderent elles-mémes.

D. E.



DE L'EXCELLENCE DES HOMMES *CONTRE* L'EGALITÉ DES SEXES.

Que l'opinion commune, que les femmes ne sont point égales aux hommes ne doit point passer pour une erreur de preiugé, & qu'estant aussi ancienne & aussi étenduë que le monde, & conforme aux principes de la saine Philosophie, elle doit demeurer comme une verité constante.

LORSQUE l'on considere avec quelle facilité les hommes donnent entrée dans leur esprit à tout ce qui se pre-

ſente, on ne peut pas s'empécher de reconnoiſtre qu'ils ſont fort ſujets à la prevention & à l'erreur: Et quelque verité qu'il y ait dans les jugemens qu'ils portent temerairement & ſans examen, ils ne doivent eſtre reçûs dans le commerce du monde que ſous le caractere de prejugé, qui eſt un caractere commun à la verité & à l'erreur.

Quoy que cela ſe puiſſe dire de la puſpart des opinions dont les hommes ſont perſuadez, neantmoins il ne le faut pas entendre comme s'il n'y en avoit point d'exceptées; Et ce ſeroit peut-eſtre un autre préjugé que d'en donner le nom à tous les jugemens que nous faiſons, & qui ne ſont point precedez d'un examen Philoſophique.

En effet, encore que nous n'ayons jamais recherché à nous aſſurer avec methode, de nôtre propre exiſtance, comme le pratiquent quelques Philoſophes modernes, auroit-on raiſon de nous dire que c'eſt par

preven

prevention que nous croyons que nous existons, & que pour estre certains que nostre propre corps n'est point un phantôme semblable à ceux que nous faisons en revetant, il est absolument necessaire de recourir aux regles de la Logique.

Cela est bon quand les opinions dépendent de l'exemple, de la coûtume & de l'authorité des hommes, parce que l'on peut avoir quelque raison de s'en défier, & de craindre qu'il ne s'y glisse de l'erreur. Mais pour ce qui regarde les sentimens où la nature seule a part, & qu'elle a gravez dans nos ames pour estre la base de toutes nos connoissances, & le principe des actions necessaires à la conservation de la vie, l'évidence qui ne manque jamais de les accompagner tient lieu de reflexion & de recherche, & ne demande autre chose de nous que d'ouvrir les yeux de l'esprit pour les regarder fixement.

Et si nous avions sujet d'y apprehender quelque méprise, il faudroit accuser la nature de se tromper elle-mesme ou de prendre plaisir à nous tromper, en nous portant d'un côté, comme malgré nous, par ces sortes de mouvemens à l'excution des choses qu'elle nous ordonne, & d'un autre costé en nous obligeant d'avoir recours à une suspension generale de toutes les actiôs de la vie, par la necessité où nous serions de prendre du temps, pour nous délivrer de nos doutes par une longue reflexion.

Or je croy qu'il faut mettre au nombre de ces sentimens vifs & clairs, celuy par lequel les hommes se portent à juger de la difference & de l'inegalité des sexes. Si ils sont persuadez que celuy des mâles est le plus excellent & le plus capable, ce n'est point par un effet du caprice, ny de la coûtume, mais par une idée tres-distincte que la nature mesme leur en donne : Et

aprés les notions primitives & fondementales qui concernent nostre propre conservation, je n'en vois point de plus naturelle, ny qui ait de plus grandes marques de certitude & d'évidence que celle-là : puisque outre que nous nous y portons de nous-mesmes, elle se trouve établie, par le consentement de tous les hommes, par l'autorité & par l'experience de tous les siecles, & par les raisonnemens les plus solides, & enfin puisque Dieu mesme, qui est la source, l'Auteur & la regle de toutes les veritez du monde, confirme celle-cy, dans les saintes Ecritures par des preuves aussi certaines que le livre mesme qui les contient.

Il est si naturel de penser que la preeminence des sexes appartient aux mâles, & que c'est un avantage qu'ils ont receu de la nature, qu'il n'y a peut-estre jamais eu d'homme ny de femme qui ne l'ait

n'y de nation où l'on n'en ait pas esté persuadé, ny de siecle où ce sentiment n'ait passé pour une verité tres-constante. Du moins ne sçauroit-on montrer d'histoire ny ancienne ny moderne qui nous apprenne qu'il y ait eu des peuples entiers où l'on ait tenu formellement le contraire. Or cette uniformité & cette universalité d'opinions sur un mesme sujet, est à mon avis, la plus convaincante de toutes les preuves que l'on puisse apporter, pour montrer qu'elle est veritable & de premiere lumiere, & qu'elle doit passer pour un sentiment que la nature mesme nous inspire.

Lorsque c'est le caprice, la coûtume, le hazard qui ont produit un sentiment, il garde toujours ses caracteres de sa naissance, il a des commencemens foibles, un progrez bizarre, un établissement incertain, il ne dure qu'un âge, il ne regne qu'en un quartier de la terre, & il est combatu & renversé tost ou tard

par

par un sentiment contraire qui s'établit & se maintient de la même maniere. De là viét cette diversité monstrueuse d'opinions qui ont partagé & partagent encore tout le monde ; parce qu'estant les effets d'une imagination phantasque & capricieuse, comme celle des hommes, ils sont sujets aux mesmes bizarreries. Mais pour ce qui est de l'opinion que nous deffendons & que nous n'entreprendrions point de deffendre s'il ne s'étoit trouvé des gens assez aveugles, ou pour mieux dire assez ingenieux pour l'attaquer, elle a esté jusques icy exempte de tous ces inconveniens. Elle a commencé avec les hommes, elle a deja duré autant qu'eux, & elle se trouve maintenant si bien établie qu'il y a lieu d'assurer qu'elle ne finira qu'avec eux. Et si c'est une folie de vouloir revoquer en doute la verité d'une histoire, arrivée il y a mille ans dans un petit coin de la terre, lorsqu'elle a passé jusqu'à

jusqu'à nous de main en main, & qu'elle a esté receuë universellement & sans contredit par toute sorte de personnes d'aage, d'interests, de païs, & de temps differents. C'est ce semble une temerité insupportable de s'opposer serieusement à une creance qui a toûjours regné & qui regne encore dans l'esprit de tous les hommes.

Il y a bien davantage. Car comme nous ne voyons pas de nos propres yeux ce qui s'est passé autrefois, & que nous sçavons combien il est aisé d'en imposer à tout un peuple, & à ceux qui sont éloignez par la distance des temps & des lieux, & que tout ce que l'on a tenu pour vray durant plusieurs siecles sur une chose, n'est souvent fondé que sur ce que l'on en a crû au temps que la chose est arrivée, on pourroit avoir quelque sujet de soupçonner les histoires anciennes de peu de fidelité. Au lieu qu'estans nous-mémes les témoins oculai-

 res

res de ce qui sert de fondement à la creance commune, aussi bien que ceux qui nous ont precedez, pour n'estre pas de cette opinion, il faut dementir nos propres yeux, & accuser d'aveuglement tous les hommes qui ont crû qu'un sexe est inferieur à l'autre.

Si cette creance n'estoit que d'un Royaume seulement, ou même d'une des quatre parties du monde, on pourroit peut-estre avoir quelque sorte de raison de dire que ce n'est qu'une suite d'une vieille erreur ou d'une conspiration que les hommes y auroient faite autrefois au desavantage des femmes. Mais lorsque je considere que tous les peuples, de l'un & de l'autre hemisphere, les nations les plus sauvages, ces hommes qui ont esté oubliez ou inconnus durant tant de siecles, & sans aucun commerce avec nous, se trouvent tous d'accord sur la noblesse des mâles, je ne puis m'empécher de croire

qu'il n'y a que la galãterie ou le desſein de ſe divertir qui ayent pû suſciter ceux qui ont pris ſi hautement le party des femmes.

En effet, peut on entreprendre ſerieuſement de leur donner un avantage, qu'elles ne demandent pas, & qu'elles ne ſe ſont jamais attribué. L'on a vû des nations diſputer enſemble de la nobleſſe ; mais l'on n'a jamais oüy dire que les femmes ayent pretendu d'eſtre auſſi nobles que les hommes. On dit qu'il y a eu autrefois une troupe de femmes qui s'aviſerent de faire bande à part, & de former un eſtat qui ſubſiſta quelque temps:mais l'hiſtoire ne nous apprend point que ce fut par un ſentiment d'égalité, mais ſeulement pour ſe délivrer de la ſervitude où le Mariage les engageoit. Or il eſt viſible que ſi l'opinion de l'égalité des ſexes eſtoit une erreur de prévention, les femmes du moins la reconnoiſtroient, & en meſme temps qu'elles ſe pleignent

de la dureté dont les hommes uſent à leur égard, elles les accuſeroient d'eſtre injuſtes par une ignorance groſſiere.

Cette opinion n'eſt pas de pure ſpeculation où il s'agiſſe ſeulement de ſoûtenir une penſée de nulle conſequence. C'eſt une créance de pratique ſur laquelle eſt fondée toute la conduite des hommes à l'égard des femmes, & des femmes à l'égard des hommes : eſtant certain que ſi les hommes avoient crû que les femmes leur fuſſent égales au ſens de nos adverſaires, ils euſſent rendu leur condition plus avantageuſe & plus douce. Puiſque ſi elles n'ont point de part aux ſciences ny aux emplois avec les hommes, c'eſt que ceux-cy ſont perſuadez que cela appartient comme un appanage de leur ſexe. Et les femmes ſont elles-mémes ſi fortement convaincuës de leur inegalité & de leur incapacité

qu'elles se font une vertu non seulement de suporter la dependance où elles sont, mais encore de croire qu'elle est fondée sur la difference que la nature a mise entr'elles & les hommes. Je me souviens encore fort bien que lors que le livre de l'égalité commença à paroistre il n'y eût que les Pretieuses qui le reçeurent avec applaudissement disant qu'on leur faisoit quelque justice ; d'autres le firent valoir seulement parce qu'il flattoit leur vanité: mais tout le reste en parla comme d'un paradoxe qui avoit plus de galanterie que de verité, n'osant pas le condamner tout-à fait, parce qu'il leur étoit favorable.

Et cette moderation est d'autant plus à remarquer dans les femmes qu'elles sont naturellement vaines & ambitieuses, & qu'elles voudroint assujettir les hommes pour l'esprit comme pour le cœur. Et l'on doit avoir d'autant plus d'égard à l'aveu qu'elles font de l'excellence des hommes, que leur interest les porte à faire le

le contraire, & qu'elles la recõnoiſſent non ſeulement en ces païs cy, où les ſciences rendent les eſprits plus dociles, mais encore parmy les peuples où eſtant traittées plûtoſt en eſclaves & en bêtes qu'en femmes, la contrainte & les rigueurs qu'elles ſouffrent devroient les appliquer davantage à ſonger à ce qu'elles ſont.

De ſorte que l'on peut dire que ceux qui veulent oſter à leur propre ſexe un avãtage qu'il a toûjours poſſedé paiſiblement, & dont l'autre ſexe luy fait aveu depuis qu'ils ſubſiſtent l'un & l'autre, ce ſont gens qui ſe depoüillent eux-meſmes, ſans fruit & de gayeté de cœur, d'un titre legitime & non conteſté, pour en revetir d'autres qui reconnoiſſent contre leur propre intereſt n'y avoir aucun droit du tout.

Je ſçay bien que l'on pretend que la preéminence, dont nous joüiſſons eſt un droit uſurpé, que le vulgaire croit eſtre naturel, parce qu'il y eſt

accou-

accouſtumé dés le berceau. Mais outre qu'il nous appartient par une conceſſion que nous en a faite l'Auteur méme de la nature, fondée ſur les degrez de perfection dont il luy a plû relever noſtre ſexe, & qu'il a confirmée par des témoignages incontestables que l'on rapportera ailleurs, y a-t'il apparence que les hommes ayent commencé leur ſocieté par une telle uſurpation, que tous y ayent conſenti, & qu'elle n'euſt point eſté reconnuë ny attaquée publiquement; ſi dans les ſocietez & les Eſtats particuliers l'autorité établie par le conſentement unanime de tous ceux qui s'y ſont ſoûmis d'abord, & affermie par une longue poſſeſſion, a ſouvent reçeu des atteintes; ſi la trop grande ſeverité des Princes a cauſé tant de revolutions funeſtes; ſi le deſir de l'independance a tant de fois partagé les Grands; enfin ſi l'amour de la liberté porte la pluſpart des hommes à des efforts extraordinaires pour

pour jouïr pleinement de l'égalité naturelle qui eſt entr'eux : n'a-t'on pas lieu de croire que ſi la condition des femmes eſtoit un eſtat violent & fondé ſur l'uſurpation, elles qui ſont en plus grand nombre que les hommes, elles qui aiment tant à dominer, qui ſont ſi legeres & ſi amatrices de la nouveauté, ſi ingenieuſes à trouver des moyens pour faire reüſſir leurs deſſeins, elles enfin à qui les hommes ont toûjours fait ſouffrir une ſi rude ſervitude, n'euſſent jamais fait d'entrepriſe pour s'en délivrer.

C'eſt trop outrager les hommes que de vouloir qu'ils ſoient toûjours demeurez dans une injuſtice ſi indigne. Cette accuſation feroit peut-eſtre ſupportable s'ils eſtoient tous comme des ſauvages & des barbares qui n'euſſent point d'autre regle que leur intereſt & leurs paſſions dereglées. Graces à Dieu, on ne peut pas dire qu'ils ayēt

tous esté abandonnez à ce sens reprouvé & corrompu où l'on tient pour juste tout ce qui est favorable: Et il n'est pas croyable que tant d'Illustres Senats, comme celuy d'Athenes & de Rome, si celebres par leur integrité, tant de sages Legislateurs fameux par l'equité de leurs Loix, tant d'hommes admirables par leur vertu, qui ont donné leur bien & leur vie pour deffendre la verité, il n'est pas croyable, dis-je, que ces hommes, & tous ceux qui estant éloignez par leur âge, par leur employ ou autrement, de tout commerce avec les femmes, n'avoient nulle raison de les regarder comme inferieures aux hommes, ayent soûtenu qu'elles l'estoient en effet, pour conserver à leur sexe un avantage usurpé.

Il est inutile de dire que s'il n'y a point d'interest ny d'injustice dans les hommes, il y a du moins de l'erreur, & qu'ils ont pris la

coûtume pour la nature, faute d'avoir bien diſtingué l'une & l'autre, comme l'on void qu'ils les confondent tous les jours en des choſes auſſi faciles que celle-cy.

Cette réponſe qui condamne encore tous les hommes d'une erreur aſſez groſſiere, & qu'ils n'ont pû ſe communiquer les uns aux autres, ſuppoſe qu'ils ont tous eſté aveugles, & qu'il n'y en a pas en grand nombre qui ſe ſoient enfin dégagez du torrent de la coûtume. Mais il eſt tres-aiſé de reconnoiſtre combien cette ſuppoſition eſt fauſſe, ſi l'on fait reflexion qu'il y a eu dans tous les ſiecles quantité de gens éclairez qui ont recherché ſincerement la verité, qui ſe ſont genereuſement dépoüillez des préjugez de l'enfance, qui ont découvert mille erreurs dans le peuple, qui ſe ſont declarez ennemis de ſes fantaiſies, & ne ſe ſont diſtingez parmy la foule qu'en ſoutenant des opinions entierement contraires à celles qui

eſtoient

estoient le plus generalement reçeuës. Cependant il ne s'en est presque point trouvé, tant de ceux dont l'histoire fait mention, que de ceux dont nous avons les écrits, soit de Physique, de Medecine, de Morale, de Politique, ou de Theologie, qui ne soient demeurez attachez à la verité que nous deffendons, leur étude & leurs meditations leur ayant servi à découvrir avec netteté les raisons d'un sentiment dont ils estoient persuadez auparavant, par l'instinct de la nature.

Il est vray qu'il s'en est trouvé quelques-uns qui ont pretendu qu'il y avoit entre les deux sexes une égalité entiere, & méme qui ont voulu donner l'avantage aux femmes. Mais outre que le nombre de ces sçavans est fort petit en comparaison des autres qui ont soûtenu le contraire ; l'on y doit avoir d'autant moins d'égard que ce ne sont pas les plus celebres, & que leur

leur opinion n'a consisté que dans leurs Livres. Et pour juger d'eux plus favorablement que ne le meritent des gens qui ont assez de hardiesse pour accuser toute la terre d'estre dans la prevention, dans l'erreur & dans l'injustice, qui sçait s'ils ont esté persuadez eux-mémes de ce qu'ils ont avancé, s'ils n'ont point voulu faire l'éloge des femmes, comme l'on a fait celuy de la folie, & si ce n'a point esté pour exercer leur esprit, & pour se joüer de la credulité du monde qu'ils ont entrepris la deffense d'une cause qu'ils condamnoient dans leur ame.

Raisons Physiques de l'Excellence des hommes.

QVoy qu'il en soit, si on refuse de rendre à la voix de la nature qui ne se fait jamais mieux entendre que lorsqu'elle s'explique par la bouche de tous les hommes-

mes, & si l'on tient suspect le témoignage de tous les sçavans, consultons presentement l'experience & la raison toutes seules pour juger sur ce que nos propres yeux nous rapportent de la difference des sexes, lequel des deux est le plus parfait & le plus excellent.

La perfection de toutes les choses creées selon l'idée qu'en ont tous les hommes, consiste à estre dans l'estat le plus convenable & le plus propre à la fin pour laquelle la nature les a faites. De sorte que nous disons qu'une chose est entierement parfaite, lorsqu'il ne luy manque rien de ce qui luy est necessaire pour arriver au bût que l'on s'est proposé en la faisant : ainsi une montre est parfaite, quand elle a toutes ses parties, & qu'elle marque les heures avec justesse. Il faut encore observer qu'il y a differens degrez de perfection entre les choses qui sont comprises sous un mesme genre & que cette difference se tire de la maniere dont

dont chacune arrive à sa fin. Ainsi une montre est mielleure & plus parfaite que l'autre, quãd elle est mieux travaillée, & que son mouvement est plus reglé & plus long. Et selon cette idée il est vray de dire qu'une chose est en mesme-temps parfaite & imparfaite sous des regards differens, puisque c'est une espece d'imperfection que d'estre moins parfait qu'un autre.

A prendre les choses sur ce pied là, on ne peut pas nier que les femmes ne soient en un sens aussi parfaites que les hommes, & par consequent égales, la nature ne leur ayant rien refusé de ce qui est necessaire pour l'usage auquel elles sont destinées. Mais cette égalité de perfectiõ n'est pas une égalité geometrique, comme celle qui se trouve entre deux cercles de parielle grandeur. C'est une égalité porportionnelle, qui répond à celle de deux cercles inégaux en grandeur, & égaux en nombre de parties, les femmes n'ayant pas receu

de la nature les mesmes moyens que les hommes pour arriver aussi aisément qu'eux à la fin qu'elle s'est proposée en leur production.

La nature a trois fins differentes à nostre égard, selon les trois differens estats où nous pouvons nous rencontrer. La premiere, c'est nostre propre conservation, ce qui regarde chaque personne en particulier; la seconde, c'est la propagation de l'espece, par la generation des enfans, ce qui concerne la societé des deux sexes; & la troisiéme consiste le concours de plusieurs personnes, jointes ensemble sous une autorité souveraine, pour se conserver par une assistance mutuelle.

Nous travallions à nous conserver, d'un costé en nous appliquant à connoistre ce qui nous est bon ou mauvais, vray ou faux, ce qui est proprement la recherche de la verité, & de l'autre costé, à acquerir ce qui nous est conforme, & à nous délivrer de ce qui nous est contraire en quoy

consiste principalement la vertu. Il me semble qu'il faudroit renoncer à la raison & à l'experience pour soûtenir que nostre sexe n'a pas à cét égard, des qualitez plus avantageuses que n'en ont les femmes.

Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour reconnoistre que les hommes generalement parlant, comme tous les mâles des autres especes d'animaux sont d'un temperamment plus chaud & plus sec que les femmelles, ce qui est cause qu'ils ont plus de force, de vigueur, de liberté & de santé, & qu'ils vivent plus longtemps, pourveu qu'il ne leur arrive point d'accidens étrangers qui abregent le cours de la vie. Les femelles au contraire ont moins de chaleur & de secheresse, ou pour me servir des termes ordinaires, sont d'un temperamment froid & humide; c'est pourquoy elles n'ont pas le corps, si libre, si robuste, ny si vigoureux que les hommes.

Cette difference est fondée sur la

raison; la nature l'ayant establie pour faire arriver les deux sexes à la fin qu'elle s'est proposée en les distinguant. Car ayant pour but de perpetuer les especes par la voye de la generation, à la quelle le masle & la femelle sont absolument necessaires, elle a dû donner au premier qui y concoure comme cause active & efficiente, les qualitez les plus convenables à ce devoir, qui sont la chaleur, la secheresse & la force, & donner à la femelle qui n'est qu'une cause passive, & qui a plus besoin d'humeurs pour la production & pour la nourriture de son fruit, des qualitez plus molles, pour ainsi dire, & moins actives.

Nous voyons en effet que la nature a suivy cette conduite, n'y ayant point d'endroit au monde où le temperamment des sexes ne se distingue par toutes les marques sensibles des deux principes differens dont nous venons de parler. Les femmes sont par tout de plus petite taille que les hommes:

elles ont les cheveux plus longs & plus déliez, la teste plus petite & plus ronde, le teint moins coloré, les narrines & la bouche moins ouvertes, la voix moins forte, les membres plus charnus, moins libres, moins musculeux, & la demarche plus lente. Voilà précisement ce qui regarde le corps, passons à ce qui est de l'esprit.

Il est impossible que les hommes ayent l'avantage en une partie qu'ils ne l'ayent aussi en l'autre; parce que l'esprit est tellement dépendant du corps dans toutes ses actions, qu'il suit toûjours la disposition des organes, soit que cette disposition soit de nature ou d'accident. C'est pourquoy nous jugeons autrement dans la santé que dans la maladie, dans la joye que dans la tristesse, & lors que nous avons le sang & le cerveau plus ou moins émeu. Cela est si vray & si clair, que c'est un sentiment universel que le temperamment est la

cause la plus ordinaire & la plus generale de cette diversité prodigieuse qui se voit entre les hommes, en ce qui regarde les connoissances & l'usage de l'esprit. D'où il faut conclure que l'esprit agira toûjours d'une maniere & plus parfaite & plus noble quand il se trouvera dans un corps dont les organes auront un temperament plus proportionné à ses operations. Or il est tres-aisé de montrer que la constitution chaude & seche qui est celle des masles est celle qui a le plus de proportion & de convenance pour l'esprit & pour la vertu, parce que la chaleur produit necessairement *la force, la hardiesse, la magnanimité, la liberalité, la clemence, & la justice :* Et la secheresse produit, *la fermeté, la constance, la patience, la modestie, la fidelité; le jugement.*

Pour bien comprendre le rapport de toutes ces qualitez avec la chaleur & la secheresse, il faut prendre

dre garde à trois choses. 1. Que la patience, par exemple, la justice, la fidelité étant en quelques hommes des inclinations naturelles où la raison a eu peu de part, comme elles sont en d'autres des vertus purement acquises par reflexion & par habitude, à les prendre comme des inclinations on ne peut en donner de meilleures causes que les deux que nous avons marquées. La seconde chose est que puisque nous nous sentons quelque fois plus portez à une passion qu'à l'autre, par exemple à la joye ou à la tristesse, à l'amour, à la hardiesse, sans en sçavoir la veritable cause, c'est une marque evidente qu'il n'est pas necessaire que l'ame connoisse clairement toutes les dispositions du corps, mais seulement qu'elle les sente, pour concevoir des pensées & des desirs qui y soient conformes : & la troisiéme chose à remarquer est que ces sentimens



confus qu'à l'ame à l'occasion des qualitez du temperamment, font en elle à proportion ce que fait la consideration de l'estat exterieur, par exemple de la pauvreté & des richesses, du credit & de la disgrace, de la bonne & de la mauvaise fortune. Voicy comment cela se fait.

Lorsque l'ame sent la chaleur qui est le principe de la force & du courage, elle se confie en elle-mesme, elle forme de grands desseins qu'elle entreprend hardiment, & elle affronte les dangers, parce qu'elle croit avoir assez de force pour reüssir dans les uns & pour surmonter les autres; elle pardonne aisément dans l'esperance qu'elle a de pouvoir toujours repousser les offences qu'elle prend en elle-mesme, luy inspire une liberté genereuse, éloigniée de dissimulation & d'artifice qui sont les marques & les instrumens ordinaires de la timidité

dité & luy ostant l'apprehension de manquer des choses necessaires, elle la rend encore juste, liberale, reconnoissante & satisfaite d'elle mesme.

D'un autre costé, comme c'est le propre de la secheresse de fixer les choses, & d'empêcher qu'elles ne se dissipent en les renfermant dãs leurs propres bornes, l'ame s'accommode à cette qualité s'affermissant en elle-mesme demeurant toûjours dans la foy qu'elle a donnée, & dans les resolutions qu'elle a prises. Enfin cette qualité sert à rendre le sang plus pur, de mesme que les esprits qui en sortent, & arreste la fougue de l'imagination donnant à l'entendement le loisir qu'il demande pour bien considerer les choses, d'où vient la prudence & la solidité d'esprit.

Il faut conclure de ce principe par une consequence necessaire, que le temperamment froid & humide, doit produire des effets

moins avantageux, & que par sa froideur il doit rendre, *foible, timide, pusillanime, défiant, ruzé, dissimulé, flatteur, aisé à offenser, vindicatif, avare, superstitieux*; Et par son humidité, *mobile, leger, infidelle, impatient, credule, & suiet à babiller.*

Les raisons de ces inclinations sont évidentes. Car comme l'a tres-bien expliqué un Auteur moderne, puisque la chaleur est le principe de la force, du courage, & de la hardiesse, il faut que la froideur le soit de la foiblesse, de la timidité & de la bassesse de cœur; & de ces trois qualitez naissent toutes les autres qui accompagne le tempement froid. En effet, la défiance & le soubçon viennent de la foiblesse & de la timidité: c'est pourquoy les hommes forts & courageux ne sont ny soubçonneux ny défians. L'artifice accompagne aussi la foiblesse, parce qu'il supplée au defaut des forces, & nous voyons que

Monsieur de la Châbre.

que tous les animaux qui ſont foibles, ſont plus ruſez que les autres: au contraire tous ceux qui ſont de grande taille ne ſont pas ordinairement malicieux, parce que la force ſe trouve ordinairement avec la grandeur de corps. La diſſimulation ſuit l'artifice & la défiance, comme la flaterie & le menſonge ſuivent la diſſimulation. D'ailleurs la foibleſſe qui eſt expoſée à toutes ſortes d'injures, eſt aiſée à offenſer, & pour ce ſujet elle eſt vindicative, d'autant que la vengeance qui n'a point d'autre bût que d'empécher qu'on ne continuë l'offenſe, eſt ordinaire à ceux qui ſont foibles: c'eſt pourquoy les vieillards, les enfans & les malades ſont plus coleres que les autres: mais ſa vengeance eſt cruelle, parce que la cruauté vient de la foibleſſe & de la défiance, car un homme genereux ſe contente de la victoire, au lieu qu'un lâche qui a ſon ennemy en ſon pouvoir porte toûjours

ſa vengeance à l'extremité, parce qu'il apprehende qu'il ne ſe remette aprés en eſtat de ſe venger à ſon tour.

La ſuperſtition vient de la meſme ſource. Car la foibleſſe qui craint toujours plus qu'elle ne doit, s'imagine que le Ciel eſt difficile à contenter, & qu'il ne faut rien oublier pour ſe le rendre favorable. L'avarice n'a point auſſi d'autre principe : car la crainte de tomber dans la neceſſité donne le deſir de conſerver ce que l'on a, & d'acquerir ce que l'on n'a pas. Or il eſt preſqu'impoſſible que ces deſirs ſoient ſans injuſtice, ny qu'ils puiſſent ſouffrir la gratitude & la reconnoiſſance.

Enfin l'ame qui ſe conforme à la nature de l'humidité qui luy ſert d'organe & qui eſt mobile changeante & ſuſceptible de toutes les impreſſions qu'on luy donne, prend auſſi l'inclination aux vices qui répondent à ces qualitez, telle qu'

qu'eſt la legereté, l'inconſtance l'impatience, l'infidelité & le babil qui ſont les effets de la mobilité ; comme la credulité eſt une ſuite d'une foible reſiſtance de la facile impreſſion que les choſes font ſur elle.

Voila ſurquoy eſt fondée la difference des ſexes, & qui pourroit encore ſervir à expliquer toutes les autres differences exterieures, comme de la taille, de la couleur, de la voix, &c. mais comme cela eſt tres-aiſé à entendre, & ne nous importe pas beaucoup, il ne faut pas nous arreſter. Et pour montrer que ce que nous venons de dire du temperamment & des qualitez particulieres aux mâles & aux femelles n'eſt point une veine imagination ; il eſt bon d'obſerver que ce ſentiment eſt tres-conforme à ce que l'hiſtoire ancienne & moderne nous en apprend, qui eſt que par toute la terre, on ne les a pas ſeulement diſtinguez par la conformation

du corps, mais encore, par la chaleur, par la force & les autres qualitez que l'on a marquées. Et il paroist que l'on a toujours appellez effeminez ceux d'entre les hommes qui ont eu la froideur, la molesse, la beauté & la delicatesse des femmes ; & au contraire l'on a dit d'une femme que c'estoit un homme & qu'elle avoit de cœur & l'esprit mâle, quand elle en avoit l'air, le tient, la démarche, la voix & les autres manieres. Et méme l'on a des regards tous particuliers pour celles en qui l'on voit ces qualitez, comme ne leur appartenant pas, & les éloignant en quelque sorte de la perfection de leur sexe.

On peut encore observer qu'au lieu que c'est par pure complaisance que les hommes tâchent d'imiter les femmes dans leurs manieres & seulement en ce qui regarde le corps & l'exterieur ; les femmes s'efforcent d'imiter les hommes par estime, & en ce qui concerne l'esprit, & ne sont

jamais

jamais plus contentes d'elles-meſme que quand on les flatte de n'avoir de leur ſexe que le corps, parce qu'elles regardent la perfection des hommes comme la regle de la leur & la plus haute où elles puiſſent arriver.

Il eſt donc vray de dire que la nature a favoriſé un ſexe plus que l'autre en luy donnant des qualitez plus avantagenſes, non ſeulement pour la conſervation du corps mais auſſi pour la perfection de l'eſprit: l'experience nous apprenant qu'un homme a d'autant plus de ſolide & de capacité pour les ſciences, qu'il a plus d'étenduë & de fermeté d'eſprit, ce qui eſt un effet de la chaleur & de la ſechereſſe. Auſſi voyons nous que les femmes ſe ſont toujours moins appliquées à l'étude & à la meditation. Et pour marque que cela vient plûtoſt du temperament que de la coûtume, c'eſt que de tout temps & par toute la terre elles on fait paroiſtre un eſprit borné ſuperficiel &

badin, ne s'occupant que de bagatelles, de modes, de chanſons, de comedies, de promenades, & ne recherchant que de vains ajuſtemens, ſans ſe ſoucier des vrais ornemens de l'eſprit qu'autant qu'ils pouvoient contribuer à relever la beauté du corps ou bien a en couvrir les défauts. Et ſans ſortir de chez nous, il eſt aiſé de remarquer qu'elles ſont bien moins capables d'application que les hommes, ne pouvant ſoûtenir une converſation ſerieuſe où l'imagination & la memoire ne ſçauroient tenir la place du jugement, s'ennuyant avec les perſonnes un ſolide entretien, en un mot ne pouvant s'arreſter long-temps ſur un meſme ſujet pour le bien conſiderer. Sans quoy tout le monde ſçait qu'il eſt impoſſible de juger des choſes ſainement, ſans prevention & avec ſolidité, qui ſont des conditions abſolument neceſſaires pour éviter l'illuſion & pour trouver la verité.

Il

Il faut avoüer pourtant qu'elles ont une merveilleuse facilité déparler, les mots leur venant à la bouche, comme s'ils n'estoient faits que pour elles. Mais il ne faut pas se laisser surprendre à ce faux brillant qui trompe & ébloüit ceux qui confondent la facilité de penser avec la facilité de s'énoncer. Ce sont deux avantages qui se rencontrent rarement dans un méme sujet, parce qu'ils viennent de deux causes presqu'inalliables : la volubilité de la langue estant quasi toûjours accompagnée de la legereté d'esprit.

Le talent que les femmes ont de bien expliquer leurs pensées, n'est pas la seule chose qui previenne les hommes favorablement pour elles. Elles ont encore la beauté & la grace, la politesse & l'enjoüement qui concourrent à tromper ceux qui confondent l'apparence avec le fond. On est si accoûtumé à se laisser toucher aux

manieres, que presque tout le monde les prend pour la regle des jugemens qui se portent sur le merite des personnes. De sorte que comme il y a pour l'ordinaire quelque chose qui touche & plaist davantage dans les manieres des femmes, je ne m'étonne pas qu'il se trouve des gens qui jugent si avantageusement de leur esprit. Et il est bon de les avertir que cette beauté dont les hommes sont idolatres n'est qu'un masque trompeur qui couvre une infinité de défauts. Je veux dire que la beauté des femmes vient de leur imperfection & que si elles n'avoient point tant d'humidité ny de froideur, ni les mauvaises qualitez que nous avons fait voir qui resultent de celles-là, elles n'auroient pas ces charmes qui leur soûmettent le cœur & l'esprit de la plûpart des hommes.

Ainsi toutes choses contribuent à nous convaincre de la noblesse & de l'excellence des hommes, & que ce n'est point par injustice qu'ils ont

pris le premier rang dans la ſocieté: puiſque ce qui leur donne moyen de travailler plus aiſément à leur propre conſervation, les rend en meſme temps plus capables de concurrir à celle des autres, ce qui a eſté le ſeul but de la nature quand elle nous rendus ſociables. A quoy l'on peut ajoûter que la ſubordination ſi abſolument neceſſaire en toute ſorte de ſocietez demande que le plus foible, cede au plus fort, le moins ſage à celuy qui l'eſt davantage; En un mot, que celuy qui a plus de talent pour commander avec prudence, & pour executer avec ſuccez, ſoit conſideré comme le premier.

Pour bien connoiſtre encore auquel des deux ſexes cela doit appartenir, l'on n'a qu'à voir à quoy les femmes ſont deſtinées. Il eſt conſtant que leur principal devoir eſt de former des enfans dans leur ſein, & de les élever en ſuitte. Or il eſt clair, & l'experience le confirme, que cette obligation les rend ſujettes à mille

le infirmitez qui les rendent incapables des plus hautes fonctions de la societé, en leur ostans la santé, la force, & la liberté d'esprit y sont absolument necessaires. Et comme la nature ne fait rien en vain, on doit encore presumer qu'elle ne leur a pas donné des avantages qui leur seroient inutils, dans l'obligation où elles sont de porter la moitié de leur vie les enfans dans leur sein; & l'autre moitié à les élever aprés les avoir mis au monde. Les hommes au contraire, ne sont point sujets par leur sexe à ces maux qui affoiblissent le corps & l'esprit; ils sont entierement exemps des empéchemens qui les pourroient détourner du soin & du gouvernement des familles & des Etats, & ils ont le loisir de mettre en usage les forces & les lumieres que Dieu leur donne pour la conduite des autres.

Les femmes mesmes sont si fort persuadées de toutes ces choses

qu'elles s'imaginent qu'on ſe veut mocquer d'elles quand on leur dit qu'elles pourroient auſſi bien que les hommes poſſeder les dignitez de l'Egliſe & de l'Etat, inſtruire tout un peuple, luy adminiſtrer les Sacrements, gouverner un Royaume, Preſider dans un Parlement, eſtre à la teſte d'une armée, & faire toutes les fonctions militaires. Cela me fait ſouvenir de ce que diſoit une Dame tres-ſpirituelle, ſur le ſujet de l'égalité des ſexes, que ceux qui la ſoûtenoint ne ſongeoient point à l'empéchement de la groſſeſſe ny a toutes ſes ſuites, & que cette ſeule conſideration devoit faire rabatre beaucoup de cette haute eſtime que l'on témoigne avoir pour les femmes; elle ajoûtoit encore fort judicieuſement que les femmes ſont ſi éloignées de pouvoir gouverner les autres, qu'elles ſont incapables de ſe gouverner elles-meſmes, le témoignant aſſez par la ſoumiſ-

ſion

mission aveugle qu'elles ont pour les hommes qui les dirigent, ayant toûjours eu recours à eux pour apprendre leur devoir, & prêchant sans cesse cette déferance aux sentimens de leurs superieurs, comme la vertu la plus convenable à leur sexe. Tant il est vray que la préeminence appartient au nostre, comme au plus parfait & au plus noble, & l'authorité comme au plus capable & au plus digne de la posseder.

Afin que l'on ne prenne point le change, lors que nous preferons les hommes aux femmes, il est à propos d'observer que l'on peut comparer les deux sexes en deux façons, ou bien en general, & selon leur totalité, en prenant toutes les personnes de chacun, ou bien en particulier & en détail, comparant certains hommes avec certaines femmes. Quand on demande si un sexe est égal à l'autre, on ne parle point de quelques particuliers, estant certain qu'il se trouve des femmes plus capables

que des hommes, & des hõmes plus foibles que des femmes ? cela se doit entendre de tous les hommes & de toutes les femmes, les comprenant tous sous l'idée generale de leur sexe avec ses qualitez particulieres.

De sorte qu'il est inutile de nous opposer les exemples que l'histoire nous fournit de femmes fortes qui ont excellé dans les sciences & dans les Arts, gouverné de grands Empires, & donné des marques d'un courage & d'un esprit heroïque. Car outre que le nombre de ces femmes est tres-petit en comparaison des hommes, il est certain que comparant ceux qui ont éclaté dans le mesme genre, on trouvera que les hommes ont toujours surpassé les femmes, & que quelque habilité & quelque vertu qu'elles ayent fait paroistre, il y a toujours eu des hommes qui en ont eu davantage.

On peut ajoûter à cela, sans dessein de rabaisser le merite des femmes, qu'il est de la prudence de ne

pas croire tout ce que l'on en a dit de bien, non plus que ce que l'on a dit de mal. Nous ne sçavons que trop combien l'on est sujet à les flatter, en exagerant ce que l'on croit y trouver digne d'estime. On admire en elles les moindres choses quoy que communes, & encore plus celles qui paroissent nouvelles & extraordinaires. Qu'une femme aime un peu les belles choses, qu'elle en parle passablement, qu'elle témoigne prendre plaisir aux entretiens des sçavans, on en fait aussi-tost une heroïne digne des statuës & des Autels, une merveille qui n'a jamais eu de semblable. C'est toute autre chose de celles qui sçauroient un peu tourner une lettre, ou une petite poësie, composer un Roman, une Historiette, un Almanach. Tous ceux qui les connoissent deviennent leurs adorateurs, l'on ne trouve point d'encens assez precieux.

precieux pour leur en donner, on en fait une dixiéme Muſe & c'eſt beaucoup d'honneur à Apollon d'étre ſon premier galant. Qu'un homme ait du talant pour ces choſes, qu'il y excelle, ont croit luy faire grace de l'eſtimer un peu plus que le commun; mais quelque habile qu'il puiſſe eſtre, on n'en parlera jamais avec tant d'éloge que d'une femme beaucoup au deſſous de luy. La raiſon de cela eſt que toutes ces choſes ſont ordinaires entre les hommes, & tres-rares parmy les femmes.

Quel fonds peut-on faire ſur les loüanges que l'Hiſtoire donne à ces grandes Princeſſes qu'elle vante tant, quand on conſidere que le bon-heur des hommes, & particulierement des Grands, leur tient ſouvent lieu de merite, & que chacun loüe ou blâme leur conduite, ſelon ſon caprice & ſes intereſts, dans les choſes où ils n'ont ſouvent rien contribué que de leur authorité.

Je

Je ne dis rien non plus de la vertu des Dames Illuſtres; pour en parler comme il faut, il ſeroit neceſſaire de faire voir qu'il y a bien de l'opinion dans ce quo le monde appelle vertu, & qu'elle eſt plus ſouvent un effet de l'imagination que de la raiſon.

Fin de la premiere Partie.



DE L'EXCELLENCE DES HOMMES, CONTRE L'EGALITE' DES SEXES.

SECONDE PARTIE.



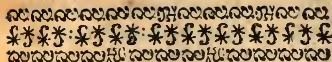


A PARIS.

Chez JEAN DU PUIS, ruë S. Jacques, à la Couronne d'or.

M. DC. LXXV.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.



DE L'EXCELLENCE DES HOMMES *CONTRE* L'EGALITE' DES SEXES.

SECONDE PARTIE.

Que selon l'Ecriture Sainte, les femmes ne sont point égales aux hommes.

JE ne sçay pas si les preuves dont se servent nos Adversaires pour établir leur opinion, paroîtront plus convaincantes que les nostres, à ceux qui prendront la peine de les com-

parer ſans intereſt: mais je ſuis bien aſſuré qu'elles n'en égaleront jamais la force, lors que l'on y aura joint le ſecours de l'Ecriture.

La raiſon humaine eſt ſi foible & ſi aveugle que l'on a toûjours lieu de s'en défier, & de craindre qu'il n'y ait de l'erreur dans les lumieres que les hommes tirent de leur propre fond. Mais tous les doutes ſe diſſipent à la veuë de l'Ecriture Sainte, parce qu'elle eſt auſſi certaine & auſſi infaillible que Dieu même, comme eſtant ſa propre parole, & ne contenant que les veritez qu'il a eu la bonté de nous apprendre luy-même. De ſorte que ſi l'on peut faire voir qu'il y a une parfaite harmonie entre les témoignages de l'Ecriture, & les raiſonnemens que nous avons employez, le ſentiment de l'inegalité des ſexes doit paſſer pour inconteſtable, & le ſentiment contraire, pour une opinion entierement fauſſe & erronnée,

On

On peut raisonnablement présumer que l'Ecriture nous favorise, puisque dans l'Eglise Iuifve & Chrêtienne, à qui elle sert de fondement & de regle, l'on a toûjours consideré les femmes comme étant d'un sexe beaucoup inferieur au nôtre, & que tous les établissemens qu'on y a faits en nôtre faveur, n'ont pû avoir d'autre raison que cette verité.

Il est vray qu'il y a eu quelques Docteurs particuliers comme saint Hierosme, qui ont soûtenu le contraire; mais l'on n'a jamais prétendu que le sentiment de deux ou de trois personnes fust assez fort pour contre-peser l'authorité de plusieurs siecles. Et il ne seroit pas difficile de justifier que la tradition est pour nous, en rapportant les passages des Peres de l'Eglise, de siecle en siecle, qui ont reconnu entre les sexes la difference que nous y avons remarquée. Mais parce que cela pourroit étre ennuyeux, & que peu

de perſonnes doutent que cela ſe puiſſe faire, & que d'ailleurs il faudroit commancer cette tradition par les livres de l'Ecriture qui en ſont le fondement, comme de toutes les autres, il ſuffira de rapporter les paſſages de celle-cy qui confirment la creance commune.

I'avouë que l'Ecriture ne dit en nulle part en termes formels que les femmes ne ſont point égales aux hommes : mais cela ſe doit conclure de ce qu'elle dit des uns & des autres, & de la conduite qu'elle nous apprend que Dieu a toûjours tenuë à leur égard.

Nous ſçavons par raiſon & par experience, que les femmes ſont d'un temperament qui les rend plus foibles que les hommes: Et le Saint Eſprit le confirme par la bouche de S. Pierre, lors qu'il avertit les
1.Ep.3.7 maris d'avoir égard à leurs femmes comme au vaiſſeau le plus foible.

De ce que les femmes ſont froides & timides, on a conclu qu'elles n'ont

n'ont pas beaucoup de courage ny de hardiesse, d'où vient que lors qu'on voit une femme qui est hardie, on la regarde comme ayant quelque chose qui est extraordinaire & peu convenable à son sexe, & qui peut la faire éloigner des bornes que la raison, la bien-seance & la nature luy prescrivent. Ce que l'Ecriture confirme par la bouche du Sage en ces termes. *Vne fille har-* Eccl. 22
die donne de la confusion à son pere & 5.
à son mary.

C'est pour la même raison que la pudeur qui naist de la foibiesse & de la timidité, fait un des plus beaux ornemens des femmes, & leur est particulierement recommandée, & qu'au contraire quand elles ont perdu cette excellente qualité, on les regarde comme vicieuses. C'est sur cette consideration que l'Ecclesiastique nous enseigne que *la colere & le manquement de* Eccl. 25
respect ou de pudeur dans une femme 29.
est une source de confusion... & qu'il 26. 13.

faut se donner de garde de ses yeux quand la pudeur en est perduë.

Nous avons vû qu'au lieu que la chaleur & la force qui sont particulieres aux hommes, les rendent capables de toute sorte de vertus,& qu'au contraire la foiblesse qui est si naturelle aux femmes,les porte aux vices opposez. Voyons ce que l'Ecriture nous marque de leurs mauvaises inclinations. *La malice des hommes n'est rien en comparaison de celle des femmes.* Et pour nous en donner une idée encore plus forte, elle ajoûte qu'elle souhaite une méchante femme à ceux qui sont dans le desorde & dans le crime, comme si c'estoit la plus grande malediction qui pust arriver à un homme que d'avoir une mauvaise femme.

Eccl. 25. 26.

Eccl. 25. 23. *Il vaudroit beaucoup mieux demeurer avec un lion ou un dragon, qu'avec une méchante femme.*

Eccl. 26. 10. *Vn homme avec une méchante femme, c'est comme deux bœufs sous un même jong qui se battent toûjours ensemble,*

ble, & celuy qui la tient avec luy est comme un homme qui prend un scorpion avec la main . . . . Et c'est un sujet con- 26. 8.
tinuel de mortification, de tristesse & de douleur que demeurer avec elle. Il est manifeste selon les deux premiers versets, que les femmes sont plus portées au mal que les hommes, & selon les deux autres que les effets de leurs mauvaises inclinations sont plus à craindre : & selon les deux que l'on va citer, elles se laissent aller tres-aisément au mal à cause de leur foiblesse, si elles ne sont observées & retenuës tres-étroitement. *De même que pour em-* Eccl. 25.
pécher l'eau de se répandre & de se 34.
perdre, vous ne luy donnez pas la moindre ouverture, ne donnez pas aussi la moindre liberté à une femme portée au mal, car si elle n'est toûjours sous vos yeux & à vôtre côté, elle vous couvrira de confusion.

Redoublez vôtre vigilance & vos Eccl. 26.
soins, quand vous voyez que vôtre fille 13.
ne s'éloigne point de l'occasion, car elle

ne manquera pas de s'en servir si elle se presente.

La foiblesse est encore le principe de la jalousie & de la colere, & la colere de la vengeance & de la cruauté.
Eccl.26. 9. *La jalousie d'une femme perce l'ame de douleur & la remplit de tristesse.*

Quand une femme est jalouse, *sa langue est comme un fleau qui se fait sentir sans cesse. Il n'y a point de colere comparable à celle d'une femme.*

C'est l'humidité & la legereté qui causent cette humeur opiniastre, impatiante, querelleuse & criarde, qui est si ordinaire aux femmes.
Prov. 21. 19. *Il vaut mieux habiter dans une terre deserte & abandonnée qu'avec une femme qui aime à crier & à quereller....*
27. 15. *une femme contrariante est semblable à un toit d'où l'eau dégoutte sans cesse durant l'hyver.*

Eccl.25. 27. *La méchante langue d'une femme est à un homme paisible, ce qu'est une montagne sablonneuse aux pieds d'un vieillard.*

L'Ecriture

L'Ecriture nous voulant faire entendre par ces paroles que la contradiction & l'opiniâtreté des femmes est la cause ordinaire de leurs cris & de leurs disputes, & une source continuelle de discorde & de querelle.

Nous avons vû encore que la foiblesse, la timidité & la legereté qui sont les premieres qualitez du temperament des femmes, les rendent plus capables de tromperie & d'artifice. C'est pourquoy le Sage nous donne cét avis : *Prenez garde de vous laisser surprendre aux artifices des femmes.* Prov. 5. 2.

La constitution froide & humide est encore le principe de la legereté, de l'inconstance, de l'infidelité dans les secrets, & c'est ce que fait entendre ce passage. *Soyez maître de vôtre langue & retenu dans vos paroles en presence de vôtre femme*; comme s'il disoit qu'il faut prendre garde à ce que l'on dit devant les femmes, & estre tres-circonspect dans les Mich. 7. 5.

choſes qu'on leur découvre.

De tout ce que nous avons avancé ſur leur temperamment, nous avons conclu qu'elles ont beaucoup moins de raiſon & de ſageſſe que les hommes, & qu'elles ſont par conſequent bien moins capables de commander. Cela s'accorde parfai-
Eccl. 7. 29. tement avec ces paroles. *I'ay cherché par tout de la raiſon & de la ſageſſe, de mil-hommes, je n'en ay trouvé qu'un qui en euſt, & de toutes les femmes je n'en ay trouvé pas une.*

Eccl. 9. 2. *Ne donnez point de pouvoir ſur vous à une femme, de peur que s'eſtant renduë la maîtreſſe de vôtre eſprit, vous*
25. 3. *n'en receviez de la confuſion.... Quand les femmes ont une fois pris l'autorité & l'avantage, elles deviennent fâcheuſes & contraires à leurs maris .. .. Que les femmes*, dit l'Apoſtre, *ne prennent point d'empire ny de domination ſur leurs maris.*

Il eſt vray que la ſageſſe eſt extrémement rare; puiſqu'entre mil-hommes on ne la trouve qu'en un ſeul.

seul. Mais comme elle ne se trouve en aucune femme, cela suffit pour nous donner l'avantage. Et il ne faut pas confondre icy la modestie qui n'est qu'une certaine retenuë dans les regards, & dans les autres actions, selon les regles de l'opinion & de la coûtume, avec la sagesse veritable, qui est une connoissance claire & distincte des choses, fondée sur les plus hautes maximes de la raison.

On ne peut pas oster cette loüange aux femmes d'estre modestes & retenuës, mesmes jusqu'à l'excez & au scrupule ; mais on ne peut pas dire qu'elles soient veritablement sages & vertueuses, n'ayant pour regle de leur conduite que l'opinion, la coûtume & l'autorité de ceux dont elles se laissent gouverner.

Que si cela s'appelle avoir de la sagesse & de la vertu, les enfans en ont autant que les femmes, & il n'y a ny vice ny folie qui ne merite un

nom contraire, n'y en ayant point qui n'ait passé autrefois, ou ne passe aujourd'huy en quelqu'endroit du monde, pour sagesse & vertu, comme estant appuyé sur la coûtume, sur l'exemple & sur l'autorité de plusieurs hommes.

De sorte que comme l'on doit avoir une sagesse accomplie pour gouverner, c'est-à-dire pour tenir la place de Dieu, qui est la raison, la sagesse & la verité mesme, on ne doit pas s'étonner que l'Ecriture aprés nous avoir averty que les femmes ne possedent pas ces avantages, deffende aux hommes de s'en laisser gouverner, & à elles de prendre autorité sur nous.

Cette deffense est fondée sur ce que le Sage & l'Apostre avoient remarqué dans les femmes cet esprit de domination dont on s'est toûjours plaint, & que l'on a regardé comme une des plus grandes marques de l'impuissance naturelle où elles sont de commander. Car il est constant

conſtant que plus on recherche l'autorité, plus on témoigne que l'on en eſt indigne ; ceux qui la pourſuivent avec tant d'ardeur, n'ayant en veuë que leur avantage, aux dépens de ceux qui ſont au deſſous d'eux. C'eſt pourquoy les femmes eſtant ſi furieuſement imperieuſes, vaines, molles, ſans ſolidité, ny jugement, ſujettes au caprice & aux emportemens, leur domination ne pourroit eſtre qu'un ſujet de malheur & de confuſion pour les hommes.

C'eſt ce que Dieu voulut faire entendre à ſon peuple, lorſqu'il le
menaça, par le Prophete Iſaïe de luy 3. 4.
donner des enfans & des effeminez pour Princes. Car ſi c'eſt une punition & une marque de la colere de Dieu, d'eſtre ſous la domination de ceux qui ſe ſont reveſtus de l'eſprit & des imperfections des femmes, que ſera-ce d'eſtre ſous celle des femmes meſmes qui ſont la ſource des défauts, dont les effeminez n'ont

n'ont pris que la teinture.

Ce qui rend encore la domination des femmes si dangereuse, c'est que les hommes perdroient sous leur empire, la force & la vigueur de leur sexe, en se laissant aller à la mollesse & à l'humeur vaine & voluptueuse de ce sexe, comme l'on suit d'ordinaire les mœurs de ceux dont on est gouverné.

Ce malheur n'est déja que trop ordinaire; puisque les hommes qui ont esté élevez parmy elles, ou qui les ont trop frequentées, sont devenus mous, lâches, effeminez, n'aimant que le plaisir & la bagatelle, & s'étant rendus incapables de tout ce qui demande du travail de corps ou d'esprit.

On remarque au contraire que comme elles ne se divertissent que froidement, quand elles n'ont point de chapeaux avec elles; (c'est leur terme) elles n'ont jamais plus d'esprit que quand elles vivent parmy les hommes. On voit en effet que

celles qui se trouvent avec eux, sont fortes, courageuses, asseurées, commodes, & spirituelles, autant que le sexe le peut permettre, au lieu que les autres sont craintives, honteuses, farouches, & ont ensuite plus de peine à s'apprivoiser : Tant il est vray que les femmes ne sont pas propres à gouverner. Et lorsque l'Apostre en rend la raison en ces termes, *ce n'est pas Adam qui a esté seduit, mais c'est Eve qui l'a esté.* C'est comme s'il eust dit que de mesme qu'Adam est tombé dans le precipice pour avoir écouté sa femme, ceux de ses descendans qui suivront son exemple seront exposez à un semblable malheur; Ces autres femmes n'étant pas moins propres que la premiere à estre les organes du demon pour la ruïne des hommes.

C'est ce que l'Ecriture nous apprend par la maniere forte & pressante dont elle en parle pour nous en donner de l'éloignement, & nous faire comprendre combien il faut

de prudence & de précaution pour se conduire sans peril avec elles, & combien leur commerce, & leur affection nous peuvent estre dangereuses.

Eccl 42. 12. *Ne vous arrestez point au milieu des femmes ... le peché a commencé par les*
5. 33. *femmes, qui sont ainsi la cause de la ruïne & de la mort de tous les hommes.*
2. 13. *L'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit. C'est pourquoy l'iniquité d'un homme est préferable aux biens-faits d'une femme.*

Ie demande ce que l'on doit penser des personnes dont le saint Esprit prend un si grand soin de nous éloigner. Pourquoy les femmes sont-elles tant à craindre ? *C'est parce que l'iniquité de l'homme vient de la femme, comme le ver vient de l'habit.* N'est-ce pas à dire que les femmes sont extrémement portées au mal, puisqu'elles y portent les hommes aussi necessairement que les vers naissent de l'étofe ? Comment y sont-elles portées ? par leur

incli

inclination, n'y ayant point de malice comparable à celle d'une femme.

Comment nous y portent-elles ? par tout ce qu'elles ont. 1° Par leur visage & par leur beauté. *Ne* Eccl. 9. 5.
regardez point le visage d'une jeune fille, de peur que sa beauté ne devienne pour vous un sujet de chute & de scandale.

2° Par leur langue & par leurs Prov. 2. 16. 18.
discours. *Eloignez-vous d'une femme qui employe dans ses discours la douceur & les caresses, sa maison est penchée du côté de la mort, & les chemins qui y conduisent sont des chemins de perdition. Ceux qui y sont une fois entrez n'en reviennent point, & ne peuvent jamais reprendre le chemin de la vie.*

3. Par les habits, les parures & les ornemens. Détournez vos yeux de dessus une femme qui s'est parée. *La beauté & les ajustemens des* Eccl. 9. 9.
femmes ont causé la ruine d'un grand nombre de personnes, en allumant dans leurs

leurs ames, le feu impur de la concupiscence.

4. Par les chanſons, par les danſes & par toutes les actions qui
Eccl. 9. 4. peuvent donner de la grace. *Ne frequentez point les femmes qui aiment à chanter & à danſer, & ne les écoutez point, de peur de vous laiſſer ſurprendre par leurs charmes.*

5. Par les ris, par les pleurs, & par tous les artifices imaginables qu'elles mettent en uſage pour nous
Prov. 5. 3. engager à les aimer. *Ne vous laiſſez pas ſurpre dre aux artifices dont les femmes ſe ſervent pour tromper.*

6. Enfin par le bien meſme qu'el-
Eccl. 42. 14. les nous peuvent faire. *Puiſque l'iniquité d'un homme eſt preferable aux biens-faits d'une femme.*

Et certes il faut que l'eſprit & le commerce des femmes ſoit bien dangereux, puis qu'il eſt capable de faire apoſtaſier les ſages meſmes: c'eſt à dire, puiſque la ſageſſe qui eſt le plus fort rempart que les hommes puiſſent avoir, n'eſt pas capa-

ble de les mettre à couvert de leurs atteintes, ny de les garentir d'une ruine si épouvantable. *Le vin & les femmes font apostasier les sages mesmes.* Eccl.19. 2.

C'est ce qui a fait dire autrefois à un sçavant Pere de l'Eglise, que les hommes n'ont point de plus grand mal, ny le demon d'armes & de traits plus pointus & plus perçans que les femmes. S. Chrys.

Et c'est sur ce principe que S. Ierôme exhortoit Nepotien à s'en éloigner par ces paroles. *Que les femmes n'entrent jamais dans vostre logis. Aimez ou gnorez également toutes les jeunes filles, & faites en sorte de ne demeurer avec aucune dans la mesme maison. Ne vous confiez point sur la chasteté où vous avez vécu jusqu'icy: Mais souvenez-vous que vous n'estes ny plus fort que Samson, ny plus Saint que David, ny plus sage que Salomon, & que si les femmes ont pû seduire Adam, Samson, David, Salomon, Saint Pierre, & une infinité d'autres grands hommes, vous ne devez pas esperer d'estre*

d'eſtre en aſſurance avec elles.

Et de peur que l'on ne s'imagine que les femmes ne ſont pas un ſujet & une occaſion prochaine de ſcandale pour les hommes, dans tous les états où elles ſe trouvent, L'Ecriture nous deffend également
Eccl. 9. 5. de regarder les jeunes filles, bien loin de nous permettre de nous entretenir avec elles : de nous arre-
9. 12. ſter avec les femmes mariées, & nous ordonne d'éviter avec ſoin les
1. Tim. 5. 11. jeunes veuves : parce que dans tous ces états elles portent toûjours ce levain contagieux qui empeſte & envenime les cœurs.

Que ſi l'on ajoûte à cela que le Sauveur du monde eſtime heureux ceux qui ſe ſont rendus Eunuques, c'eſt à dire qui ont renoncé aux
Matth. 19. 12. femmes pour le Royaume de Dieu; que dit le S. Eſprit par la bouche
1. Cor. 7. 1. de S. Paul, *Qu'il eſt bon que l'homme ne touche aucune femme* : & par la
Apoc. 14. 4. bouche de S. Iean ; *Ceux qui ſuivent l'agneau par tout où il va, ce ſont ceux*

qui

qui ſont vierges & ne ſe ſont point ſoüillez avec les femmes, il ſera aiſé de juger que Dieu conſidere les femmes bien autrement que ceux qui tâchent de les élever ſi haut.

Qu'il paroiſt par la conduite de Dieu qu'il a toûjours plus eſtimé les hommes que les femmes, & qu'il a ordonné que celles-cy fuſſent ſoûmiſes aux autres comme leur eſtant inferieures.

APRES avoir rapporté les paroles de l'Ecriture, qui nous marquent les jugemens que nous devons faire du merite des femmes; Voyons maintenant par la conduite de Dieu à l'égard des deux ſexes, lequel il a eſtimé le plus. Ie ne croy pas que l'on puiſſe douter ſerieuſement que ce ne ſoit les hommes pour leſquels il a plus d'eſtime, Si l'on conſidere, 1. Qu'il en a pris les noms & les qualitez, ſe nommant luy-meſme *le Seigneur, le Pere, le Souverain, Roy, Infiny, Tout-*

Puiſſant, *Miſericordieux*, & qu'il a donné lieu, en parlant par la bouche de ſes Prophetes, de nous le repreſenter ſous la figure d'un homme, & nullement ſous celle d'une
Exod. 13. femme. 2. Qu'il ne demanda que les maſles pour luy eſtre conſacréz. 3. Qu'il demandoit pour le rachapt de leurs vœux une fois plus que
Lev. 21. pour les femmes : en ſorte qu'elles ne payoient que dix ſicles lors que les hommes en payoient vingt. Or il eſt certain que l'on ne doit conſacrer à Dieu, particulierement quand c'eſt par ſon ordre, que ce qu'il y a de plus digne & de plus excellent. Et comme la rançon repreſente la choſe pourquoy on la donne, on doit juger que de deux choſes que l'on rachete, celle-là eſt de moindre valeur dont la rançon eſt plus baſſe.

Ce qui marque encore plus clairement la difference que Dieu a miſe entre l'homme & la femme, c'eſt l'ordre qu'il a gardé dans leur creation,

tion. Quoy qu'il puſt auſſi bien commancer par la femme que par l'homme, ou bien les former tous deux en meſme temps; neanmoins il forma l'homme le premier; ayant ſans doute, jugé à propos, dans le deſſein qu'il avoit d'inſtituer une ſocieté de deux perſonnes, de commencer par celuy qui devoit en eſtre le chef & le Maître, & en cette qualité eſtre revétu des talens qui luy eſtoient neceſſaires pour exercer l'authorité qu'il auroit.

C'eſt aſſurément dans cette penſée que l'Apoſtre ordonne aux femmes de ſe faire inſtruire par les hommes, dans le ſilence & avec ſoûmiſſion, *parce qu'Adam a eſté creé le premier, & Eve l'a eſté aprés luy.* 1.Tim.2. Ne doutant point que la primauté d'Adam ne ſuppoſaſt en luy quelqu'autre prérogative, comme la capacité d'inſtruire & de commander; la qualité de premier étant toute ſeule trop peu conſiderable pour meriter un ſi grand avantage. De ſorte

ſorte que l'on doit croire que la primauté de naiſſance eſtoit une marque de la primauté de nobleſſe & d'excellence. Or comme nous ſçavons que Dieu n'a jamais manqué de donner aux hommes les qualitez particulieres dont ils avoient beſoin pour s'acquiter des emplois auſquels il les deſtinoit; Nous jugeons bien auſſi qu'il étoit de ſa ſageſſe de donner à nôtre ſexe plus de talens qu'à l'autre, puis qu'il le deſtinoit au gouvernement du monde.

Cette prérogative de l'homme au deſſus de la femme, ſe conclut encore ſans difficulté des circonſtances & de la maniere dont l'Ecriture raporte que la premiere femme a eſté creée. En voicy les propres termes.
Gen. 2. *Le Seigneur ne jugeant pas avantageux pour l'homme qu'il fuſt ſeul, reſolut de luy donner une aide qui luy fuſt ſemblable, & n'en trouvant point parmy les autres animaux, il l'endormit d'un profond ſommeil, pendant lequel il luy*

leva

leva une côte dont il forma une femme, qui fut nommée d'un nom qui marque qu'elle a esté tirée de l'homme. Cette histoire nous apprend que non seulement la femme a esté creée aprés l'homme, mais encore qu'elle a esté faite pour luy, comme le reste des creatures, & pour le servir en tout, & mesme qu'elle a esté tirée de luy; Dieu l'ayant voulu de la sorte pour apprendre aux femmes comment elles doivent traiter leurs maris, c'est-à-dire avec respect & avec soûmission, comme des personnes pour le service desquelles il les a faites, & d'une maniere approchante de celle dont les enfans sont obligez de traiter ceux qui leur ont donné la vie. Et c'est pour cela que Dieu voulut qu'Eve portast un nom qui la fit souvenir sans cesse de son origine & ensuite de sa soûmission & de son devoir.

Il faut rapporter à cela ces paroles de l'Apostre, qui aprés avoir dit que les femmes doivent avoir la

teſte couverte en faiſant leurs prie-
1. Cor. 11. 7. res, ajoûte; *Pour ce qui eſt de l'homme, il ne doit point ſe couvrir la teſte, parce qu'il eſt l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme eſt la gloire de l'homme. Car l'homme n'a pas eſté tiré de la femme, au lieu que la femme a eſté tirée de l'homme, & l'homme n'a pas eſté creé par la femme, mais la femme pour l'homme. C'eſt pourquoy la femme doit porter ſur ſa teſte la marque de la puiſſance que l'homme à ſur elle.* Ce paſſage montre évidemment que ce n'a pas eſté ſans myſtere que Dieu a gardé dans la production de la femme l'ordre que la Geneſe nous apprend. Et il eſt encore tres-clair que ſi ſelon la penſée de ſaint Paul, que nous avons rapportée avant celle-cy, les femmes doivent ſe regarder comme inferieures aux hommes, en conſiderant ſimplement qu'ils ont eſté créez les premiers, elles le doivent encore à plus forte raiſon, en conſiderant qu'elles n'ont eſté creées
que

que pour leur servir d'aide & de secours, & que la premiere a outre cela esté tirée du corps de son mary.

Il est encore bon de remarquer une autre raison de soûmission que l'Apostre ajoûte à celle-là, qui est que l'homme est l'image & la gloire de Dieu, au lieu que la femme est la gloire de l homme : ce qui est un autre regard particulier que la femme doit avoir pour l'homme, en se soûmettant à luy comme à une creature qui represente la divinité d'une maniere particuliere. Ce qui suppose que l'Apostre a crû qu'il y avoit en l'homme des caracteres plus vifs & plus grands de celuy dont il est l'image, lesquels ne consistent pas simplement dans la puissance qu'il luy a donnée sur la femme, mais aussi dans les talens naturels & necessaires pour l'exercer, tels que sont par exemple, la hardiesse, la fermeté, le jugement, qui ne se trouvent pas dans les

femmes en un degré si parfait.

Nous en avons une preuve tres-convaincante dans la conduite de la premiere, dont la chute funeste à causé la ruïne de son mary & de toute sa posterité; le demon sans doute ne s'estant adressé à elle d'abord que parce qu'il la croyoit la plus foible, la plus legere, & la plus facile a gagner par de vaines esperances: & Dieu l'ayant permis de la sorte, pour apprendre aux hommes à ne se pas laisser indignement gouverner par les femmes, suivant cet excellent conseil que le Sage nous donne, & que nous avons rapporté, de ne point laisser prendre à ce sexe de puissance sur nôtre esprit, de peur qu'il ne cause nôtre perte.

C'estoit apparemment sur la consideration de cette foiblesse que S. Paul regloit autrefois une partie du devoir des femmes en ces termes. *Ie ne permets point aux femmes d'enseigner ny de prendre autorité sur leurs maris : mais je leur ordonne de*

1.Tim.2. 12.

demeurer

demeurer dans le ſilence. Car Adam a eſté formé le premier & Eve enſuite; & Adam n'a pas eſté ſeduit, mais la femme ayant eſté ſeduite eſt tombée dans la deſobeïſſance. Ce qui doit porter à croire que de méme que l'Apoſtre en ordonnant aux femmes de ſe ſoûmettre à leurs maris, parce qu'Adam a eſté creé le premier, ſuppoſe que cette primauté eſtoit ſoûtenuë par les qualitez propres pour le gouvernement, il doit pareillement ſuppoſer, que la chute d'Eve a eſté l'effet d'une foibleſſe qui n'eſtoit point dans Adam, & qui eſt naturelle à tout le ſexe qu'elle repreſentoit, puiſqu'en cette conſideration il ordonne aux femmes de demeurer ſoûmiſes à leurs maris, & leur deffend en méme-temps de prendre autorité ſur eux.

C'eſt ce qui a fait dire à un ſçavant pere de l'Egliſe qu'il eſt juſte *Ambr. in hexam.* que la femme ayant fait tomber l'homme dans le peché, ſe ſoûmette deſormais à ſa conduite, de peur

que la facilité ſi ordinaire à ſon ſexe, ne la faſſe tomber encore une fois.

Ainſi c'eſt ſe tromper groſſierement que de ſoûtenir que l'eſtat où les hommes & les femmes ont vécu juſqu'ici eſt un eſtat violent & contraire à l'inſtitution de la nature, puiſqu'il a toûjours ſubſiſté depuis le commencement du monde, & qu'il eſt ſi conforme à l'ordre que l'Auteur méme de la nature a étably.
3. *, La Geneſe y eſt ſi formelle, que c'eſt une choſe étonnante qu'il ſe trouve des gens qui ſemblent avoir encore quelque difficulté là deſſus. Aprés que Dieu eût reproché à Eve, la faute qu'elle venoit de faire,
3. 16. *Vous ſerez deſormais*, luy dit-il, *ſous la puiſſance de vôtre mary, & il aura ſur vous une autorité de domination.* Douter que Dieu ait donné aux hommes par une declaration ſi expreſſe, tous les avantages dont ils joüiſſent aujourd'huy à cauſe de la dignité & de la préeminence de leur

ſexe;

ſexe ; c'eſt pis que ſi l'on doutoit d'une donation conçeuë dans les termes les plus clairs par une perſonne qui auroit tout le droit & toute la capacité de la faire. Et certainement on a lieu de croire qu'un homme eſt grand amateur de la nouveauté, ou étrangement temeraire, ou bien qu'il a receu de Dieu des lumieres nouvelles, pour s'aviſer de nous conteſter un droit ſi ancien, ſi juſte, & ſi legitime.

Il eſt vray qu'en ayant joüy ſans trouble depuis tant de ſiecles, on peut dire qu'il eſt fondé en partie ſur la coûtume, c'eſt-à-dire, ſur une ancienne poſſeſſion qui n'a point eſté interrompuë ny diſputée. Mais de pretendre que nous en jouïſſons ſeulement en faveur de la coûtume, comme un particulier jouït par preſcription d'un bien ſur lequel il n'avoit pas plus de droit qu'un autre, il faut renoncer à la raiſon & à l'Ecriture.

On ne doit donc plus s'étonner

de voir que par toute la terre, parmy les peuples les plus éloignez & les plus ſauvages qui n'ont nulle connoiſſance de l'hiſtoire-ſainte, comme parmy ceux qui ont le bonheur de la poſſeder, & d'apprendre par ſon moyen la volonté & la conduite de Dieu, les hommes ayent toûjours eſté les maîtres, & que les femmes ſoient par tout dans leur dépendance. Car outre que les mâles ſont toûjours mâles, c'eſt-à dire, que la nature ne diſcontinuë point de les faire naître avec les avantages qui relevent leur ſexe au deſſus de celuy des femmes, ils viennent tous d'un méme homme qui leur a communiqué le pouvoir qu'il avoit receu de Dieu, & qu'ils ont porté avec eux dans les cantons de la terre les plus reculez, ſans que l'on puiſſe dire qu'il ſe ſoit fait pour cela entr'eux aucune convention.

En effet l'hiſtoire-ſainte qui eſt la ſeule qui nous apprenne comment

ment les choses se sont passées au commancement du monde nous enseigne que les femmes ont esté toûjours regardées comme moins excellentes que les hommes, qu'en épousant plusieurs personnes elles ont épousé en méme-temps leur fortune & leur nom, elles sont entrées dans leurs maisons pour faire partie de leurs familles, & les ont suivis par tout où ils les ont voulu mener. On ne voit point qu'elles se soient mélées d'autre chose que du ménage & de la premiere éducation des enfans, ny qu'elles ayent eu d'autres fonctions que celles qu'il a plû aux hommes de leur donner, & dont ils les ont jugées capables. Et l'Ecriture semble les considerer si peu qu'elle ne parle d'elles qu'incidemment, & par rapport aux hõmes ausquels elles appartenoient.

On diroit au contraire que cette histoire qui est celle de tout le monde, n'est que l'histoire de nôtre sexe. Elle ne parle quasi que des

hommes, elle ne conte les generations, les familles & les empires que par eux, & ne nomme presque point les femmes dans les genealogies qu'elle décrit; & elle nous apprend que ce sont les mâles qui ont inventé les arts & les sciences, bâty les Villes, formé les societez, fondé les Royaumes, gouverné les Estats, en un mot qu'ils ont seuls eu le soin de tout ce qui concerne la paix, la guerre, & la Religion.

Ce qui montre encore que cet ordre n'est qu'une suite du premier établissement que Dieu a fait, c'est qu'il luy a plû de le confirmer par des preuves qui ne permettent pas d'avoir la moindre pensée qu'il y ait de l'injustice. Comme il a eu la bonté de commancer le genre humain par les hommes en la personne d'Adam, il l'a aussi conservé par leur entremise en la personne de Noë, lorsqu'il purifia la terre par le deluge universel, il l'a reparé par le ministere de Iesus-Christ & des

des Apôtres, & le rétablira aussi Mat. 19.
par eux au temps de la Resurrection, où ils jugeront le monde. Et il semble que de méme qu'il a créé Eve pour Adam, il a aussi conservé pour Noé ceux qui se retirerent dans l'Arche avec luy ; & pour Lot, sa femme avec ses deux filles. Quoyque Dieu soit le Dieu des hommes & des femmes, comme il en est le pere & le conservateur, il se nomme neantmoins le Dieu d'Abraham, d'Isaac, & de Iacob, & l'on ne trouve point qu'il se nomme ainsi le Dieu des femmes, ny qu'il ait promis de benir toutes les Nations en leur faveur, comme il l'a promis à Abraham. Comme ce sont les mâles qui luy ont les premiers dressé des Autels, bâti des temples, offert des sacrifices ; ils sont aussi les premiers ausquels il s'est communiqué particulierement, & avec lesquels il a contracté des alliances, témoin Noé, Abraham, Iacob, & les au-

tres dont l'Ecriture fait mention.

S'il y a égalité de merite & de capacité entre les sexes, comment Dieu n'y a-t-il point eu d'égard en les appellant tous deux ou ensemble ou successivement aux emplois & aux dignitez de la Republique Iuifve, qui fut formée par ses ordres, & dont il fut le souverain ? il y a grande apparence que puisqu'il n'a point choisi les femmes pour administrer la Iustice, pour conduire les armées, pour instruire & gouverner le peuple, ny pour avoir soin des affaires de la Religion, c'est qu'il ne les jugeoit pas propres pour des fonctions si élevées.

Ce fut pour la méme raison que les Iuifs avoient encore dans le mariage des privileges considerables. Ils pouvoient repudier leurs femmes sur un simple dégoût.
Deut. 24. Et la loy leur donnoit la permission & le moyen de s'éclaircir
Nomb. 5. des soubçons qu'ils pouvoient avoir de leur fidelité, au lieu

que

que les femmes n'avoient aucun de ces avantages. Quelque sujet qu'elles eussent d'estre mécontantes dans le mariage, elles n'en pouvoient pas sortir sans le consentement de leurs maris, ny s'informer par des voyes juridiques si ils leur gardoient la foy. Enfin pour marque de leur dépendance, Dieu n'acceptoit point les vœux qu'elles faisoient, si leurs *noml.* maris ne les avoient ratifiez.

Il est inutile de dire que l'on trouve dans l'Ecriture des exemples des femmes fortes, qui ont rendu la justice, conduit le peuple de Dieu, & fait paroître des actions de sagesse & de generosité qui égalent celles des hommes. Nous ne pretendons pas que les femmes soient entierement incapables des grandes choses que les hommes executent tous les jours. Nous avoüons qu'il s'en peut trouver d'un aussi grand merite. Nous pretendons seulement comme nous l'avons déja declaré, que prenant les deux sexes

ſelon la totalité des perſonnes qu'ils renferment, on trouvera plus de qualitez avantageuſes dans le nôtre.

Ainſi l'on ne peut rien conclure contre nous de cinq ou ſix exemples ſinguliers, puiſque l'on ne peut pas en faire de propoſitions generales qui comprennent toute l'eſpece. Ce qui montre encore le peu de force qu'ont ces exemples, c'eſt que non ſeulement ils ne marquent rien qui ne ſoit renfermé dans quantité de ſemblables que l'on peut apporter pour les hommes ; mais encore on ne peut pas faire voir que ſi les hommes euſſent eſté employez à ces actions genereuſes à la place des femmes, ils ne s'en fuſſent pas mieux acquitez. Ie ne dis pas avec plus de ſuccez ; parce que l'heureux ſuccez ne dépend pas de nous, & arrive également au fort & au foible, & marque plus de bon-heur que de ſageſſe ; je parle des qualitez interieu-

rες,

res, qui ſont les principes de nos actions.

De plus il faut prendre garde que quand nous parlons de la difference des ſexes, nous les conſiderons plûtoſt ſelon ce qu'ils peuvent par les forces qu'ils reçoivent de la nature, que ſelon ce que la grace peut operer par leur entremiſe; parce que ce ſecours eſt comme une autre nature qui ne demande point de proportion avec la premiere pour élever indifferemment toute ſorte de ſujets à des choſes qui ſurpaſſent l'ordinaire. Et comme Dieu ſe ſert ſouvent de ce qu'il y a de plus bas & de plus foible pour operer de grans effets, comme il tire ſa gloire de la bouche des enfans qui ſont encore à la mammelle, il peut auſſi employer les femmes aux entrepriſes dont les hommes ſont les miniſtres & les inſtrumens ordinaires.

Certainement ſi les femmes ſont ce que leurs Apologiſtes pretendent

dent, il faut avoüer que les hommes sont bien aveuglez de ne le pas reconnoître, ou bien injustes de ne les pas traiter selon leur merite. Et il est étonnant que ceux que Dieu a envoyez de temps en temps pour corriger les erreurs & les déreglemens du monde, n'ayent point parlé de celuy-là, qui est sans doute le plus ancien, & le plus universel. Les Prophetes, saint Iean, Iesus-Christ & les Apôtres sont venus pour porter les hommes à la vertu en se rendant les uns aux autres les devoirs que la raison & la justice leur ordonnent, ils ont averti les riches de faire part de leurs biens aux pauvres, & ils ont recommandé à tous les hommes de se traiter comme freres, les uns les autres. Enfin Iesus-Christ qui est le maître de tous & la verité méme nous a préché qu'il faut juger des choses selon la verité & nullement selon l'apparence ny l'opinion. Cependant aucun n'a parlé de l'égalité, ny

accusé

accusé les hommes d'estre dans l'erreur, de croire que les femmes ne sont pas si capables qu'eux de gouverner, ny dans l'injustice, de ne les avoir pas appellées au gouvernement, & de les avoir toûjours retenuës dans la dependance.

Nous avons vû au contraire qu'ils nous ont confirmez dans l'opinion que nous avons, Et que bien loin de nous ordonner de mettre l'autorité entre les mains des femmes, ils nous ont averty de ne leur en donner jamais, & leur ont deffendu à elles-mémes d'en prendre aucune sur les hommes. Et certes il falloit que l'Apôtre fust bien persuadé qu'elles doivent estre dans la soûmission, puisqu'il l'a leur a tant de fois recommandée, tantost parce qu'Adam a esté creé le premier, tantost parce qu'Eve a esté faite pour luy, & tantost parce que c'est elle qui a esté seduite & non pas luy; qu'il veut qu'elles considerent leurs maris comme leurs

chefs, de la méme façon que Iesus-
1. Cor. 7. Christ est le Chef de l'Eglise; qu'il ordonne aux vieilles d'enseigner aux jeunes ce devoir si essentiel; qu'il deffend à toutes de se méler d'enseigner, voulant qu'elles se fassent instruire en particulier par leurs maris,& qu'il les avertit enfin de travailler à se sanctifier par le soin de nourrir & d'élever leurs enfans,comme la seule fonction pour laquelle Dieu les a mises au monde, & dont elles se doivent croire capables.

Car il est certain que nous ne nous devons croire propres qu'aux choses où Dieu nous destine & nous appelle: n'estant pas vray-semblable qu'il nous donne d'autres talens que ceux qui sont necessaires pour arriver à la fin particuliere que sa providence se propose. Or il est constant que les femmes ne sont appellées qu'aux fonctions que S. Paul leur marque, ne leur en donnant point d'autres où elles puissent

ſent travailler à leur ſalut. Et pour montrer qu'en effet toute leur ſcience, toute leur ſageſſe, & tout leur pouvoir ſont bornez par ces limites ; c'eſt-à-dire que Dieu ne les a faites que pour avoir des enfans, c'eſt qui leur a donné une conformité tres-grande de corps & d'eſprit avec les enfans, & une inclination bien plus forte pour le mariage qu'aux hommes.

Elles ont le corps mou, delicat, infirme, le viſage doux & uny comme des enfans. Elles ſont tendres, credules, opiniâtres, timides, honteuſes, ardentes dans leurs deſirs, impatientes dans leur recherche, emportées dans la joüiſſance, changeantes & volages en tout, badines, folatres, friandes, ne reſpirant que l'oiſiveté, les divertiſſemens, les jeux, les chanſons, les danſes. Enfin elles haïſſent, elles aiment aiſément; elles pleurent, elles rient, elles crient, elles querellent, elles ſe vengent, on les appaiſe, on les gagne,

on les trompe, en un mot on les tourne comme l'on veut par les caresses, les flatteries, les promesses, les bijoux, les bagatelles, à la maniere des enfans.

C'est pourquoy elles ont toûjours été considerées cõme eux, vestuës de longues robes, condamnées à la vie privée, comme estant incapables de toutes les Charges publiques, excluës des sciences & des emplois penibles, comme n'ayant pas assez de force ny d'esprit, ny de corps pour les supporter, & renfermées dans un logis sous les aisles d'une mere ou d'un mary, comme estant sujettes à s'égarer quand elles vont seules. C'est pour la méme raison qu'en plusieurs endroits les hommes ont eu sur elles le méme pouvoir que sur leurs enfans; qu'ils ont esté chargez de leur conduite, cõme en ayant la garde; qu'ils ont esté réponsables de leurs fautes, comme en estant les maîtres; qu'ils sont exposez à l'infamie quãd elles manquent

à

à leur devoir, & qu'ils portent sur la teste des marques de leur propre negligence, & de l'infidelité de leurs femmes, parce qu'ils en sont les chefs.

Et je ne doute point que ce ne soit dans la méme pensée que le Prince des Apôtres, avertit les maris de se conduire envers elles avec beaucoup de circõspection & d'hõneur, comme étant des vases plus foibles, c'est à dire d'avoir égard à la foiblesse d'un sexe, que la vanité rend extremement avide de déferenses & de respects, ombrageux & jaloux comme des enfans qui veulent étre toûjours entre les bras de leurs parens, & ne sçauroient souffrir que d'autres partagent avec eux en effet ou en apparence, l'amitié qu'ils croyent leur estre duë. Car les maris sont obligez d'avoir en cela de la complaisance pour elles, d'éviter comme de bons peres, tout ce qui est capable de les choquer, ne se point offenser de ce qui vient

de

de leur part, l'interpretant toûjours le plus favorablement qu'il est possible, comme y ayant plus d'imprudence & de passion que de malice, quoy qu'elles y soient assez portées.

Quant à l'inclination qu'elles ont pour les enfans & pour le Mariage, on en peut reconnoistre la force en plusieurs manieres. Toutes petites qu'elles soient, elles les recherchent, les manient, les cajollent avec un plaisir singulier, & à leur défaut, les poupées, les petits chiens, lors mémes qu'elles sont grandes, la figure leur tenant lieu de la realité: Et l'on voit que de quelque condition qu'elles soient, mariées, veuves, prudes, la presence, les cris, les badineries des enfans les déconcertent, les troublent, & leur font perdre toute la gravité qu'elles affectent.

Les Medecins & les Iurisconsultes conviennent qu'elles sont bien plus propres au Mariage, & plûtôt
que

que les mâles : Et comme elles le desirent avec plus d'ardeur, estant le remede naturel de plusieurs infirmitez de corps & d'esprit qui sont particulieres à leur sexe, elles s'y engagent bien plus jeunes, avec plus de joye & en plus grand nombre, sans que les suites inévitables & fâcheuses de cét engagement soient jamais le motif qui les en détourne. Rien ne les afflige tant que la sterilité. Il n'y a rien qu'elles ne mettent en usage pour avoir des enfans. Celles qui en ont eu une douzaine desirent encore un treiziéme comme si elles n'en avoient jamais eu, ayant une passion si forte & si ardente, que ny la veuë de ce que souffrent les autres, ny ce qu'elles ont souffert elles-mémes, n'est pas capable de la rallentir. De sorte que comme les femmes sont naturellement portées au Mariage, & que cét état est pour elles un état de dépendance & de soûmission, qui leur ôte le moyen & le loisir de s'appli

s'appliquer à autre chose qu'à des enfans, on doit reconnoistre qu'elles ne sont au monde que pour cela.

Ce n'est donc pas sans raison que nous avons avancé au commencement de cette seconde partie, que les femmes ont toûjours été regardées parmy les Chrétiens de me que parmy les Gentils, comme étant d'un sexe beaucoup moins noble, moins accompli & moins estimable que celuy des hommes, & que c'est dans la persuasion de catte verité qu'ont été faits dans l'Eglise tous les établissemens qui concernent l'un & l'autre. En effet, Dieu ayant mis extr'eux une si notable difference pour les fonctions de l'esprit, ayant étably les premiers pour conduire les familles, & pour gouverner les Etats : ayant fait connoistre là-dessus sa volonté, non seulement par les qualitez particulieres qu'il a donnée à châque sexe, par l'instinct qui porte

l'un à se soûmettre volontairement à l'autre ; par l'ordre qu'il a étably dans la Republique dont il a esté le fondateur & le chef, mais encore par tous les témoignages que nous avons rapportez. Tout cela, dis-je, étant de la sorte, l'Eglise qui est toûjours conduite par l'esprit de Dieu, & est la depositaire & l'interprete de ses volontez, a dû suivre les jugemens qu'il a portez, & la conduite qu'il a tenuë à l'égard des femmes. Aussi voyons-nous que dans l'Etat Ecclesiastique, elles ont toûjours esté éloignées du Ministere, comme dans l'Etat Civil, qu'elles n'ont point esté envoyées pour annoncer l'Evangile, ny pour administrer les Sacremens, par une Mission ordinaire, & que les Canons & les Peres leur ont toûjours recommandé le silence, la soûmission & l'obeïssance à leurs maris.

Ainsi l'opinion de ceux qui soûtiennent qu'il y a entre les sexes

une égalité entiere eſt une erreur groſſiere & inſoûtenable qui ne peut trouver créance que dans les eſprits qui aiment la nouveauté, & qui ſe laiſſent ſurprendre par des fauſſes lueurs : Et l'opinion contraire doit demeurer pour tres-certaine, comme ayant tous les caracteres de verité que l'on peut ſouhaiter, étant ſi conforme au ſentiment de tous les hommes, de tous les ſiecles, & de tous les ſçavans, & ſur tout à l'Ecriture Sainte, qui eſt la regle de toutes les veritez du monde.

Iuſtification des Anciens qui ont parlé contre les femmes.

IE finirois icy ce diſcours, ſi l'Auteur de l'Egalité des Sexes ne s'eſtoit aviſé ſur la fin de ſon livre de vouloir tourner en ridicule les plus illuſtres d'entre les Anciens qui ne ſont pas de ſon ſentiment. Et je croy eſtre en quelque ſorte obligé

obligé d'entreprendre leur défenſe, & de faire voir que l'on a tort de les traitter de la ſorte, ce qu'ils ont écrit des femmes, pouvant recevoir un ſens raiſonnable. Ce n'eſt pas que je prétende qu'il faille ſuivre aveuglément leurs opinions, & s'y attacher comme des eſclaves, ſans ſe donner la liberté de les examiner. Ie ſçay qu'ils ont eſté des hommes & ſujets à ſe tromper, & qu'ainſi l'on doit en uſer à leur égard comme ils ont fait envers ceux qui les ont précedez, & les lire avec diſcernement, pour prendre ce qu'ils peuvent avoir de bon & laiſſer ce qu'ils ont de mauvais. Mais enfin le ſoin qu'ils ont pris de rechercher la verité, la peine qu'ils ſe ſont donnée de nous faire part de ce qu'ils en ont découvert, la reputation qu'ils ont acquiſe, & les lumieres que nous pouvons tirer de leurs ouvrages, meritent bien qu'on les épargne, qu'on les traite en honnêtes gens, & qu'on les inter-

prete le plus favorablement que l'on peut. Et l'on eſt d'autant plus obligé de le faire en ce qu'ils ont dit des femmes, qu'il faut renoncer à la raiſon, à l'experience, & à l'Ecriture pour les condamner. S'il y a quelque choſe à redire, ce n'eſt pas d'avoir bleſſé la verité, mais d'avoir fait des propoſitions generales qui ſemblent comprendre toutes les femmes, quoy qu'il y en ait beaucoup qui en doivent eſtre exceptées. Mais il faut prendre garde à une choſe qui eſt que ces ſortes de propoſitions en matiere de morale ne touchent perſonne en particulier, parce qu'elles ne regardent que la totalité des perſonnes. Ainſi on ne doit pas les prendre ſi à la rigueur, ny les rejetter comme fauſſes, parce qu'elles le ſont en effet quand on vient à en faire l'application ſur quelques ſujets, autrement il faudroit reformer tout le langage & tous les livres jusqu'à l'Ecriture Sainte qui contient plu-
ſieurs

ſieurs de ces expreſſions qui ne ſont vrayes que d'une verité morale, c'eſt à dire parce que les choſes arrivent ordinairement d'une telle façon.

De ſorte que s'il eſt vray que Platon ait témoigné douter s'il devoit mettre les femmes dans la categorie des beſtes, cela ne ſe doit pas entendre comme s'il euſt douté en effet ſi les femmes eſtoient des beſtes, luy qui vouloit que dans ſa Republique elles euſſent part aux mémes exercices de corps & d'eſprit que les hommes. Mais conſiderant le peu d'eſprit & de ſolidité qu'elles font paroître, leur bizarrerie, leur opiniaſtreté, leur legereté, & leur fureur, lors qu'elles ſe laiſſent emporter à quelque paſſion, & qu'elles ont une fois franchy les bornes que l'on a preſcrites à leur ſexe, il a penſé qu'elles eſtoient des beſtes, au méme ſens que l'on dit d'un homme que c'eſt un tigre, un cheval, un lion,

un animal, une beſte.

On doit interpreter de la méme façon la parole de Diogene, qui voyant un jour deux femmes qui cauſoient enſemble, dit à ceux qui l'accompagnoient que c'étoit un aſpic & une vipere qui ſe communiquoient leur venin. C'étoit ſans doute deux femmes qui médiſoient de quelqu'un, ſuivant le genie du ſexe extrémement ſujet à la médiſance & à l'envie, qui ſont deux proprietez de ſon temperament. On ſçait en effet par experience, que deux femmes ne ſçauroient étre long-temps enſemble ſans parler du mal qu'elles connoiſſent dans les autres. Or la médiſance étant un venin des plus mortels, ceux qui le ſoufflent peuvent étre auſſi juſtement comparez à une vipere, que les méchantes femmes le ſont dans l'Ecriture à un dragon & à un ſcorpion.

Les mauvaiſes qualitez qui rendent capables de médiſance ſont les mémes

mémes qui rendent incapable de secret, & quand on ne peut s'empescher de découvrir ce qu'on sçait des deffauts d'autruy, on a bien de la peine à cacher ce que l'on sçait de particulier. Or ce dernier vice qui a pour causes la foiblesse, l'imprudence, l'indiscretion, la legereté & le babil, est si naturel aux femmes qu'elles sont comme des paniers percez qui ne sçauroient rien retenir. Et comme l'a fort bien remarqué un Auteur Moderne, quand elles sçavent quelque chose, elles crévent, elles étouffent si elles ne se soulagent au plûtost. Vn secret est un fardeau qui leur pese extrémement si elles ne s'en déchargent au plûtost. C'est ce qui a fait dire de tout temps que pour répandre une nouvelle en peu d'heures, il n'y a qu'à l'apprendre à une femme, elle fera plus d'effet qu'une douzaine de trompettes. Et c'étoit un sentiment digne de la sagesse de Caton, de demander par-

don aux Dieux s'il luy eſtoit jamais arrivé d'avoir découvert quelque ſecret à ſa femme, puiſque le Prophete Michée déclare qu'il ne ſe faut point fier à elles, & que l'on doit eſtre retenu dans ſes paroles en leur preſence.

Quand Ariſtote ſe ſeroit trompé en diſant que les femmes ſont des monſtres, la reputation & le credit où il eſt, joint à ſon rare merite, le doivent mettre à couvert de la railerie & du mépris à cet égard. Par le mot de monſtre, l'on entend ordinairement une choſe nouvelle & ſurprenante. Les choſes ne ſurprennent & ne ſont monſtreuſes que parce que la nature en les faiſant, s'eſt éloignée de ſa fin ordinaire. Or quand Ariſtote aſſure que les femmes ſont des monſtres, ce n'eſt pas qu'il croye qu'elles ſont quelque choſe de nouveau. Il n'ignoroit pas non plus que nôtre Auteur qu'elles ſont auſſi anciennes & en auſſi grand nombre que les

les hommes. Mais comme il estoit persuadé que nôtre sexe est le plus parfait, & que la nature tend toûjours à la plus haute perfection, il a eu quelque raison de croire qu'elle s'éloigne de sa fin en la production des femmes, & qu'ainsi elles sont une espece de monstre. Cela se peut encore entendre autrement: estant comme un prodige que les femmes qui sont ce que nous avons fait voir, produisent des hommes qui en sont si differens. Elles sont encore des monstres si l'on considere toutes les pensées bizarres que leur temperament leur inspire, tous les desseins, les inventions & les artifices dont leur humeur rusée, malicieuse, dissimulée, fait qu'elles s'avisent tous les jours. En un mot, ceux qui les comparent à des monstres ne font pas plus que l'Ecriture sainte qui les compare à des dragons.

L'on s'est mocqué de Socrate, de ce qu'il comparoit d'ordinaire

la beauté des femmes, à un temple magnifique & de belle apparence basty sur un lieu plein d'immondices & d'ordures. Qu'y à-t'il de si ridicule dans cette pensée ? ou plûtost qu'y-à-t'il qui ne soit pas vray? Cette plainte qui est si ordinaire aux gens mariez, est fondée sur ce que les femmes, & les belles entr'autres ayant le corps delicat, elles sont sujettes à des infirmitez tres-incommodes. Le Sage n'étoit pas fort éloigné du sentiment de ce Philosophe, lors qu'il disoit que *la beauté & les graces ne sont que vanité & que tromperie*. En effet, si l'on consulte l'opinion qui donne le prix à la beauté, celle-cy n'est qu'une chimere & un phantosme, puisque ce qui fait la beauté en une partie du monde, fait la derniere laideur en l'autre. C'est tout au plus une peau mince & delicate étenduë sur le visage avec la propreté à laquelle on est accoûtumé, & accompagnée d'un coloris aussi foible

que

que celuy des fleurs les moins durables, qui se passe avec l'âge, qui se ternit par les maladies, & se seche au moindre hâle. C'est le beau dehors d'un sepulchre blanchy, qui doit tout son eclat & son lustre à la froideur du dedans ; puisque les femmes ne sont belles que parce qu'elles sont femmes, c'est à dire d'un temperament froid, moû, humide, & sujet à toutes les imperfections qu'elles ont tant de soin de cacher. Enfin un beau visage est pour l'ordinaire un beau masque semblable à celuy dont le Renard de la fable dit que c'est une belle teste, mais que c'est dommage qu'elle n'a point de cervelle.

Il est si rare de trouver un beau visage & un bel esprit, une bonne & une belle teste tout ensemble, qu'il y a lieu de croire que ces deux avantages demandent des qualitez incompatibles ; & l'on voit que dans l'un & l'autre sexe, les personnes les plus disgraciées de la part

du corps, ſont ordinairement les mieux partagées du côté de l'eſprit, comme ſi la nature avoit voulu mettre ce contre-poids pour empécher les femmes de tomber dans le dernier excés d'orgœüil. Mais ce qui devroit encore le rebatre, c'eſt que l'on a toûjours remarqué que la beauté & la vertu ſe trouvent rarement enſemble ; les hommes mémes n'ayant pas trop bonne opinion de ceux de leur ſexe qui ſont ſi beaux. Outre que ſelon l'Ecriture la beauté eſt l'écœüil de la ſageſſe, & comme un filet que le demon tend aux hommes & aux femmes pour les entraîner enſemble dans un abyſme de mal-heur. De ſorte que celles qui s'en prévalent & s'en glorifient ſi fort reſſemblent aux miniſtres d'un tyran qui s'eſtimeroient honorez d'étre chargez d'un poiſon dont ils periroient eux-mémes aprés l'avoir fait avaler à d'autres.

Ainſi la penſée de Socrate n'eſt

pas si impertinente qu'on le veut persuader, & elle le paroîtra encore moins si on la veut entendre de la beauté postiche & de commande, pour ainsi dire, qui est encore plus commune que la beauté naturelle, & qui a esté si bien décrite par un de nos Poëtes.

L'Amant juge sa Dame, un chef-d'œuvre icy bas, *Regnier. Satyre. 9.*
Encore qu'elle n'ait rien sur soy qui soit d'elle,
Que le rouge & le blanc par art la fasse belle;
Qu'elle ente en son Palais ses dents tous les matins,
Qu'elle doive sa taille, au bois de ses patins,
Que son poil dés le soir frisé dans la boutique,
Comme un casque un matin, sur sa teste s'applique,
Qu'elle ait comme un piquier le corselet au dos,
Qu'à grand peine la peau puisse couvrir ses os,
Et tout ce qui de jour la fait voir si doucette,
La nuit comme un depost, soit dessous la toilette.

Les

Les Anciens & les Modernes pretendent par la Coqueterie est le fond de l'humeur des femmes, qui éclate en mille manieres, quelque soin qu'elles prenent de la déguiser. La passion qu'elles ont de paroître, & d'étaler tout ce qu'elles croyent avoir de beau & de touchant, l'étude qu'elles font des occasions & des moyens de se remettre, L'ardeur avec laquelle elles s'en saisissent, la joye qu'elles témoignent d'estre veuës, la tristesse, le dépit & la colere qu'elles ressentent lorsqu'elles croyent qu'on les méprise, la jalousie qu'elles ont les unes contre les autres, les dépenses qu'elles font en ajustemens, le temps qu'elles employent à les mettre, la violence qu'elles font à la nature méme, pour empécher ou pour couvrir la grossesse, éloignant de leurs mammelles leurs enfans lorsqu'ils sont petits, & de leur presence, quand ils sont grands; corrompant méme leur visage pour

luy

luy donner un faux éclat par des drogues dont l'appareil nous le feroit prendre pour un ulcere si nous le voyons poser. En un mot, tout ce qu'elles font pour paroître libres, jeunes & aimables, leurs regards, leurs discours, leurs gestes, & toutes leurs actions montrent assez évidemment quel est l'esprit qui les conduit, & qu'elles sentent bien elles-mémes qu'elles sont comme ces viandes qui ont besoin d'étre mises en ragoust pour donner de l'appetit.

Il est vray que les hommes ont aussi quelquefois recours aux ornemens étrangers, mais c'est avec moins d'application & de necessité, la beauté & la grace ne leur étant pas si necessaire qu'aux femmes pour donner de l'amour, & ils y reüssissent mieux en se convertissant en pluye d'or & de perles, que paroissant en Adonis ou en Iupiter.

Quiconque eſt riche eſt tout, il eſt cheri des belles,
Iamais ſur-Intendant ne trouva de cruelles.

Et ce qui montre qu'il y a plus que la coûtume qui porte les femmes à rechercher les ajuſtemens avec tant d'ardeur, c'eſt que cette pratique eſt univerſelle, n'y ayant point de ſiecle ny de pays, où elles n'ayent encheri ſur les hommes, eſtant toûjours plus luiſantes, plus huilées, plus peintes & plus charbonnées dans les endroits où l'huile, le charbon & la peinture tiennent lieu de fard.

En plusieurs endroits de l'Afrique & de l'Amerique.

Le méme Socrate dont nous avons déja parlé, regardoit comme le plus grand malheur qui pût arriver à un homme ſage, que d'étre lié inſeparablement avec une femme. Et lorſque ſes diſciples le conſultoient là deſſus il leur répondoit, qu'ils ſe ſouvinſſent des poiſſons qui ſe tuent pour entrer dans les filets & qui n'y ſont pas plûtoſt

qu'ils

qu'ils s'efforcent d'en ſortir, & quelques-uns ajoûtent qu'il leur alleguoit ce Proverbe qu'il avoit juſtifié à ſes dépens.

Vne femme & un hoſte, un temps pluvieux & mou *Vn vieux Poëte.*
Aprés plus de trois jours nous cauſent du dégoû.

Pour bien connoître les femmes & en parler ſainement, ce n'eſt pas aſſez de les voir en ceremonie & au cercle, où elles viennent compoſées pour s'attirer de l'encens. Il faut avoir vécu avec elles, & les avoir veuës dans leur à-tous-les jours, pour juger de leur eſprit; comme il faut les avoir veuës en des-habillé & à la toillette pour juger de leur beauté. C'eſt là que l'on reconnoiſt leur humeur, leurs façons, leurs tracas, & qu'elles ſont comme un beau ſoulier, dont on ne connoît point le defaut pour le regarder ſimplement.

De quelque caractere qu'on les cherche il y a toûjours un côté qui

qui ne revient pas tout-à-fait. Si elles ſont jeunes, elles aiment encore à folatrer, & il faut avoir ſans ceſſe les yeux ſur elles & les tenir en liſiere de peur qu'elles ne ſe laiſſent tomber.

Vne vieille eſt proprement une gouvernante qui ne veut point qu'on la quite.

Les belles ſont trop ſujetes à caution, & à faire plus d'amis que l'on n'en veut.

Les laides ſont extremement ombrageuſes & veulent eſtre auſſi bien ſervies que ſi elles donnoient la plus belle monnoye du monde.

Quand elles ſont ſimples & innocentes, elles jugent des autres par elles-mémes, & ſe laiſſent aiſément perſuader qu'on ne veut pas leur faire de mal.

Prendre une femme qui ait tant d'eſprit, c'eſt faire de ſa maiſon une academie ou une école dont elle ſera la maiſtreſſe.

Celles qui ont de la naiſſance, la

font

sont bien acheter. Celles qui apportent du bien, le sçavent dépenser. Si elles n'en ont point, on apprehende qu'elles n'en empruntent, & que pour avoir une belle juppe, elles ne mettent le corps en gage.

Les Coquettes sont les plus naturelles de toutes les femmes: mais aussi elles le sont trop.

> Elles donnent souvent à tous,
> Vn bien que vous croyez à vous. *Bertelet.*

Et si un mary veut s'en plaindre, elles répondent sans façon.

> C'est bien aux maris à gronder, *Corneille. Circé.*
> Si quelquefois de tendres flammes
> S'allument dans nos jeunes cœurs.
> Que ne font-ils les galans de leurs femmes,
> On n'en chercherois point ailleurs.

Il n'y a rien de plus trompeur que l'apparence & la mine. La severité des Prudes n'est qu'un fard qu'elles ajoûtent à leur beauté, & les leçons qu'elles donnent de la vertu, doivent estre souvent écoutées.

Comme l'ordinaire chanſon
De qui fait le métier de prude:
Elle met ſon unique étude,
A ſe garantir du ſoupçon,
Mais en bonne ſolitude,
Elle n'y fait point de façon.

C'eſt-à-dire qu'avec les femmes, il y a toûjours ſujet d'allarme, comme de querelle & de diſpute. Cela eſt trop connu pour le revoquer en doute, & l'on peut juger du repos & du bon-heur dont on joüit avec elles par le nombre des maris contens, auſſi petit que celuy des femmes Sages, ſi rares qu'entre mille il ne s'en trouve pas une, ſi ce n'eſt en idée & en tableau. C'eſt la penſée méme du Sage qui s'y connoiſſoit mieux que perſonne. Et ce
Prov. 18. 22. qu'il dit ailleurs que *celuy qui a trouvé une bonne femme a receu de Dieu une grace particuliere*, confirme aſſez ce qu'en dît un Payen que c'eſt une choſe auſſi rare qu'un oiſeau de Paradis que l'on ne voit ſur la terre que quand le Ciel y en envoye.

Les

Les autres paſſages de l'Ecriture peuvent encore tres-bien ſervir à juſtifier, 1°. Ce que dit Ariſtote, qu'un Etat eſt mal gouverné par les femmes, parce qu'elles ſont incapables de conſeil; 2°. Ce que dit Tacite un des plus grands politiques, que le ſexe eſt foible & incapable de grans travaux, & que quand les femmes ont l'authorité entre les mains, elles en ſont extremement jalouſes, & deviennent ſuperbes, inſupportables, cruelles & vindicatives, 3°. Ce que dit un ſage Romain, dans Tite-Live, qu'étant des animaux indomptables & incapables de moderation, elles ont beſoin d'un frein, pour eſtre retenuës dans le devoir. 4°. En un mot, tout ce qu'en ont jamais dit les Anciens & les Modernes, & tout ce qui a eſté étably en faveur des hommes, pour leur conſerver le rang & la preéminence qui leur appartiennent ſi legitimement.

REMARQVES NECESſaires pour l'éclairciſſement de quelques difficultez ſur l'égalité des Sexes, & ſur l'excellence de l'un à l'égard de l'autre.

QVoy que ce qu'il y a dans le livre de l'Egalité des Sexes,& dans la Preface de celuy-cy, puiſſe ſuffire pour ſatisfaire à toutes les difficultez conſiderables que l'on peut avoir ſur ce ſujet, il ne ſera pas neanmoins inutile d'y ajoûter quelques remarques.

I. Il faut en cette rencontre, comme en toute autre, prendre bien l'état de la queſtion, c'eſt-à-dire voir dequoy il s'agit préciſement, quel eſt le deſſein de celuy qui parle, pour demeurer dans les termes & les bornes qu'il ſe preſcrit. Nous pretendons ſimplement que les deux ſexes conſiderez ſelon les

les avantages naturels du corps & de l'eſprit, ſont également capables, également nobles & également eſtimables. Ainſi c'eſt, à mon avis, prendre le change que de répondre qu'il y auroit quelques inconveniens à mettre les femmes dans les Emplois. Car nous ne demandons pas ſi on doit les y mettre, mais ſeulement ſi elles en ſont capables.

Outre qu'un inconvenient ne détruit point une verité, ceux que l'on nous peut oppoſer ne viennent que de la coûtume, & de ce que l'on conſidere la societé civile dans l'eſtat preſent où elle ſe trouve, & de la maniere que les hommes la conduiſent & la reglent. Mais on ne fait pas reflexion qu'encore qu'elle n'ait pas toûjours été, & ne ſoit pas encore par tout de la méme façon, elle n'a pas laiſſé pour cela de bien aller. Si les femmes avoient gouverné, elles auroient reglé les exercices & les employs

employs à leur mode, comme ont fait les hommes. Par exemple, elles auroient pû obliger au celibat celles qui auroient voulu étre admises aux charges où ce genre de vie seroit plus convenable, de la méme maniere que l'on y oblige les hommes.

La necessité où elles sont dans le mariage, de porter les enfans dans leur sein, & de les nourrir ensuite, ne leur eût pas causé tant d'incommoditez ny d'obstacles dans les Republiques de Lycurge & de Platon, où les filles eussent été élevées dans les mémes exercices que les garçons, & eussent acquis peut-étre autant de force & de vigueur. Et en effet on sçait que presque par toute l'Amerique & dans la meilleure partie de l'Affrique où les femmes travaillent comme les hommes, la grossesse ne les empéche presque point. Elles se délivrent toutes seules au milieu des bois & des campagnes; elles vont aprés cela se laver

ver avec leurs enfans à l'eau la plus proche, & les ayant portez à leurs habitations, ſans les emmailloter, elles retournent à leur travail ordinaire, plus librement encore qu'auparavant. Il y a méme pluſieurs endroits où ce ſont les maris qui ſe mettent au lit pour faire les couches, les accouchées mémes leur ſervant de gardes.

Quoy qu'il en ſoit, afin que deux perſonnes ſoient égales dans une ſocieté, il n'eſt pas neceſſaire qu'elles puiſſent faire la méme choſe, ou qu'elles la faſſent de la méme maniere. C'eſt aſſez qu'elles en puiſſent faire d'équivalentes. Or il eſt certain que la production & l'éducation des enfans qui appartiennent aux femmes eſt du moins auſſi importante & auſſi noble que tout ce que font les hommes. Et comme cela ne les empécheroit pas abſolument de s'en acquitter comme eux, au lieu qu'ils ne peuvent faire tout ce que font les fem-

Voyez l'Egalité des Sexes, pag. 68.

mes, la partie eſt bien égales.

II. Ceux qui s'appuyent ſur le conſentement de tous les hommes pour établir leur excellence prétenduë, montrent bien que leurs raiſonnemens ne ſont pas plus juſtes que leur cauſe. Car du moment que je prétends que l'opinion commune eſt un préjugé & une erreur, tous ceux qui y ſont engagez deviennent mes parties, & par conſequent recuſables, n'y ayant plus que la raiſon qui nous puiſſe juger. Et de dire qu'un ſentiment receu de tous les hommes ne peut eſtre faux, c'eſt répondre ce qui eſt en queſtion. Le peu de gens qu'il y a qui ſuivent la raiſon, & la peine que l'on a pour la découvrir, nous apprennent aſſez à nous défier de ce qui eſt le plus univerſellement receu & pratiqué, comme étant peut-eſtre l'effet le plus naturel de la corruption des hommes, & des paſſions qui les gouvernent.

C'eſt pourquoy ayant receu du

premier l'exemple de dominer sur les femmes, il n'est pas si mal-aisé de comprendre qu'ils l'ayent porté & conservé par tout où ils se sont répandus ; que de concevoir que le monde étant déja étably & imbu de certaines opinions, il en soit venu une nouvelle, qui nonobstant sa fausseté ait gagné la moitié de la terre, & s'y soit déja maintenuë depuis mille ans.

Voyez l'Egalité des Sexes. pag. 12.

Le Mahumetisme.

Ajoûtons à cela que le témoignage de plusieurs personnes, & de plusieurs siecles n'a lieu que dans les matieres historiques, où il s'agit de sçavoir ce qui a esté fait ou dit sur les choses dont nous ne pouvons estre nous mémes les témoins. Mais ce témoignage est inutile dans les choses de la Physique & des autres sciences, dont nous pouvons nous éclaircir par nous mémes.

Les femmes ne sçavent rien que ce que les hommes leur enseignent; & elles sont disposées à leur

exemple à recevoir toutes les folies qu'on leur voudra inſpirer. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'étonner qu'elles ayent toûjours eſté dans une opinion qui leur eſt déſavantageuſe, ny qu'elles ayent tant de peine à croire ceux qui entreprennent de les détromper : étant ſemblables en cela à des enfans de qualité qui ayant eſté changez en nourrice & élevez en païſans, ſe moqueroient de ceux qui les viendroient reconnoître.

III. C'eſt avoir peu de raiſon de nous renvoyer aux beſtes pour juger de l'excellence des hommes. Si nous eſtimons parmy elles les mâles plus que les femelles, c'eſt à cauſe qu'on les eſtime plus parmy nous, comme en effet nous ne les devons eſtimer à cet égard que par raport à nous. Ainſi je préfererois un chien à un bœuf, en ce qu'il fait paroître plus d'eſprit. Vn autre aimeroit mieux un bœuf qu'un chien, en ce qu'il a plus de chair

& plus de force. C'est à dire que l'excellence des bétes à nôtre égard est fort arbitraire, puisqu'elle ne peut étre fondée que sur la ressemblance de corps qui est entr'elles & nous, sur le plaisir & sur le service que nous en pouvons recevoir, chacun selon ses besoins & son imagination. Au reste elles ne nous doivent servir d'exemple non plus que les hommes-mémes qu'en une maniere, lorsque les choses que nous y remarquons réveillant nôtre raison, nous font penser à ce que nous devons faire : autrement il faudroit prendre tout indifferemment pour nôtre regle. Et je trouve que la seconde femme de l'Empereur Sigismond avoit raison de demander à ceux qui l'exhortoient à demeurer veuve apres la mort de son mary, à l'exemple de la Tourterelle; pourquoy ils ne luy proposoient pas plûtôt celuy des pigeons & des autres animaux. Il n'y a rien dans le commerce du

mâle & de la femelle qui donne l'avantage au premier. Le dessus ne vaut pas plus que le dessous : & ce qui est dessous icy, est dessus pour nos Antipodes. L'on est si bien revenu de l'opinion de ceux qui croyoient que le mâle est un principe actif dans la generation, & la femelle un principe purement passif, qu'il seroit inutile d'en parler. Outre que celuy qui agit souffre à sa maniere, & que celuy qui souffre agit quelque fois davantage quoy que son action nous soit insensible.

Egalité des Sexes.pag. 21. pag. 71. & 74. pag. 112. IV. Nous avons assez parlé ailleurs du temperamment des femmes. Si l'on joint ce que nous en avons écrit, à l'idée generale de la science que nous donnons au méme Livre, & à ce que nous y disons des emplois ; il sera aisé de juger que quelque temperamment qu'elles ayent, froid ou chaud, sec ou humide ; elles peuvent porter leur Esprit aussi loin que nous, en

suivant

ſuivant la methode que l'on a dreſ-ſée en leur faveur pour la conduite de l'eſprit dans les ſciences & dans les mœurs. L'experience nous faiſant voir beaucoup de ſageſſe, & de jugement dans des perſonnes de temperamment tout opposé, & des femmes fort humides raiſonner avec plus de ſolidité, & de juſteſſe, & de plus de choſes que des hommes aſſez ſecs & qui ont beaucoup étudié.

Il ne faut donc avoir nul égard à ce que l'on dit d'ordinaire qu'elles ſont d'une conſtitution plus froide que les hommes. Car cela ne s'accorde pas avec la chaleur interne neceſſaire aux femelles pour produire un animal dans leur ſein : ny avec ce que nous voyons, & dont tout le monde tombe d'accord que les femmes ont l'imagination plus vive & plus prompte que nous, ny avec ce que l'on dit d'ordinaire que le fond de leur humeur eſt la coquetterie, & qu'elles

ſont plus portées à l'amour que les hommes. Car tous ces effets viennent du mouvement & de la chaleur.

Il y en a peu parmy elles qui en conviennent ; parce que comme l'on ſe fait icy une vertu & un honneur de perſecuter l'amour dont on fait peur aux ſimples comme d'un loup-garoux, il arrive ſouvent que ceux qui en ſont les plus preſſez, font ſemblant d'étre ſes plus mortels ennemis pour étre plus à la mode, & pour paroître exempts d'un mal dont tout le monde eſt rempli.

Il ſemble neantmoins qu'il étoit de la ſageſſe de l'Auteur de la nature de donner aux femmes une paſſion plus forte qu'aux hommes pour le mariage, afin que leur imagination étant plus touchée de ce qui peut y attirer, elles fiſſent moins de reflexion ſur les incommoditez de cét engagement, qui les en pourroient détourner.

Ce qui contribuë à leur persuader le contraire c'est la coûtume qui les oblige plus à la retraite & à la retenuë, sur tout en matiere d'amour, que les hommes, à qui elle permet, de les rechercher, de les solliciter, & de faire éclater leur passion.

Cette émotion de sang que l'on appelle pudeur, & qu'elles ressentent plus que les hommes les confirme aussi dans cette persuasion, sur ce que l'on dit & que l'on croit bonnement que la pudeur nous est naturelle, & plus aux femmes qu'aux hommes, ce que l'on porte si loin que mille gens raisonnent de la sorte. La pudeur deffend aux femmes beaucoup de choses qu'elle ne deffend point aux hommes, & comme c'est la nature qui la leur a donnée pour leur servir de frein, c'est une marque qu'elle les éloigne des mémes choses.

Pour moy je ne vois rien que la nature ne leur ait permis comme à

nous, leur ayant donné le méme droit de faire tout ce qu'elles jugeront à propos pour la perfection de leur esprit & pour la conservation & le soulagement du corps. S'il y a entre nous & elles quelque difference à cet égard, c'est un effet de la coûtume, d'où dépendent la gloire, l'infamie, le blâme, le mépris, l'honneste & le deshonneste. Et la pudeur n'est autre chose que la crainte d'estre blâmé & méprisé par les hommes, en faisant ou en disant devant eux ce qu'il ne leur plaist pas d'approuver.

On ne doit appeller naturel que ce qui est fondé sur la nature, c'est-à-dire, sur la disposition interieure & essentielle de chaque chose. Or ce qui est de cette sorte ne se perd jamais, & se trouve par tout dans tous les âges, dans tous les estats & dans toutes les rencontres de la vie, estant une suite necessaire de ce que nous sommes.

Que l'on examine sur cette regle

ce que l'on regarde comme le principal objet de la pudeur. En un temps on rougit de certaines choses, que l'on fait gayement en d'autres ; & je ne croy pas que toutes les femmes rougissent en presence d'un galant-homme qui leur diroit qu'elles sont d'une constitution plus amoureuse que nous. Au moins elles n'en devroient pas avoir plus de honte, que quand on leur dit qu'elles sont plus belles : ces deux qualitez, d'avoir plus de tendresse & de beauté, leur estant tres-avantageuses, & une marque de leur excellence au dessus de nous, s'il y en doit avoir d'autre entre les deux sexes que celle qui vient de la raison.

C'est ce qu'une fille des plus belles de corps & d'esprit que je connoisse, & qui ne fait ny profession ny scrupule de galanterie, répondit un jour à une de ses amies qui luy disoit dans l'entretien qu'elle ne pouvoit souffrir ces gens qui croyent

que les femmes ont du tendre plus que les hommes.

Vous avez ſans doute vos raiſons, luy dit-elle, pour conſiderer comme une injure ce que je regarde comme un éloge. Car je ſuis d'une façon que je ne croirois pas qu'un homme me fiſt plus de tort de me dire que j'ay plus de penchant à l'amour que luy, que s'il me diſoit que j'ay plus de beauté.

C'eſt aſſurément avoir le gouſt bien different du commun des femmes qui donneroient tout pour eſtre belles. Ce n'eſt pas que je ne conſidere cette qualité comme une des plus eſtimables. Ie ſçay qu'elle en eſt la puiſſance : mais cela n'eſt bon que pour un temps, & eſt trop fragile & trop foible en comparaiſon des avantages qui accompagnent l'amour.

Il n'y a que l'amour qui nous donne de l'eſprit & du plaiſir. Qui n'a point d'eſprit n'a point d'amour. Vous connoiſſez l'homme que vous

trou

trouvâtes icy dernierement. Il y a quelque-temps que c'estoit un stupide, un taciturne, un bizarre, un emporté, un opiniâtre, un fâcheux, sans honnesteté, sans complaisance, à charge à luy-méme & à tous ceux qui avoient le mal-heur de se rencontrer avec luy. En un mot on le fuyoit comme un moine-bouru, & plusieurs gens ne le connoissoient que sous ce nom-là.

Ayant eu un bon intervalle il y a environ un mois, il s'avisa de me venir voir à une heure peu ordinaire pour les visites & me trouva toute seule. Ie le receus avec toute la bonté dont je suis capable. Ie luy témoignay de l'estime, je le loüay sur tout ce que je remarquois en luy, qui le meritoit. Ie répondis obligeamment à tout ce qu'il me dit des sentimens de son cœur, & je reconnus enfin par les protestations, par les confidences, & par les offres qu'il me fit, qu'il avoit pris un peu d'amour, &

que j'avois touché son cœur.

Ie ne vous dis tout cela que pour venir au changement que ce remede a fait en sa personne. Car il a tellement rectifié ses esprits, qu'on ne le reconnoist presque pas. Il est devenu, honnête, complaisant, agreable, officieux, & tient presentement assez bien sa partie dans des conversations que je croyois auparavant au dessus de luy.

Ce que je vous dis de cette nouvelle conqueste, vous l'avez pû remarquer à proportion dans tous ceux que la belle passion inspire. Que si elle est si efficace & si utile aux personnes en qui elle n'agit que pour un temps, jugez de ce qu'elle doit operer en ceux à qui elle est plus naturelle qu'à d'autres, pourvû qu'elle ne soit point corrompuë par le mélange de quelque mauvaise humeur, ny de mille phantaisies que le monde se met en teste, faute de consulter la raison. Et l'on voit en effet que tous ceux qui approchent

le

le plus du temperamment des femmes, & qui les frequentent davantage sont toûjours les plus raisonnables & les plus polis, comme ayant les qualitez les plus propres pour la societé & pour la paix.

Vous me direz peut-estre que l'on se sert d'un terme de mépris pour marquer ceux qui nous ressemblent & qui aiment à se trouver avec nous, en les appellant des effeminez. Il est vray que c'est là le terme ordinaire, mais vous connoissez l'humeur des hommes. Vous sçavez bien quel est leur principe, en tout ce qui nous regarde. Ils ont du mépris pour nôtre sexe, & par consequent pour ce qui nous est particulier. Ils estiment plus le leur, & tout ce qui luy appartient leur paroist plus excellent. C'est pourquoy les défauts qui sont communs aux deux sexes, sont à leurs yeux plus grands & plus horribles dans le nôtre, & les perfections qui leur sont communes avec nous, sont en eux

dans

dans un degré plus élevé.

La verité méme devient ridicule & méprisable dans nôtre bouche. I'ay éprouvé cent fois qu'en rapportãt certains raisonnemens comme venans d'une femme, on n'y faisoit nulle attention, ou bien l'on se contentoit de dire que c'estoit le raisonnement d'une femme. Et en d'autres rencontres faisant le recit des mémes choses sous le nom d'un homme, on y faisoit reflexion, & on les estimoit fort.

Les plus belles vertus ont dans nôtre sexe le méme sort que la verité. Elles y deviennent un vice, au lieu que le vice se change en vertu dans les hommes. Y-a-t'il rien par exemple de plus contraire aux loix naturelles & divines que d'exposer sa vie, si ce n'est pour la conserver, & de se jetter aveuglément dans les dangers les plus évidens par le seul desir de la gloire qui est le plus vuide de tous les phantômes que les hommes se soient forgez, principa-

lement

lement quand on ne la doit acquerir qu'aprés la mort, lorsqu'elle ne guerit de rien. Cependant cette conduite est la plus haute vertu parmy les hommes : c'est-elle qui fait les Heros, qui donne les applaudissemens, les triomphes & l'immortalité. On nous méprise au contraire, parce que suivant les loix de la Religion & de la raison, nous aimons une vie éloignée du trouble & des armes ; que nous sommes sensibles à la misere d'autruy, & que nous ne voudrions pas plonger une épée dans le sein d'un homme, qui nous auroit dit injure, ou d'un étranger inconnu qui ne seroit nôtre ennemy que parce qu'on luy auroit donné ce nom-là, & que l'on nous auroit dit qu'il y a de la gloire à luy donner la mort, ou bien à la recevoir de sa main. Voila pourquoy un honnête homme qui aime la paix, le repos & la douceur comme nous, est traité de moû, de lâche & d'effeminé.

Nous

Nous ne sommes point au monde pour faire du mal, mais pour faire du bien, nous n'y sommes point, pour haïr, mais pour aimer. La nature & la Religion ne nous prêchent qu'amour. Dieu n'a creé le monde & ne le conserve que par amour & pour l'amour. Nous ne venons au monde, & n'y pouvons étre vertueux ny contens sans l'amour, & nous ne serons recompensez dans l'autre vie que par amour, & pour avoir bien-aimé en celle-cy.

C'est une des raisons qui me persuade que ceux qui ont plus de pente à l'amour sont plus excellens que les autres. Et vous entrerez sans peine dans ce sentiment pourvû que vous ne consultiez point la coûtume qui se méle de regler les discours & la conduite de l'amour en particulier comme en public. Car la pluspart du monde est assez sot pour croire que la coûtume doit estre nôtre regle en l'absence des hommes, de méme qu'en leur presence;

Estans

Eſtans ainſi de vrays idolatres, puiſqu'ils ont pour une choſe qui eſt preſque toûjours l'effet du caprice, le reſpect & la crainte que nous ne devons qu'à Dieu, auquel il faut obeïr en tout & par tout, parce qu'il voit tout.

Ie ne voudrois pas dire cecy au milieu des ruës ny en preſence de mille gens infames contre l'amour, & qui ne veulent pas que les femmes ſe mélent d'en parler; comme je ne voudrois pas y paroiſtre en robe de chambre. Mais je ne feint point de vous dire, à vous qui aimez à raiſonner, & à ne rien faire ſans raiſon, que je voudrois eſtre d'un temperamment encore plus amoureux que je ne ſuis, parce que j'en aurois plus d'eſprit. Et pour vous obliger à recevoir comme un éloge, ce que vous appellez une injure; je m'en vas vous faire part d'vne idée qui vous paroiſtra auſſi plaiſante que nouvelle ſur ce qu'on nomme proprement amour. C'eſt qu'il me ſemble que ſi d'un

d'un côté l'on considere que les femmes y ont plus de disposition que les hommes ; & que de l'autre côté l'on ait égard à la maniere dont elles contribüent à leur production, on peut dire qu'elles sont plus excellentes qu'eux , comme estant en cela les images de Dieu d'une maniere plus parfaite.

Ne vous est-il jamais venu dans l'esprit que de méme que nous n'arrivons à la connoissance de Dieu que par le moyen des creatures, aussi nous ne concevons rien en luy que par rapport aux mémes creatures qui sont ses ouvrages. C'est pourquoy je le definis, l'Estre qui a produit & engendré le monde. Et quand je recherche le motif de cette production, je n'en trouve point d'autre, ny d'autre modelle que l'amour de Dieu. En sorte que tout l'Univers en general, & chaque creature en particulier est en méme-temps l'effet & l'image de l'amour-divin.

En effet les puissances que nous

avons

avons ne nous estant données que pour agir; les creatures ne pouvant pas ressembler à leur Auteur dans son essence comme dans ses actions; l'amour estant la premiere & la principale, à laquelle se rapporte tout ce que nous connoissons en luy; la puissance pour executer les desseins de l'amour, la sagesse pour en ordonner les effets, la providence pour les conserver; la bonté pour favoriser les hommes, la justice, pour regler leur amour & leurs devoirs, la misericorde pour recevoir ceux qui s'en sont écartez; on peut dire que l'amour est ce qu'il a voulu representer dans les creatures, & que leur nature, leur difference, & leur noblesse consiste dans la maniere dōt chacune le represente.

Cela paroist en ce que non seulement il les aime toutes, comme ses effets & ses images, s'y unissant par sa presence & par son action; mais encore il veut en estre aimé, & qu'elles s'unissent & se rapportent

toutes à luy, celles qui ſont capables de raiſon par une union & une conformité entiere d'eſprit & de volonté;& les autres par celles-cy, en le conſiderant comme l'Auteur & la fin de tout, & uſant de tout, c'eſt-à-dire en s'y uniſſant ſelon les loix qu'il leur a preſcrites.

C'eſt pour cela qu'il a inſpiré à toutes les creatures le deſir de l'union qui eſt ce que j'entends par amour.Les corps dont l'Vnivers eſt composé, aiment tellement a eſtre unis,que l'on ne conçoit pas qu'aucun puſt eſtre ſeparé des autres par le vuide. Les parties de ces corps ont plus de diſpoſition à ſe joindre avec les unes qu'avec les autres. La perfection & la beauté de chaque corps ne conſiſte que dans l'union & dans la juſte convenance de toutes leurs parties. Et ce qui me perſuade que cette diſpoſition a l'union dans les corps les plus inanimez, fondée ſur la difference de leurs étenduës,de leurs figures,& de leurs

mouve

mouvemens,peut-eſtre fort bien appellée amour,ſans que la Metaphore ſoit fort éloignée; C'eſt que l'amour des animaux les uns pour les autres, & pour quoy que ce ſoit, n'eſt autre choſe qu'une certaine diſpoſition corporelle qui les porte à rechercher ce qui leur eſt le plus convenable.

Ie ne m'arreſteray point à l'ordre que l'on pourroit imaginer par ce principe entre toutes les choſes creées. Ie vous diray ſeulement qu'il me ſemble que celles qui ont le plus de ſubtilité & d'activité, par exemple le feu, doivent paſſer devant les autres: parce que penetrant plus de choſes, elles ſont plus capables d'union, & repreſentent ainſi mieux l'action par laquelle Dieu agit ſur tout, & s'unit à tout.

Mais comme ſa principale action eſt l'amour par lequel il produit un eſtre nouveau hors de ſoy-méme, les choſes qui luy reſſemblent le plus en cela doivent avoir le premier

rang.

rang. C'est pourquoy l'homme est le plus noble de tous les animaux & de toutes les autres creatures, n'y ayant rien à quoy il ne puisse s'unir par ses pensées & par ses desirs, pouvant outre cela produire son semblable, avec connoissance & avec volonté.

Or de méme qu'en Dieu tout se rapporte à l'amour, tout s'y rapporte aussi dans l'homme. Il n'est homme que par l'union & l'amour du corps & de l'esprit. Le corps n'est parfait & entier que par le juste assemblage de tous ses membres, & ne peut s'entretenir dans son estat de perfection, n'y arriver à une plus grande, sans s'unit à tout ce qui l'environne, par le moyen de ses organes, pour s'approcher de ce qu'il aime, ou pour s'éloigner de ce qu'il ne peut aimer. Et l'esprit qui est le principe de connoître & de vouloir, c'est-à-dire, de se joindre par l'entendement & par la volonté, ne peut estre content & satisfait qu'il

ne ſoit uny de ces deux façons à ce qui luy paroiſt de plus conforme, pour luy méme ou pour le corps.

Voila pour ce qui regarde le deſir de nous conſerver nous-mén es que l'on appelle communement l'amour propre. Dieu nous a encore donné un ſecond deſir qui a pour objet l'union d'une perſonne de ſexe & de conſtitution differente,dont le concours eſt neceſſaire pour produire un eſtre de méme nature que nous. Or c'eſt par ce deſir que nous ſommes proprement lès images de Dieu, puis qu'en l'executāt ſelon ſes loix, nous imitons ce que nous connoiſſons en luy de premier, qui eſt de produire par amour un ouvrage ſeparé de nous-mémes, qui dépend de nous, ſans que nous dépendions de luy, qui a beſoin de nôtre ſecours pour eſtre conſervé comme pour eſtre produit ; auquel nous demeurons unis par amour,& pour lequel il ſemble que tout ce qui eſt en nous ait eſté fait.

Si l'on n'y penſe pas durant les premieres années de la vie, c'eſt que le corps a beſoin de ce temps-là pour acquerir les forces qui luy ſont neceſſaires. Car auſſi-toſt qu'il en a aſſez, ce ſecond deſir commence à s'emparer du cœur; il nous détache en quelque façon de nous-mémes & de ceux à qui nous devons la vie, pour nous attacher, & à la perſonne dont l'amour & l'union ſont neceſſaires pour la donner à une autre, & à celle qui l'a receuë de nous. Il ſemble alors que l'on ne vive plus pour ſoy, mais ſeulement pour ceux que l'on aime: l'on fait plus d'efforts pour eux que pour ſoy-méme. On eſt autant & quelquesfois plus touché du bien & du mal qui leur arrivent que du ſien propre. Enfin ce deſir ſe fortifie avec l'âge; il occupe la meilleure partie de la vie; il ne finit pas méme quand le corps a perdu ſes forces, reſtât encore aprés dans l'eſprit; & il rend les hommes immortels comme

comme Dieu, autant que la condition d'une creature faite pour en produire une autre le peut permettre : puiſque ce n'eſt mourir qu'à demy, que laiſſer d'autres ſoy-mémes, en qui l'on eſpere de vivre en quelque façon apres la mort. Et c'eſt pour cela que les peres & meres ſe mettent ſouvent plus en peine de la fortune de leurs enfans pour apres leur mort que durant la vie.

Ainſi l'amour eſt le commencement la fin, le bonheur, & la perfection de l'homme, n'y ayant rien qui le rende plus ſemblable au premier être qui fait tout par amour, & pour l'amour. Et il eſt indubitable que les femmes le ſont plus que les hommes, ayant plus d'amour qu'eux, & cét amour les faiſant agir d'une maniere plus approchante de celle de Dieu dans la production du monde. Car ce ſont elles proprement qui nous forment dans leur ſein, qui nous



donnent l'étre, l'accroissement, la perfection, la vie, la naissance & l'éducation ; Imitant en cela la toute puissance divine qui produit dans son immensité comme dans un vaste sein un ouvrage tout different de luy-méme ; imitant aussi sa bonté, sa sagesse, sa misericorde, sa providence, bien autrement que les hommes, qui ont ordinairement moins d'amour & de soin pour leurs enfans,ne servant à leur generation qu'en passant & comme une simple pluye necessaire à la terre pour faire germer la semence qu'elle renferme. C'est pourquoy nous appartenons naturellement à nos meres, à qui nous nous attachons uniquement dans nôtre enfance, comme tous les petits des autres animaux.

Selon le principe que vous venez d'entendre, si un sexe est pour l'autre, comme on le prend communement, ce sont sans doute les hommes qui sont pour les femmes ; la

nature qui les a destinez à nous servir, leur ayant donné un amour plus emporté & plus violent, parce qu'il doit moins durer, un esprit plus solide & plus pesant, un corps plus grossier & plus robuste pour étre plus capables d'executer nos ordres, de supporter la fatigue, de labourer la terre, & de faire tous les travaux necessaires pour l'entretien de leurs femmes & de leurs enfans.

Ce que je trouve de plaisant dans leur conduite, c'est d'avoir pris un sujet d'élevation & d'empire, de ce qui devroit étre pour eux une occasion d'abaissement & de soûmission, suivant méme les idées les plus ordinaires par lesquelles ils se gouvernent. Ils se glorifient d'étre les inventeurs de tout ce qu'il y a de grand & de beau dans le monde ; & pretendent que c'est une marque de plus d'esprit, de superiorité, d'excellence, d'avoir trouvé les Arts & les sciences, bâti des

villes, fondé des Empires, & d'avoir toûjours eu le soin de la paix & de la guerre. C'est faire justement comme des domestiques & des officiers qui voudroient assujettir leurs maîtres, en abusant du pouvoir & des forces qu'ils auroient receuës pour s'acquiter de leur devoir, & qui auroient fait plus qu'on ne leur auroit demandé. Ie voudrois bien sçavoir pourquoy les Artisans, les Laboureurs, les Marchands qui portent les plus grosses charges de l'Estat, sont moins estimez que les nobles qui ne font rien ; & que les hommes au contraire, qui sont & doivent étre les roturiers des familles à l'égard des femmes, s'estiment neantmoins plus qu'elles. Si ceux qui font la plus grosse besogne doivent aller apres les autres, vous voyez bien le rang qui leur appartient, & que ce doit étre moins par civilité que par devoir qu'ils nous donnent le haut bout, & le côté le

plus honorable. Examinons encore par plaisir leurs titres de noblesse. Car il est juste de sçavoir ce qui leur appartient pour les découvertes qu'ils ont faites dans les Arts & dans les sciences & pour les beaux établissemens dont ils prétendent que nous leur sommes redevables. Car il leur faut rendre justice.

Pour ce qui est des Arts & des sciences, nous pourrions peut-estre leur en disputer l'invention. La propreté & l'adresse que nous faisons voir en tout ce que nous entreprenons, la delicatesse de nos doits, la vivacité & le tour ingenieux de nôtre imagination, devroient bien leur avoir appris de quoy nous sommes capables. Et s'ils se souvenoient combien les Arts ont esté foibles dans leur commencement, combien ils ont esté lents & incertains dans leur progrez, combien de gens y ont mis la main pour les perfectionner, combien il leur a couté de siecles & de peines pour les porter à

la perfection où ils ſont, & combien le hazard y a contribué, je crois qu'ils parleroient en cela de leur eſprit avec plus de modeſtie. Et lorſque je conſidere que l'on s'eſt paſſé ſi long-temps de toutes ces belles & cheres invẽtions; que l'on s'en paſſoit encore il n'y a qu'un ſiecle dans l'autre partie de la terre ſans que l'on en fuſt moins heureux; que la pluſpart ne ſervent qu'à irriter nos deſirs, nôtre ambition, nôtre vanité, nôtre luxe, nôtre avarice, dont elles ſont les effets, & a augmenter nos beſoins, nos inquietudes, nos peines & nôtre miſere; Il me ſemble que l'on n'en a une ſi haute idée que parce que l'on y eſt accoûtumé.

N'avez-vous jamais jugé de l'eſprit des hommes par le rang qu'ils donnent aux Arts qu'ils ont inventez? pour moy quand je vois que les plus neceſſaires comme l'Agriculture, paſſent pour les plus vils & les plus bas, que ceux qui les exercent

ſont

ſont traitez comme la lie des Etats, & foulez comme la terre qu'ils cultivent; & qu'au contraire les métiers les plus badins, & les plus nuiſibles ſont regardez avec eſtime, je ne puis m'empécher de me dire à moy-méme qu'il y a bien du vuide dans ces teſtes mâles qui veulent eſtre conſiderées comme les plus ſolides.

Aprés cela nous ne devons point nous étonner que les femmes ſoient dans le mépris, quoy-qu'elles entendent mieux que les hommes le plus beau de tous les Arts qui eſt l'Art d'aimer, c'eſt-à-dire le principe, la fin & la regle de tous les autres; & qu'elles produiſent, qu'elles nourriſſent, & qu'elles élevent les hommes, & que par cette raiſon elles meritent ſeules la gloire & l'hõneur du plus bel ouvrage & du plus grãd ornemẽt du mõde, pour lequel tous les Arts ont été recherchez.

Si j'eſtois entenduë de quelqu'un de ceux qui ſe piquent de ſcience, il ne manqueroit pas de m'entreprendre

prēdre ſur ſon métier, & de dire que ſes grands peres les ſçavans ſont dignes d'un rang & d'une reconnoiſſance particuliere, ny ayant que les ſciēces qu'ils ont invētées qui ſoiēt capables d'ouvrir l'eſprit, de l'éclairer, de le regler, de le perfectionner & de le rendre ſociable & heureux.

C'eſt en effet ce que devroient produire les ſciences, mais ce n'eſt pas ce que produiſent celles dont les hommes font ordinairement profeſſion, n'y ayant point de gens plus ſauvages, plus fiers, plus incommodes plus opiniâtres, plus emportez, plus infatuez, plus ignorans, plus incapables de raiſon, ny plus ennemis des femmes & de l'amour, du moins en apparence, que ceux que l'on appelle ſçavans.

Il y a déja quatre ou cinq mille ans que les hommes employent à rechercher la verité. On les y met dés le berceau; la pluſpart y conſacrent toute leur vie, tout leur bien, & tous leurs plaiſirs, ils ont des greniers

greniers & des magazins remplis de la recolte des ſçavans leurs predeceſſeurs. Qu'ont-ils produit avec tout cela ? des chimeres, des préjugez, des erreurs, des ſectes, des diviſions, des hereſies, des ſuperſtitions qui n'ont ſervy qu'à troubler le repos du monde. Et aprés avoir bien diſputé, bien recherché durant tant de ſiecles, les uns ſoûtiennent que la verité eſt au fonds d'un puits où perſonne ne peut deſcendre ; d'autres que toute la ſcience conſiſte à reconnoître que l'on ne ſçait rien, & les plus Modernes, que l'on s'eſt trompé juſqu'icy par prejugé, & que pour devenir ſçavant, il faut en revenir à l'A b c, comme ſi l'on n'avoit jamais rien appris. N'avez-vous jamais vû ces charlatans qui arreſtent les ſots par leur vain babil dans les places publiques ; qui ſe traitent d'empoiſonneurs les uns les autres, & qui pour mieux vendre leur Mitridate s'habillent en maſcarade, & avalent des ſerpens.

C'eſt l'image des ſçavans de toutes ſortes d'eſpece. Faites-en vous-mémes l'application ; elle eſt aiſée.

Oüy la ſcience des hommes eſt une pure charlatanerie;il n'y a que la ſcience d'aimer qui merite un ſi beau nom, puiſque nous ne pouvons ny faire ny ſçavoir autre choſe avec certitude. C'eſt pourquoy les femmes y eſtant plus habiles que les hommes, elles ne leur doivent rien de ce côté-là. Et ſi vous avez bien compris le ſyſteme que je vous en ay donné, vous aurez le plaiſir de reconnoître vous-méme ce que je vous ay dit des ſçavans.

I'ay eu autrefois la folie de croire que c'eſtoit un tres-grand bon-heur que de naître dans un Empire floriſſant où l'on pût par le moyen des Arts, des ſciences & de la fortune acquerir des amis,des plaiſirs,des richeſſes, des habits ſomptueux, des palais magnifiques,une grande ſuite d'officiers & de domeſtiques, & joüir par le moyen du commerce

de

de tout ce qui ſe trouve de beau & de curieux dans les païs étrangers. Mais depuis que je me conduits plus par raiſon que par coûtume,& que j'ay ſçeu comment vivoient les premiers hommes, & comment vivent encore aujourd'huy ceux que le peuple appelle ſauvages, parcequ'il les a oüis nommer de la ſorte, & qu'ils ne vivent pas comme luy, je me ſuis bien détrompée.

Dans le premier âge du monde, dont il nous reſte encore quelque ombre dans les amours innocens des bergers & des bergeres,& dans les plaiſirs de la vie ruſtique,quand elle n'eſt point troublée par la crainte des Puiſſances ny des Ennemis, tous les hommes eſtoient égaux, juſtes & ſinceres, n'ayant pour regle & pour loix que le bon ſens. Leur moderation & leur ſobrieté eſtoit cauſe de leur juſtice; chacun ſe contentant de ce que la terre qu'il avoit receuë de ſon pere, rendoit aux ſoins qu'il avoit

pris de la cultiver: Et s'employans tous ſans ſoucy, ſans envie, ſans ambition à un ſi loüable exercice, l'on ne reconnoiſſoit preſque point d'autre maladie que la vieilleſſe, dont on ne reſſentoit que de courtes incommoditez, & aprés avoir vécu un ſiecle.

Mais depuis que quelques hommes abuſans de leurs forces & de leur loiſir ſe furent aviſez de vouloir aſſujetir les autres, l'âge d'or & de liberté ſe changea en un âge de fer & de ſervitude: Les intereſts & les biens ſe confondirent de telle ſorte par la domination, que l'un ne put plus vivre que dépendamment de l'autre. Et cette confuſion s'augmentant à meſure que l'on s'éloignoit de l'état d'innocence & de paix, produiſit l'avarice, l'ambition, la vanité, le luxe, l'oiſiveté, l'orgueïl, la cruauté, la tyrannie, la tromperie, les diviſions, les guerres, la fortune, les inquietudes. En un mot preſque toutes les maladies

de

de corps & d'eſprit dont nous ſommes affligez.

Ie croy que c'eſt depuis ce temps-là que la verité & la juſtice ſe voyant perſecutées, celle-cy fut contrainte de ſe ſauver au Ciel, & l'autre de ſe cacher au fonds d'un puits, & que l'Amour n'oſant plus paroître devant tant de monde, qui ne s'eſtoit pourtant aſſemblé que pour luy, à cauſe des préjugez de coûtume & de bien-ſeance, fut obligé de mettre un bandeau ſur ſes yeux, & de paſſer pour un aveugle, comme un ſage de l'antiquité fut obligé de faire le fou pour pouvoir donner librement un bon conſeil.

Enfin pour combattre les hommes par les hommes mémes, je vous diray que le peu de ſages qu'il y a eu parmy eux conſiderant tout ce qui ſe paſſe dans les grandes ſocietez, n'y ont trouvé que deux faces conſiderables ; l'une digne de riſée & l'autre de compaſſion. Ie ſuis bien de leur ſentiment. Et quand je regarde

garde ſeulement ce qu'ils ont étably à l'égard des femmes, je ne ſçay s'ils ne meritent pas bien pour leur ſageſſe & pour leur juſtice, de porter ſur la teſte, comme eſtans chefs des familles, les marques illuſtres de leur Excellence prétenduë.

I'ENTRE aſſez dans la penſée de cette admirable fille. Ie ne vois guéres de plus grande marque de la prévention des hommes que la perſuaſion où ils ſont du merite & de la nobleſſe de leur ſexe. Ce n'a été que pour mieux connoître leurs erreurs & leurs préjugez que je me ſuis appliqué à celuy-cy qui les renferme preſque tous. Et comme je n'ay point eu d'autre deſſein avec cela que de m'en divertir, en eſſayant ma plume. Ie finis par ce ſecond ouvrage un ſujet qui m'auroit pû fournir aſſez de matiere pour vingt volumes, ſi je l'avois voulu traitter dans toute ſon étenduë.

FIN.

